BnF
gallica
BIBLIOTHÈQUE NUMÉRIQUE

Discours préliminaire de l'Encyclopédie / D'Alembert ; avec une introd. et des notes de Louis Ducros,...

Alembert, D' (1717-1783). Discours préliminaire de l'Encyclopédie / D'Alembert ; avec une introd. et des notes de Louis Ducros,.... 1893.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF.Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
*La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
*La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici pour accéder aux tarifs et à la licence

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

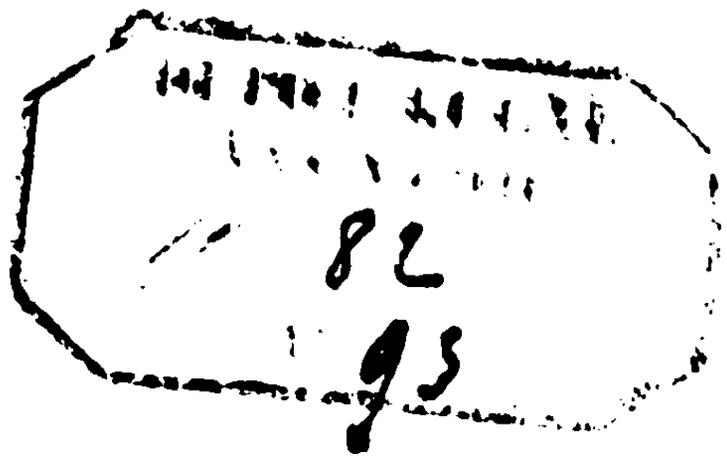
*des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
*des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter reutilisation@bnf.fr.



D'ALEMBERT

DISCOURS PRÉLIMINAIRE DE L'ENCYCLOPÉDIE

SOCIÉTÉ ANONYME D'IMPRIMERIE DE VILLEFRANCHE-DE-ROUERGUE
Jules Barroux, Directeur.

CLASSIQUES FRANÇAIS

D'ALEMBERT

DISCOURS PRÉLIMINAIRE
DE L'ENCYCLOPÉDIE

AVEC UNE INTRODUCTION ET DES NOTES

PAR

LOUIS DUCROS

PROFESSEUR DE LITTÉRATURE FRANÇAISE
A LA FACULTÉ DES LETTRES D'AIX

PARIS
LIBRAIRIE CH. DELAGRAVE
15, RUE SOUFFLOT, 15

1893

INTRODUCTION

I

L'ENCYCLOPÉDIE

Les trois plus grands monuments littéraires du XVIIIe siècle parurent presque en même temps : Montesquieu venait de donner son *Esprit des lois* (1748), et Buffon les trois premiers volumes de son *Histoire naturelle* (1749). Deux ans après naissait l'*Encyclopédie* : elle allait résumer les études du temps sur la nature et la société, c'est-à-dire à la fois l'esprit scientifique de Buffon et l'esprit politique de Montesquieu.

L'idée de faire une encyclopédie, c'est-à-dire de dresser l'inventaire des connaissances humaines, n'était pas une idée nouvelle. Sans remonter à l'antiquité, qui avait déjà compris, avec Aristote, que toutes les sciences forment un tout organique, l'on trouve au moyen âge, et particulièrement au XIIIe siècle, de véritables encyclopédies qui portent les noms significatifs de *Sommes*, *Miroirs* (*Speculum*, *Summa*, *Universitas*, *Opus majus*). Déjà en 470 un Africain, Félix Capella, avait écrit une manière d'encyclopédie, moitié prose, moitié vers, qu'on faisait apprendre par cœur dans les écoles et qui portait ce titre bizarre : *De Nuptiis Philologiæ et Mercurii*.

Au XIIIe siècle, la *Bibliotheca mundi* ou *Speculum majus*, de Vincent de Beauvais, fut très répandue, comme le prouve le très grand nombre de manuscrits qu'on en voit encore dans les bibliothèques.

Au XVIe siècle, sans parler de ce poème savant et pédantesque où l'on pouvait, en une *Semaine*, monter

Au sommet du rempart
Où l'encyclopédie, en signe de victoire,
Couronne ses mignons d'une éternelle gloire[1],

nous rencontrons, dans le domaine purement scientifique, une *Cyclopédie* (*Cyclopedia*, 1541), publiée à Bâle par un certain Ringelberg, qui ne faisait que répondre au désir, très ardent à cette époque, de tout savoir ou, du moins, de tout apprendre : « Au XVIe siècle comme au XVIIIe, a dit Sainte-Beuve, l'encyclopédie était la marotte. » Ringelberg eut de nombreux continuateurs, dont le plus estimé est un théologien allemand du XVIIe siècle, Alsted, qui publia en latin une *Encyclopédie de toutes les sciences* (1620), laquelle eut un très grand débit en France. Nous arrivons ainsi à l'héritier de tous ces Encyclopédistes, à Éphraïm Chambers, dont l'ouvrage, publié en 1727, fut l'occasion et le point de départ du grand dictionnaire de Diderot. Un grand libraire de Paris, Le Breton, avait chargé un Anglais, Mills, et un Allemand, Sellius, de traduire le dictionnaire de Chambers pour les lecteurs français : l'Allemand retourna dans son pays, et l'Anglais mourut avant que la traduction fût achevée. Le Breton s'adressa alors à un abbé, Gua de Malves, « profond géomètre, au dire de Diderot, mais qui dans la rue n'avait pas le sens commun », et enfin à Diderot. Le savant abbé n'ayant pu se mettre d'accord avec ses collaborateurs, la direction de l'ouvrage passa dans les mains de Diderot, que recommandait, pour cette besogne, son *Dictionnaire universel de médecine*, traduit de l'anglais, et qui, tout en profitant des travaux de ses devanciers, entreprit de faire une œuvre vraiment originale.

Le premier volume de l'*Encyclopédie* parut le 1er juillet 1751 : il fut loué par les uns, critiqué et même chansonné par d'autres. L'abbé Raynal, qui, à la lecture du prospectus, l'avait annoncé à ses correspondants comme « un chef-d'œuvre », constate, dès l'apparition du tome premier, que l'*Encyclopédie* a ses censeurs et ses partisans, et, selon lui, les uns et les autres ont raison. Il approuve « l'esprit philosophique qui règne dans l'ouvrage » et y blâme « des inutilités et du verbiage », reproche mérité et qui s'appliquera à tout l'ouvrage.

1. Du Bartas, dans le livre *Babylone*.

Les deux premiers volumes avaient paru et on imprimait le troisième, quand l'ouvrage fut brusquement supprimé par un arrêt du conseil (7 février 1752). « Tout l'orage était venu des jésuites[1]. » Que reprochaient donc ceux-ci aux Encyclopédistes? Deux choses très différentes : tout d'abord d'être des ennemis de l'Église en dépit de leurs orthodoxes professions de foi, et il faut convenir que les philosophes, désirant avant tout qu'on sût lire entre leurs lignes, ne pouvaient légitimement se plaindre d'être compris à demi-mot. En second lieu, les Encyclopédistes faisaient concurrence à une œuvre des jésuites, le grand *Dictionnaire de Trévoux*, et ainsi ils n'offensaient pas seulement la piété ombrageuse de leurs adversaires, mais, ce qui était peut-être un tort plus grave, ils alarmaient leur amour-propre d'auteurs. Les jésuites, très puissants à la cour, grâce au crédit de leur protecteur l'évêque de Mirepoix[2], profitèrent de la première occasion qui s'offrit, ou plutôt qu'ils firent naître, pour arrêter l'exécution d'un ouvrage qui se faisait en dehors d'eux et même contre eux : un certain abbé de Prades avait soutenu en Sorbonne, le 18 novembre 1751, une thèse de doctorat qui n'avait soulevé aucune objection sérieuse, lorsqu'on s'avisa d'y trouver, après coup, les plus horribles propositions. La faculté de théologie, le parlement, l'archevêque de Paris, condamnèrent et censurèrent à l'envi l'infortuné abbé, dont le plus grand péché était d'avoir collaboré à l'*Encyclopédie*. La Sorbonne, après avoir approuvé le 18 novembre les propositions de l'abbé de Prades, déclara, le 30 décembre, et suivant la formule consacrée, qu'elle en avait horreur (*horruit sacra Facultas*). C'est Diderot qu'on visait par-dessus la tête de l'abbé, c'est très vraisemblablement Diderot qui, sans se nommer, répondit aux attaques des théologiens. Les jansénistes, « qui voulaient ravir aux jésuites l'honneur de haïr davantage les matérialistes, s'étaient montrés encore plus furieux pour rattraper les faveurs de la cour[3] »; l'un d'eux, l'évêque

1. Barbier, 7 février 1752. D'Argenson dit, presque dans les mêmes termes : « Cet orage vient des jésuites. » (25 déc. 1751.)

2. « Le plus ardent ennemi de l'*Encyclopédie* fut l'ancien évêque de Mirepoix. Il porta ses plaintes au roi lui-même et lui dit, les larmes aux yeux, qu'on ne pouvait plus lui dissimuler que la religion allait être perdue dans son royaume. » (Malesherbes, *Mémoire sur la liberté de la presse*.)

3. D'Argenson, 5 et 10 février 1752.

d'Auxerre, Mgr de Caylus, ayant défendu dans une lettre pastorale « la sainteté de la religion méconnue » par l'abbé de Prades, Diderot répliqua dans l'*Apologie de l'abbé de Prades*. Plusieurs des propositions que soutenait l'abbé dans sa thèse avaient été censurées comme « pernicieuses à la société et à la tranquillité publiques,... contraires à l'intégrité et à l'autorité des livres de Moïse ». Diderot examine les propositions incriminées, puis, élevant le débat, il oppose aux pieuses dénonciations des théologiens les droits inviolables de la science et de la raison. Mgr de Caylus avait confondu, dans ses anathèmes, les Encyclopédistes, l'auteur de l'*Esprit des lois* et l'auteur de l'*Histoire naturelle*, et il reprochait à Buffon de s'être écarté du récit de la Genèse : « Quoi donc! s'écrie Diderot, parce que Josué aurait dit au soleil de s'arrêter, il faudra nier, sous peine d'anathème, que la terre se meut? Si, à la première découverte qui se fera, soit en physique, soit en histoire naturelle, nous devons renouveler, dans la personne de l'inventeur, l'injure faite autrefois à la philosophie dans la personne de Galilée, alors brisons les microscopes, foulons aux pieds les télescopes et soyons les apôtres de la barbarie. » La science est indépendante de la théologie, et même le physicien doit faire, dans ses recherches, « entière abstraction de l'existence de Dieu, et ne rapporter les phénomènes qu'à leurs causes mécaniques ». La grande maladie du temps, disait Mgr de Caylus, qui en cela ne se trompait guère, c'était de vouloir appeler du tribunal de la foi à celui de la raison; mais le remède qu'il proposait, « le sacrifice de notre raison », n'était pas pour plaire aux Encyclopédistes, qui répondaient par la bouche de Diderot : « On dirait, à les entendre, que les hommes ne puissent entrer dans le sein du christianisme que comme un troupeau de bêtes dans une étable, et qu'il faille renoncer au sens commun pour embrasser notre religion. »

Et d'ailleurs, conseiller, en 1752, de faire à l'Église l'humble sacrifice de sa raison, n'était-ce pas une plaisante ironie de la part d'un disciple de Jansénius, alors que les orgueilleuses rébellions des jansénistes aux bulles du pape et leurs miracles scandaleux avaient compromis à la fois l'autorité de l'Église et la sainteté de la religion? Diderot s'empara de cet argument *ad hominem;* et comme ici il avait pleinement raison, il sut être éloquent sans déclamer :

« M. d'Auxerre termine son *Instruction pastorale* par une péroraison très pathétique, dans laquelle il exhorte les pasteurs de son diocèse à s'opposer de toutes leurs forces à l'incrédulité et à ses progrès. Je n'ai garde de blâmer ce zèle. Je voudrais que la voix en retentît dans toutes les parties de l'Église et réunît les efforts des fidèles contre le torrent de l'impiété. Mais comment un bonheur si grand pourra-t-il arriver? L'*appelant* reconnaîtra-t-il enfin que son inflexible opposition aux décrets de l'Église, que les troubles qu'il a fomentés de toutes parts et que les disputes qu'il nourrit depuis quarante ans et davantage, ont fait plus d'indifférents, plus d'incrédules, que toutes les productions de la philosophie?

Se soumettra-t-il? mettra-t-il son front indocile dans la poussière? O cruels ennemis de Jésus-Christ, ne vous lasserez-vous point de troubler la paix de son Église? C'est vous qui avez encouragé les peuples à lever un œil curieux sur les objets devant lesquels ils se prosternaient avec humilité; à raisonner, quand ils devaient croire; à discuter, quand ils devaient adorer. C'est l'incroyable audace avec laquelle vos fanatiques ont affronté la persécution, qui a presque anéanti la preuve des martyrs. L'impie les a vus se réjouir des châtiments que l'autorité publique leur infligeait, et il a dit : « Un « martyr ne prouve rien ; il ne suppose qu'un insensé qui veut « mourir et que des inhumains qui le tuent. »

« C'est le spectacle de vos *convulsions* qui a ébranlé le témoignage des miracles. L'impie a vu, dans la capitale du royaume, vos tours de force érigés en prodiges divins, et il a dit : « Un « miracle ne prouve rien ; il ne suppose que des fourbes adroits « et des témoins imbéciles. »

Cependant le ministre d'Argenson avait fait lever l'interdiction d'un ouvrage qui lui était dédié. Quant aux mandements des évêques, vendus dans les rues de Paris, et « criés avec vivacité », ils avaient fait tant de bruit qu'ils avaient donné envie de lire les philosophes à des gens qui jusque-là ne lisaient guère que leurs catéchismes [1]. On racontait, en outre, que les jésuites, jaloux de la gloire que le dictionnaire allait donner à leurs ennemis, avaient fait enlever les papiers de Diderot, comptant bien achever eux-mêmes l'entreprise qu'avaient entravée leurs intrigues. Malheureusement « ils

1. Voir Barbier, janvier 1752.

avaient oublié d'enlever aussi au philosophe sa tête et son génie[1] », et il fallut prier les Encyclopédistes de vouloir bien continuer leur œuvre. Chose curieuse et qui peint bien à la fois la tyrannie et la pusillanimité d'un pouvoir qui ne savait être indulgent et despotique qu'à demi : on n'osa pas révoquer l'arrêt qu'on avait rendu contre l'*Encyclopédie* trois mois auparavant, mais « Mme de Pompadour et quelques ministres firent solliciter d'Alembert et Diderot de se redonner au travail de l'*Encyclopédie*[2]. » Si Mme de Pompadour favorisait les Encyclopédistes, ce n'était pas par amour pour la philosophie, ni pour le seul plaisir de se faire appeler la protectrice des arts et des lettres et de se voir comparée à « Minerve » : les Encyclopédistes étaient les ennemis des jésuites, qui étaient les ennemis de Mme de Pompadour[3] ; l'hostilité des bons Pères était sans doute le meilleur titre des philosophes à la protection de la favorite, protection d'ailleurs beaucoup moins empressée qu'on ne l'a cru généralement. Il est certain toutefois qu'en 1752 c'est en partie grâce à elle qu'on put continuer l'entreprise.

Le troisième volume parut en novembre 1753, avec une importante préface de d'Alembert ; on navigua, évitant les écueils avec une prudence qui exaspérait Voltaire, jusqu'à l'année 1757 et jusqu'au septième volume. A cette date on ne comptait pas moins de 4,000 souscripteurs, qui payaient chacun 280 livres. Ainsi éditeurs et auteurs avaient sujet de se réjouir, quand plusieurs orages fondirent de différents côtés sur l'*Encyclopédie*. Il y eut d'abord le fameux pamphlet contre les *Cacouacs*[4]. Ce sobriquet énigmatique et saugrenu, qu'on trouva plaisant de donner aux Encyclopédistes, fit sans doute tout le

1. Grimm, éd. Garnier, II, 298.
2. D'Argenson, 7 mai 1752.
3. Soutenus par l'archevêque de Paris, très hostile à Mme de Pompadour, les PP. Griffet et Dumas s'étaient opposés à ce qu'on donnât à la favorite la place de dame du palais de la reine. (Voir Campardon, *Mme de Pompadour et la cour de Louis XV*; Plon, 1868 ; p. 230.)
4. Le *Nouveau Mémoire pour servir à l'histoire des Cacouacs* parut à Amsterdam (Paris) en 1757 ; l'auteur était, non un jésuite, comme le supposait Grimm, mais un ancien avocat au parlement d'Aix, Jacob-Nicolas Moreau, plus tard bibliothécaire de Marie-Antoinette et historiographe de France. Il avait paru déjà, dans le *Mercure* d'octobre 1757, un *Premier Mémoire sur les Cacouacs*. Y a-t-il dans la satire de Moreau les accusations « odieuses » dont se plaint Grimm (III, 458) et dont parle le plus récent éditeur de Diderot (XII, 117)? Nous n'avons rien trouvé que d'assez inoffensif dans les deux Mémoires, d'ailleurs aussi plats

succès du pamphlet. L'auteur se suppose égaré parmi les Cacouacs, ne comprend rien à ce qu'il leur entend dire et s'endort jusqu'à ce qu'on le réveille et qu'on lui ouvre l'esprit au moyen d'un encens magique dont on fait une grande consommation dans cet étrange pays. Il voit alors la Géométrie représentée en reine et portant sa tête dans les cieux (voilà pour d'Alembert); plus loin, la Morale, assise aux pieds de la Nature, dort la tête penchée sur des pavots, tandis que l'Amour brise les chaînes de l'Hymen et lui donne des ailes, sans doute pour voler et butiner où bon lui semble (voilà pour le philosophe de la nature, Diderot). Sur une table s'élèvent sept volumes in-folio marqués des sept premières lettres de l'alphabet; si on ouvre ces gros volumes, on y trouve « un assemblage confus de matières hétérogènes ». On le voit, l'auteur du pamphlet n'avait pas assez d'esprit pour être bien redoutable aux Cacouacs. Mais si Diderot pouvait se dire, ainsi que Voltaire, qu'il se chargeait de tels ennemis, il pouvait aussi, comme lui, prier Dieu qu'il le préservât de ses amis. Un Encyclopédiste, d'Alembert lui-même, avait fait paraître, dans le septième volume de l'*Encyclopédie* (1757), ce malencontreux article Genève qui provoqua non seulement la célèbre réplique de Jean-Jacques (*Lettre sur les spectacles*), mais encore les plus vives réclamations de la part des pasteurs génevois : ils repoussaient l'épithète de *Sociniens*, qui pouvait être un éloge dans la bouche de d'Alembert, mais où ils ne voulaient voir qu'une injure. Bientôt après (1758) un philosophe, qui n'était pas, il est vrai, un collaborateur, mais un ami aussi zélé que compromettant des Encyclopédistes, Helvétius, publiait son livre *de l'Esprit*. Les philosophes eurent beau critiquer l'auteur, il n'en eut pas moins l'air, suivant le mot célèbre de Mme du Deffand, « d'avoir dit le secret de tout le monde » philosophique.

Depuis l'attentat de Damiens (janvier 1757), le parti dévot était plus influent que jamais à la cour : une loi draconienne (déclaration du 16 avril), trop barbare, il est vrai, pour pouvoir être appliquée, avait édicté contre tout auteur et tout imprimeur d'ouvrage séditieux une peine uniforme : la mort. C'est

l'un que l'autre. Moreau, dans une note, nous donne le sens du mot *Cacouac* : « Il est à remarquer que le mot grec κακός (*sic*), qui ressemble à celui de Cacouac, signifie *méchant*. »

la mort, non des Encyclopédistes, mais de l'*Encyclopédie*, que demanda le parlement par la bouche de son avocat général, Omer Joly de Fleury. Dans sa foudroyante « capucinade », Joly de Fleury, confondant habilement les doctrines d'Helvétius avec celles des Encyclopédistes, dénonçait le livre *de l'Esprit* comme « l'abrégé de cet ouvrage trop fameux (l'*Encyclopédie*) qui, dans son véritable objet, devait être le livre de toutes les connaissances, et qui est devenu celui de toutes les erreurs ; ouvrage qu'on ne cessait de nous vanter comme le monument le plus propre à faire honneur au génie de la nation, et qui en fait aujourd'hui l'opprobre. La justice ne devrait-elle pas prendre le glaive en main et frapper sans distinction des auteurs sacrilèges que la religion condamne et que la patrie désavoue? » Ainsi ce même parlement, qui s'était de tout temps signalé par son opposition janséniste aux décrets de l'Église et qui allait bientôt (1759) protester, dans ses remontrances, contre les « voies irrégulières du pouvoir absolu », à propos des lettres de cachet, et en appeler hardiment « au droit de la nation », osait reprocher à l'*Encyclopédie* de « détruire la religion et d'inspirer l'indépendance aux peuples ». Voltaire n'avait-il pas raison de s'écrier : « A qui en avez-vous, maître Omer? Mon Dieu! que cela est bête! » On n'osa cependant brûler l'*Encyclopédie*, comme on avait fait le livre *de l'Esprit*, à cause des grandes sommes d'argent engagées dans l'entreprise : le parlement chargea neuf commissaires, théologiens ou avocats, d'éplucher consciencieusement les articles incriminés ; mais pendant que ceux-ci travaillaient à cette œuvre méritoire, un arrêt du conseil d'État (8 mars 1759) révoqua purement et simplement le privilège de l'*Encyclopédie*. Deux mois plus tard, d'Alembert se séparait de Diderot, nous dirons plus loin pour quelles raisons. En outre, Rousseau s'était brouillé avec Diderot et allait devenir un des adversaires les plus acharnés de « la coterie holbachique. » Enfin Voltaire pressait depuis longtemps Diderot d'abandonner l'*Encyclopédie*, et peu s'en fallait qu'il ne lui fît honte de n'avoir pas suivi l'exemple de son prudent associé, d'Alembert. Ne pouvait-il du moins travailler à l'étranger, « loin des fanatiques et des fripons »? Diderot fut inébranlable : « Où j'étais ces jours derniers qu'il faisait si beau? J'étais enfermé dans un appartement très obscur à m'user les yeux, à collationner les planches avec leurs expli-

cations[1]. » Il préparait les derniers volumes, qu'il voulait faire paraître tous à la fois, pour éviter de nouveaux retards. Et puis, il était impatient, on le croira sans peine, de « sortir de cette galère » et de voir la fin d'une œuvre à laquelle il avait consacré plus de vingt ans. Sans doute, à partir de 1758, resté seul à la tête de l'entreprise et comprenant bien qu'il fallait « marcher vite pour être plus longtemps utile et nouveau[2] », il avait multiplié le nombre de ses collègues, et peu à peu il était devenu lui-même « plutôt éditeur qu'auteur ». Il n'en resta pas moins jusqu'au bout le chef véritable, Voltaire disait : « l'Atlas de l'*Encyclopédie*. » C'est lui qui sans cesse éperonnait ses paresseux collègues : « Ils ont la peau si dure que j'ai beau piquer des deux, ils n'en vont pas plus vite ; ils me font enrager, ils me font sécher par leurs lenteurs. » Il avait trouvé un très précieux auxiliaire dans le chevalier de Jaucourt, lequel fut, à partir de 1758, le vrai factotum de l'*Encyclopédie*. « Cet homme, disait Diderot, est depuis six à sept ans au centre de six ou sept secrétaires, lisant, travaillant, dictant treize à quatorze heures par jour. »

Grâce à l'infatigable Jaucourt, que « Dieu avait mis au monde pour moudre des articles », grâce surtout à l'activité qu'il avait su déployer pour intéresser à son œuvre et tenir sans cesse en haleine collaborateurs et protecteurs, Diderot pouvait enfin, en 1764, dans une lettre à Mlle Volland, s'écrier : « Terre ! terre ! » L'*Encyclopédie* était terminée.

L'*Encyclopédie* a été rédigée, comme son titre l'indique, par « une société de gens de lettres » ; cette société, c'est, en réalité, tout le XVIIIe siècle philosophique, et d'Alembert a pu se vanter à bon droit que « l'*Encyclopédie* ne comptait parmi ses ennemis aucun des écrivains célèbres qui honoraient la nation ». (*Encyclopédie*, t. III, AVERTISSEMENT.) Montesquieu et Rousseau, Duclos et Turgot, Voltaire et Marmontel, ont successivement collaboré et, comme disait Voltaire, apporté leurs pierres au grand édifice. Il est impossible d'apprécier en quelques lignes dix-huit volumes in-folio, à deux colonnes par volume, ce qui fait un total approximatif de quarante mille pages. Nous nous contenterons de rappeler ici que les Encyclopédistes ont voulu faire à la fois une *œuvre scientifique* et une *œuvre polémique*.

1. Diderot, édit. Garnier, XIX, 50.
2. Voir son admirable article *Encyclopédie*, dans le dictionnaire de ce nom.

Résumer la science, la vulgariser et l'enrichir, tel est, tout d'abord, le triple idéal que s'est proposé et qu'a proposé à ses collaborateurs le chef de l'entreprise, Diderot. Que les Encyclopédistes aient notablement accru le trésor des connaissances humaines, c'est ce qui, même avant tout examen, paraîtra peu probable, si l'on songe que les savants n'ont point l'habitude d'enfouir dans des dictionnaires leurs découvertes et leurs vues personnelles. L'important, pour une encyclopédie, c'est d'exposer, en des résumés clairs et précis, l'état de la science au moment même où l'on écrit. Mais ici encore, les Encyclopédistes ont trop souvent mérité, comme vulgarisateurs, les reproches qu'on ne leur a pas ménagés même de leur temps, et Diderot lui-même a reconnu, avec une grande franchise, que l'*Encyclopédie* était mal composée, et que beaucoup d'articles étaient très mal faits (voir son article *Encyclopédie*). Il n'en est pas moins vrai que l'*Encyclopédie* représente, au XVIIIe siècle, l'esprit nouveau, nous entendons par là l'esprit scientifique, et elle contribue à le faire prévaloir contre la manière de penser qui avait régné jusqu'alors et qu'on peut qualifier de théologique, c'est-à-dire d'antiscientifique. C'est la *vraie science*, celle qui part du doute, et pour qui aucun préjugé n'est sacré, que veut fonder et propager l'*Encyclopédie*, et non la *bonne science*, celle qui avait été guidée, c'est-à-dire entravée par une orthodoxie immuable et intolérante.

Mais l'*Encyclopédie* n'est pas seulement une œuvre scientifique, disions-nous, elle est encore une œuvre polémique : les Encyclopédistes prétendent être les réformateurs d'une société qu'ils trouvent mal ordonnée. Mais que veulent-ils réformer au juste? Plusieurs choses, selon eux, s'opposent alors au bonheur des individus, qui est le but suprême de la vie et le souverain bien dans leur philosophie sensualiste et pratique : ce sont d'abord les nombreux *abus* funestes au commerce, à l'industrie et en général à tous les travaux qui font le bien-être d'un peuple; les Encyclopédistes demanderont donc, en premier lieu, des réformes matérielles (articles sur les impôts, les maîtrises et les jurandes, sur l'agriculture, etc.). Mais les réformes matérielles ne peuvent être sérieuses sans les réformes morales qu'elles impliquent nécessairement, les abus ayant toujours pour causes des *préjugés*. Guerre donc aux préjugés! Tel sera, on le sait, le mot d'ordre des

philosophes; et même si l'*Encyclopédie* a été écrite, c'est, en grande partie, son fondateur l'a formellement déclaré, pour « changer la façon commune de penser ». Maintenant, de tous les préjugés (préjugés de naissance qui fondent les *privilèges* et préjugés politiques qui légitiment le *pouvoir absolu*), il en est un qu'ils combattent tout particulièrement à cause des maux innombrables qu'il a déchaînés, selon eux, sur la trop crédule humanité : c'est la *superstition*. En somme la lutte, glorieuse ou coupable, comme on voudra l'appeler, mais la lutte ardente, infatigable, contre un catholicisme qu'ils jugent oppresseur, voilà ce qui donne quelque unité à l'*Encyclopédie* et ce qui en est l'âme. Nous ne pouvons qu'indiquer ici cette partie purement polémique de l'*Encyclopédie*[1], le *Discours* de d'Alembert devant servir d'introduction et, pour ainsi dire, de recommandation à la partie proprement scientifique. Mais comme ces deux parties, ces deux buts distincts (science et philosophie), s'entremêlent et se croisent sous la plume de d'Alembert ainsi que dans le corps de l'ouvrage, nous donnerons, dans les notes du *Discours*, les éclaircissements nécessaires sur l'esprit philosophique de l'*Encyclopédie*. Racontons maintenant la collaboration de d'Alembert et le rôle qu'il a joué dans ce qu'on pourrait appeler « la bataille de l'*Encyclopédie* ».

II

D'ALEMBERT ENCYCLOPÉDISTE

Bien que de quatre ans plus jeune que Diderot, d'Alembert, au moment où paraissait l'*Encyclopédie*, était déjà célèbre; en 1742, à l'âge de vingt-cinq ans, il était entré à l'Académie des sciences; l'année suivante, son *Traité de dynamique* « le plaçait immédiatement au nombre des premiers géomètres d'Europe[2] »; enfin en 1746 il avait obtenu le prix proposé par l'Académie de Berlin à l'auteur du meilleur ouvrage sur la cause des vents : Diderot avait été bien inspiré dans le choix de son lieutenant.

Il fallait d'abord présenter l'œuvre au public et préparer

1. Nous en donnons un aperçu à la fin du présent volume.
2. *D'Alembert*, par Joseph Bertrand; Hachette, 1889; p. 36.

celui-ci à la bien comprendre : c'est ce que firent l'un après l'autre les deux éditeurs. Diderot, en novembre 1750, par son prospectus, avait posé la façade du vaste monument ; en juillet 1751, d'Alembert, par son *Discours préliminaire*, en construisit pour ainsi dire le vestibule grandiose. Il y présentait aux lecteurs les sciences et les savants dont il allait être question dans le corps de l'ouvrage : en de larges aperçus philosophiques, il expliquait comment les sciences étaient nées, dans la suite des temps, les unes après les autres et les unes des autres, et quels étaient, chez les différents peuples et aux différentes époques de l'histoire, les savants et les penseurs qui avaient le plus contribué à ce savoir humain dont le dictionnaire allait détailler toutes les richesses.

Ce discours obtint un immense succès, et le *Journal des savants* sept. 1751) n'était que l'interprète de la voix publique quand il appelait son auteur un homme de génie.

Les magnifiques promesses du *Discours préliminaire* et l'accueil enthousiaste que lui avait fait le public semblaient devoir attacher indissolublement d'Alembert à la fortune de l'*Encyclopédie*, et lui-même, dans la préface du tome III, qui paraissait après cette interruption de deux ans que nous avons racontée plus haut, se déclarait hautement résolu « de tout sacrifier au bien de l'*Encyclopédie* ». Que si d'injurieux critiques continuaient à s'acharner contre l'ouvrage, il s'encourageait à les mépriser en se rappelant cette fable de Boccalini, que Voltaire avait contée dans sa préface d'*Alzire* : « Un voyageur était importuné du bruit des cigales ; il voulut les tuer, et ne fit que s'écarter de sa route ; il n'avait qu'à continuer paisiblement son chemin, les cigales seraient mortes d'elles-mêmes au bout de huit jours. » C'est en 1753 que d'Alembert prenait, en de si beaux termes, un nouvel engagement vis-à-vis du public. Quatre ans après, il se séparait brusquement de Diderot. Que s'était-il donc passé qui justifiât une volte-face si inattendue ?

Qu'on se rappelle la terrible crise qu'avait traversée l'*Encyclopédie* après le septième volume et lors de l'apparition du livre *de l'Esprit*. On a vu le fougueux Joly de Fleury lancer contre Helvétius et les Encyclopédistes, très habilement confondus, ses foudres parlementaires, tandis que le conseil du roi révoquait le privilège et défendait la vente de l'*Encyclopédie*. Pour se soustraire à tant d'orages qui fondaient coup sur

coup sur le parti philosophique, d'Alembert se retira prudemment sous sa tente. D'ailleurs son zèle encyclopédique n'avait jamais été intempestif, refroidi qu'il était, non seulement par ce qu'il appelait lui-même « la crainte rafraîchissante des fagots », mais encore par la circonspection naturelle à un cœur sec et à un esprit sceptique. Très peu « sensible », en dépit de la mode, assez inaccessible même à cet amour de l'humanité et à cette passion du bien public qui respirent dans presque tous les écrits de cette époque et en rachètent tant de pages déclamatoires, d'Alembert n'estimait pas assez les hommes « pour sacrifier son repos, comme le dit naïvement Condorcet, à l'espérance incertaine d'être utile ». Et, d'autre part, Protagoras, c'est ainsi que l'appelait Voltaire, était trop convaincu que sur toute question on peut soutenir le pour et le contre, il croyait trop exclusivement aux vérités mathématiques, pour combattre les erreurs de son temps avec la hardiesse d'un Jean-Jacques ou avec l'acharnement d'un Voltaire. « Je voudrais bien, écrit-il à ce dernier, servir la raison, mais je désire encore plus d'être tranquille. » Il voulait bien écrire dans l'*Encyclopédie*, mais il désirait encore plus ne pas aller à la Bastille. Or l'*Encyclopédie*, en 1758, était trop décriée, l'on y avait des collègues trop compromettants, enfin on y était trop exposé aux attaques « infâmes » d'un Moreau ou d'un Fréron, pour qu'on pût espérer de continuer l'œuvre avec liberté, encore moins avec sécurité.

Pour toutes ces raisons [1], d'Alembert quitta l'*Encyclopédie*, où il n'y avait, lui semblait-il, plus rien à gagner que des emprisonnements ou des censures : Diderot perdait en lui un très précieux auxiliaire ; on va voir, en effet, que le rôle de d'Alembert, dans l'histoire de l'*Encyclopédie*, est aussi important que curieux à étudier.

Et d'abord c'est lui qui recruta la plus grande trompette de l'époque : nous voulons parler de Voltaire. Sans doute Voltaire était prêt à s'enrôler, au premier appel, dans cette jeune milice de libres penseurs qui menaçaient d'accaparer l'attention publique, et dont il ne demandait pas mieux que de partager, à la façon du lion de la fable, la gloire retentissante. Encore fallait-il savoir dire à Voltaire les douces paroles

1. Et pour quelques autres qu'on trouvera dans une lettre de Diderot (*Œuvres complètes*, XIX, p. 406).

qu'attendait son exigeant amour-propre, et c'est à quoi réussit, beaucoup mieux que le négligent et brusque Diderot, l'insinuant et persévérant d'Alembert. N'était-il pas capable de lire ou de dire, ce qui était l'essentiel, qu'il avait lu « trois fois consécutives le *Siècle de Louis XIV* », et avec un plaisir tel « qu'il aurait voulu perdre la mémoire pour pouvoir le relire encore » ? Et l'on verra comment le *Discours préliminaire* sait « payer à ce génie rare le tribut d'éloges qu'il mérite ». Voltaire une fois enrégimenté, il fallait, ce qui n'était pas très facile, le maintenir dans les rangs, lui qui prétendait être le premier partout ; et il fallait encore, la consigne à l'*Encyclopédie* étant de paraître orthodoxe, lui rappeler sans cesse cette consigne à lui qui, très éloigné du champ de bataille, ne se rendait pas toujours un compte exact des difficultés de la lutte, à lui qui, tout en recommandant aux autres de faire patte de velours, ne pouvait laisser perdre une occasion de montrer la griffe et d'égratigner. « Nous aurons, lui écrit d'Alembert, bien de la peine à faire passer cet article (LITURGIE), d'autant plus qu'on vient de publier une déclaration qui inflige la peine de mort à tous ceux qui auront publié des écrits *tendans* à attaquer la religion ; mais, avec quelques adoucissements, tout ira bien ; personne ne sera pendu, et la vérité sera dite... Eh ! oui, nous avons de mauvais articles de théologie ; mais avec des censeurs théologiens et un privilège, je vous défie de les faire meilleurs. » Sans doute on confie à Voltaire des articles assez insignifiants, presque rien que des articles littéraires ; mais quoi ! n'est-ce pas lui qui leur « envoie de quoi se faire lire » ? L'article IDÉE, qu'il demande, par malheur est déjà donné : mais on lui offre, en revanche, le mot IMAGINATION et « qui peut mieux s'en acquitter que lui ? Il peut dire, comme M. Guillaume : « Je le prouve par « mon drap. » Tout cela, Diderot, trop rond à la fois et trop négligent dans sa correspondance, ne s'inquiétait pas de le dire ; bien plus, ne s'avisait-il pas de faire attendre ses réponses à celui dont les princes et les rois s'honoraient d'être les très réguliers correspondants ?

Aussi ce n'est pas lui, mais d'Alembert, qui représente et incarne, pour Voltaire, l'*Encyclopédie* ; et quand à Ferney il parle de celle-ci avec Mme d'Epinay, il n'a à la bouche que le nom de d'Alembert. D'Alembert, c'est l'Encyclopédiste selon son cœur, et, de plus, un « vrai sage », Socrate, moins Alci-

biade, un caractère antique enfin ; tandis que pour le génie « c'est un Pascal, moins la superstition ».

Mais ce n'est pas seulement entre Diderot et Voltaire, c'est encore entre les Encyclopédistes et l'Académie que d'Alembert fut un utile trait d'union. Qu'il fût ou non de l'*Encyclopédie* (et il ne cessa d'y rédiger des articles purement mathématiques), d'Alembert resta jusqu'au bout un des chefs, et le plus remuant après Voltaire, du parti philosophique; plus qu'aucun autre, il s'appliqua à rassembler « le petit troupeau », et, pour mieux le protéger contre « les loups » (jésuites) et « les renards » (jansénistes), il réussit à le faire entrer tout entier, ou peu s'en faut, dans l'asile inviolable de l'Académie [1].

Mais tout cela, ses intrigues à l'Académie, comme son pacte avec le diable de Ferney, c'est d'Alembert agent des Encyclopédistes, pour ainsi dire, ce n'est pas encore d'Alembert éditeur et surtout inspirateur de l'*Encyclopédie*. Ce qu'il fut dans ce dernier rôle, si nous ne pouvons l'apprendre directement, ses entretiens avec Diderot et les autres Encyclopédistes nous étant inconnus, nous pouvons aisément l'induire de son caractère et de ses articles. Géomètre d'abord, il est vraisemblable qu'on lui doit le peu d'ordre qu'on rencontre dans les premiers volumes de l'*Encyclopédie*. S'il y a, dans ces volumes, quelque proportion entre les matières traitées, c'est sans nul doute à lui que l'honneur en revient, et non au principal éditeur, qui était, comme on sait, le désordre en personne. Mais surtout, très maître de lui, quoique très passionné, ce qui lui permettait d'être à la fois un habile et un sectaire, il sut être le modérateur de l'enthousiaste et débordant Diderot, comme il avait été, si l'on peut ainsi dire, le pondérateur de Voltaire, qui, toujours instable entre deux extrêmes, tantôt jurait d'installer le plus compromis de tous les auteurs, Diderot en personne, dans un fauteuil académique, et tantôt se glorifiait tout haut de rendre à Pâques le pain bénit. D'Alembert n'approuvait pas plus ces coups d'éclat que ces coups de tête ; il aimait mieux écraser doucement le monstre en ayant l'air de le ménager; il ne fallait pas « arracher le masque à la superstition, mais le décoller peu à peu », et cela sans se

1. Ce nouveau rôle de d'Alembert a été longuement et fort habilement raconté dans le livre de M. Brunel : *les Philosophes et l'Académie française*; Hachette 1884.

démasquer soi-même, sans jamais donner prise à l'ennemi. Il pouvait, en publiant ses *Mélanges de littérature* (1759), se donner publiquement à lui-même « cette consolation qu'on n'avait pu tirer encore une seule proposition répréhensible du grand nombre d'ouvrages qu'il avait publiés jusque-là ». Et lorsque, quatre ans plus tard, le frère de « l'ami Pompignan », l'évêque du Puy, se permettait de « l'insulter » dans son instruction pastorale, d'Alembert avait le droit de lui répliquer : « Vous m'avez mis expressément parmi les ennemis de la religion, *que je n'ai pourtant jamais attaquée.* » C'était exact, à un adverbe près : d'Alembert n'avait jamais *directement* attaqué la religion.

Doit-on lui reprocher ses précautions et ses habiletés? Il lui eût été bien facile de justifier sa tactique : à l'époque où d'Alembert écrivait ce qu'on vient de lire à l'évêque du Puy, Helvétius, pour avoir philosophé un peu librement, avait dû subir la honte d'une rétractation; Rousseau, pour avoir écrit l'*Emile*, venait d'être décrété de prise de corps; et si Voltaire pouvait se moquer impunément de tant de choses et de tant de gens, c'est qu'il y avait entre Ferney et Paris cent cinquante lieues et la frontière. Mais à Paris on était en proie à Omer et aux « Omérites »; un ouvrage qui avait les dimensions de l'*Encyclopédie*, ne pouvait se glisser sous le manteau; on répondait d'ailleurs de tous les volumes, on devait les imprimer et les publier au grand jour, et, pour tout cela, il fallait obtenir, c'est-à-dire mériter le privilège du roi. Si donc on voulait continuer à paraître, il fallait ne pas reculer devant ce que d'Alembert appelait « les petites orthodoxies » du Dictionnaire; il fallait, quoique Voltaire feignît de s'en scandaliser, dire parfois le contraire de sa pensée, sauf à essayer de racheter tant de mensonges par ces fameux *renvois*, dont d'Alembert a bien pu être le facétieux inventeur et où l'on s'ingéniait à brûler tout doucement ce qu'on avait bruyamment adoré ailleurs. En un mot, pour que l'*Encyclopédie* parût, il fallait que l'étourdi et naïf Diderot eût pour associé quelque rusé compère; bien lui en prit d'avoir à cheminer, c'est-à-dire à louvoyer, avec d'Alembert, car celui-ci fut vraiment l'indispensable matois et, suivant le mot expressif et juste de Barruel, « le renard de l'*Encyclopédie* ».

DISCOURS PRÉLIMINAIRE

DE

L'ENCYCLOPÉDIE

L'*Encyclopédie* que nous présentons au public est, comme son titre l'annonce[1], l'ouvrage d'une société de gens de lettres. Nous croirions pouvoir assurer, si nous n'étions pas du nombre, qu'ils sont tous avantageusement connus[2] ou dignes de l'être. Mais, sans vouloir prévenir un jugement qu'il n'appartient qu'aux savants de porter, il est au moins de notre devoir d'écarter avant toutes choses l'objection la plus capable de nuire au succès d'une si grande entreprise[3]. Nous décla-

1. *Comme son titre l'annonce.* Le titre exact était : « Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers, par une société de gens de lettres, mis en ordre et publié par M. Diderot, de l'Académie royale des sciences et belles-lettres de Prusse, et, quant à la partie mathématique, par M. d'Alembert, de l'Académie royale des sciences de Paris, de celle de Prusse et de la Société royale de Londres ; à Paris, chez Briasson, etc., 1751, avec approbation et privilège du Roy. »

2. *Tous avantageusement connus.* D'Alembert donne plus loin leurs noms ; mais sa liste est incomplète, car le nombre des collaborateurs augmente à mesure qu'avance l'ouvrage ; ils ne sont que vingt et un au premier volume, et leur nombre s'accroît jusqu'à cinquante environ. Tous les grands écrivains du siècle ont collaboré à l'*Encyclopédie* : Montesquieu, Buffon, Duclos, Turgot, Voltaire, Marmontel, J.-J. Rousseau, ont fourni des articles, et l'on peut dire que l'*Encyclopédie* a été beaucoup moins l'œuvre personnelle de ses deux éditeurs, Diderot et d'Alembert, que l'œuvre collective du XVIIIe siècle tout entier : de là son importance capitale dans l'histoire des idées et de la civilisation.

3. *Une si grande entreprise.* De même que Diderot avait dû s'adjoindre un assez grand nombre de collaborateurs, de même le libraire principal, Le Breton, s'était associé trois autres libraires, Briasson, David l'aîné et Durand.

rons donc que nous n'avons point eu la témérité de nous charger seuls d'un poids si supérieur à nos forces, et que notre fonction d'éditeurs[1] consiste principalement à mettre en ordre des matériaux dont la partie la plus considérable nous a été entièrement fournie. Nous avions fait expressément la même déclaration dans le corps du prospectus[2]; mais elle aurait peut-être dû se trouver à la tête. Par cette précaution, nous eussions apparemment répondu d'avance à une foule de gens du monde, et même à quelques gens de lettres, qui nous ont demandé comment deux personnes pouvaient traiter de toutes les sciences et de tous les arts, et qui néan-

1. *Notre fonction d'éditeurs.* Voici comment d'Alembert la définit dans la Préface du tome III : « Notre fonction d'éditeurs consiste uniquement à mettre en ordre et à publier les articles que nous ont fournis nos collègues ; à suppléer ceux qui n'ont pas été faits, parce qu'ils étaient communs à des sciences différentes ; à refondre quelquefois en un seul les articles qui ont été faits sur le même sujet par différentes personnes... Voilà à quoi se borne notre travail... Chaque auteur est ici garant de son ouvrage, c'est pour cela que l'on a désigné celui de chacun par des marques distinctives. » Les articles de l'*Encyclopédie* ne sont pas signés, mais ils sont marqués par des lettres qui équivalent à des signatures, car, au début des volumes, on donne la clef des monogrammes. Les articles qui n'ont pas de lettres à la fin sont de Diderot *auteur;* ceux qui ont une étoile au commencement, de Diderot simple *éditeur*. Le principal éditeur, dans les derniers volumes, est le chevalier de Jaucourt. — Il ne faudrait pas prendre à la lettre ce que dit ici d'Alembert du rôle tout passif des éditeurs. Sans doute ils insèrent, sans y rien changer, les articles les plus orthodoxes de leurs fournisseurs ecclésiastiques, de ceux que Voltaire appelait les « philosophes tondus ». Mais, pour atténuer l'effet de ces « capucinades », ils ont imaginé les *renvois :* ils ruinent tout doucement et sournoisement dans un article ce qu'ils ont bruyamment exalté dans un autre. Ainsi les Cordeliers (article CORDELIERS) « se distinguent par leur savoir et leurs mœurs » ; mais voyez CAPUCHON. C'est ce que Diderot appelait (art. ENCYCLOPÉDIE) : « exposer respectueusement un préjugé national, sauf à renvoyer aux articles qui renversent cet édifice de fange. »

2. *Dans le corps du prospectus.* Diderot disait, dans ce prospectus, et avec un légitime orgueil : « Jusqu'ici personne n'avait conçu un aussi grand ouvrage. » Seulement, avec son exagération habituelle, il ajoutait : « Si les anciens eussent exécuté une encyclopédie et que ce manuscrit se fût échappé seul de la bibliothèque d'Alexandrie, il eût été capable de nous consoler de la perte des autres. « A quoi Fréron répliquait malicieusement : « Il me semble déjà voir une comète tomber sur la terre et brûler nos bibliothèques, excepté l'*Encyclopédie*, cette bibliothèque des bibliothèques. » (*Année littéraire*, 1760, t. III.)

Le prospectus était suivi de ce que Diderot appelait « l'arbre généalogique de toutes les sciences et de tous les arts, avec l'origine de chaque branche de nos connaissances et les liaisons qu'elles ont entre elles et avec la tige commune ». Diderot n'avait fait que transplanter, dans son prospectus, en l'émondant quelque peu et en y greffant quelques nouvelles branches, l'arbre généalogique dressé jadis par Bacon.

moins avaient jeté sans doute les yeux sur le prospectus, puisqu'ils ont bien voulu l'honorer de leurs éloges. Ainsi, le seul moyen d'empêcher sans retour leur objection de reparaître, c'est d'employer, comme nous faisons ici, les premières lignes de notre ouvrage à la détruire. Ce début est donc uniquement destiné à ceux de nos lecteurs qui ne jugeront pas à propos d'aller plus loin : nous devons aux autres un détail beaucoup plus étendu sur l'exécution de l'*Encyclopédie* : ils le trouveront dans la suite de ce *Discours*, avec le nom de chacun de nos collègues ; mais ce détail, si important par sa nature et par sa matière, demande à être précédé de quelques réflexions philosophiques.

L'ouvrage que nous commençons (et que nous désirons de finir) a deux objets : comme *encyclopédie*, il doit exposer, autant que possible, l'ordre et l'enchaînement des connaissances humaines; comme *dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*[1], il doit contenir, sur chaque science et sur chaque art, soit libéral, soit mécanique, des principes généraux qui en sont la base, et les détails les plus essentiels

1. *Et des métiers.* La description scientifique et très détaillée des métiers fut une des grandes nouveautés de l'*Encyclopédie*. C'est Diderot qui assuma cette tâche ingrate et ne craignit pas, pour s'en acquitter avec honneur, de visiter les ouvriers dans leurs ateliers et de passer de longues heures à les faire causer sur leur manière de travailler, sur les procédés qu'ils avaient hérités de la tradition ou imaginés eux-mêmes. Douze volumes de planches magnifiques vinrent illustrer la description technique de chaque industrie et de ses divers instruments de travail. Quant à l'utilité pratique de ce grand travail de Diderot, voici comment elle a été appréciée par un juge compétent, M. le colonel Laussedat, directeur du Conservatoire national des arts et métiers : « Les Encyclopédistes, faisant en quelque sorte l'inventaire des connaissances humaines et, en particulier, celui des procédés des arts et métiers, s'efforçaient de montrer que la science ne devait pas rester spéculative, qu'elle n'avait pas pour unique objet la découverte platonique des lois naturelles et des propriétés de la matière, mais qu'elle devait enseigner les moyens d'en faire profiter l'humanité, en les appliquant aux arts et à l'industrie. » Et ailleurs, sur l'influence des Encyclopédistes : « Le Conservatoire des arts et métiers est l'un des exemples les plus frappants de cette influence : c'est, pour ainsi dire, l'Encyclopédie elle-même en action. » (Discours prononcé par le colonel Laussedat (10 nov. 1886) ; et conférence faite à Bordeaux au congrès national de l'enseignement technique, par le colonel Laussedat, Imprimerie nationale, 1887.) Le décret (10 octobre 1794) qui instituait un Conservatoire des arts et métiers, disait : « On y expliquera la construction et l'emploi des outils et machines utiles aux arts et aux métiers. » C'est exactement ce que Diderot, embrassant le premier tous les arts et tous les métiers, avait fait dans l'*Encyclopédie*.

qui en font le corps et la substance. Ces deux points de vue, d'*encyclopédie* et de *dictionnaire raisonné*[1], formeront donc le plan et la division du Discours préliminaire. Nous allons les envisager, les suivre l'un après l'autre, et rendre compte des moyens par lesquels on a tâché de satisfaire à ce double objet.

Pour peu qu'on ait réfléchi sur la liaison que les découvertes ont entre elles, il est facile de s'apercevoir que les sciences et les arts se prêtent mutuellement des secours, et qu'il y a par conséquent une chaîne qui les unit. Mais il est souvent difficile de réduire à un petit nombre de règles ou de notions générales chaque science ou chaque art en particulier ; il ne l'est pas moins de renfermer dans un système qui soit un, les branches infiniment variées de la science humaine.

Le premier pas que nous ayons à faire dans cette recherche est d'examiner, qu'on nous permette ce terme, la généalogie et la filiation de nos connaissances, les causes qui ont dû les faire naître, et les caractères qui les distinguent ; en un mot, de remonter jusqu'à l'origine et à la génération de nos idées[2]. Indépendamment des secours que nous tirerons de cet examen pour l'énumération encyclopédique des sciences et des arts, il ne saurait être déplacé à la tête d'un dictionnaire raisonné des connaissances humaines.

On peut diviser toutes nos connaissances en directes et en réfléchies[3]. Les directes sont celles que nous recevons immédiatement, sans aucune opération de notre volonté ; qui, trouvant ouvertes, si on peut parler ainsi, toutes les portes de notre âme, y entrent sans résistance et sans effort. Les

1. *L'Encyclopédie et le dictionnaire raisonné.* Il importe de distinguer, pour bien comprendre ce qui va suivre, ces deux points de vue : l'*Encyclopédie* c'est l'enchaînement des idées, puis des sciences qui combinent ces idées. Le *Dictionnaire raisonné*, ce sont ces mêmes sciences, d'une part ramenées à leurs principes et, d'autre part, expliquées dans tous leurs détails.

2. *Jusqu'à l'origine... de nos idées.* On reconnaît là les procédés de l'analyse chère aux philosophes du XVIIIe siècle : il ne suffit pas à d'Alembert de constater que les sciences s'enchaînent et, par conséquent, s'entr'aident mutuellement ; il faut les ramener à leurs principes généraux, et ceux-ci, à leur tour, les rattacher aux idées simples qui sont à l'origine de tout.

3. *En directes et en réfléchies.* Pour Locke, toutes nos connaissances viennent, soit des sensations (connaissances directes de d'Alembert), soit de la réflexion (connaissances réfléchies de d'Alembert).

connaissances réfléchies sont celles que l'esprit acquiert en opérant sur les directes, en les unissant et les combinant.

Toutes nos connaissances directes se réduisent à celles que nous recevons par les sens; d'où il s'ensuit que c'est à nos sensations que nous devons toutes nos idées. Ce principe des premiers philosophes a été longtemps regardé comme un axiome par les scolastiques; pour qu'ils lui fissent cet honneur, il suffisait qu'il fût ancien[1], et ils auraient défendu avec la même chaleur les formes substantielles ou les qualités occultes. Aussi, cette vérité fut-elle traitée, à la renaissance de la philosophie, comme les opinions absurdes, dont on aurait dû la distinguer; on la proscrivit avec ces opinions, parce que rien n'est si dangereux pour le vrai et ne l'expose tant à être méconnu que l'alliage ou le voisinage de l'erreur[2]. Le système des idées innées, séduisant à plusieurs égards, et plus frappant peut-être parce qu'il était moins connu, a succédé à l'axiome des scolastiques; et, après avoir longtemps régné, il conserve encore quelques partisans : tant la vérité a de peine à reprendre sa place quand les préjugés ou le sophisme l'en ont chassée[3]. Enfin, depuis assez peu de temps, on convient presque généralement que les anciens avaient raison, et ce n'est pas la seule question sur laquelle nous commençons à nous rapprocher d'eux[4].

Rien n'est plus incontestable que l'existence de nos sensations; ainsi, pour prouver qu'elles sont le principe de toutes

1. *Il suffisait qu'il fût ancien.* Inversement, il suffira trop souvent aux philosophes qu'une croyance soit ancienne pour qu'ils la combattent : par exemple, *toutes* les opinions religieuses seront, par eux, « traitées comme les opinions absurdes (superstition, etc.), dont on aurait dû les distinguer ».

2. *Ou le voisinage de l'erreur.* Ainsi les erreurs, les exagérations et les déclamations mêmes des philosophes ne doivent pas nous empêcher de reconnaître les vérités utiles qu'ils ont défendues et fait triompher; quelques-unes de ces idées seront indiquées au cours de cet ouvrage.

3. *Quand les préjugés ou le sophisme l'en ont chassée.* Il n'y a dans la doctrine des idées innées ni préjugé ni sophisme, mais simplement une théorie, qui est vraie ou fausse.

4. *Ce n'est pas la seule question sur laquelle nous commençons à nous rapprocher d'eux.* Par exemple en morale : les philosophes, partisans de la morale naturelle, reprennent et développent à leur manière l'adage de la philosophie antique : *vivere convenienter naturæ.*

nos connaissances, il suffit de démontrer qu'elles peuvent l'être : car, en bonne philosophie, toute déduction qui a pour base des faits ou des vérités reconnues, est préférable à ce qui n'est appuyé que sur des hypothèses, même ingénieuses. Pourquoi supposer que nous ayons d'avance des notions purement intellectuelles, si nous n'avons besoin, pour les former, que de réfléchir sur nos sensations? Le détail où nous allons entrer fera voir que ces notions n'ont point, en effet, d'autre origine.

La première chose que nos sensations nous apprennent et qui même n'en est pas distinguée, c'est notre existence[1], d'où il s'ensuit que nos premières idées réfléchies doivent tomber sur nous, c'est-à-dire sur ce principe pensant qui constitue notre nature[2], et qui n'est point différent de nous-mêmes. La seconde connaissance que nous devons à nos sensations est l'existence des objets extérieurs[3], parmi lesquels notre propre corps doit être compris, puisqu'il nous est, pour ainsi dire, extérieur, même avant que nous ayons démêlé la nature du principe qui pense en nous. Ces objets innombrables produisent sur nous un effet si puissant, si continu, et qui nous unit tellement à eux, qu'après un premier instant où nos idées réfléchies nous rappellent en nous-mêmes, nous sommes forcés d'en sortir par les sensations qui nous assiègent de toutes parts, et qui nous arrachent à la solitude où nous resterions sans elles. La multiplicité de ces sensations, l'accord que nous remarquons dans leur témoignage, les nuances que nous y observons, les affections involontaires qu'elles nous font éprouver, comparées avec la détermination

1. *Notre existence.* Lire, sur ce mot, l'article plus philosophique de l'*Encyclopédie* et attribué à Turgot.

2. *Ce principe pensant qui constitue notre nature.* Idée toute cartésienne : les Encyclopédistes, d'ailleurs, sont, en un sens, plus cartésiens que Descartes, puisqu'ils expliquent *tout* par la raison. Descartes avait réservé ce qui touche à la politique et à la religion.

3. *La seconde connaissance... est l'existence des objets extérieurs.* Ces deux connaissances (du moi et du non-moi, comme on dira plus tard) ne sont-elles pas plutôt contemporaines? Il serait trop long et oiseux de discuter toutes les idées philosophiques de d'Alembert. Nous renvoyons là-dessus aux nombreux cours de philosophie.

volontaire qui préside à nos idées réfléchies, et qui n'opère que sur nos sensations mêmes : tout cela forme en nous un penchant insurmontable à assurer l'existence des objets auxquels nous rapportons ces sensations, et qui nous paraissent en être la cause ; penchant que bien des philosophes ont regardé comme l'ouvrage d'un être supérieur et comme l'argument le plus convaincant de l'existence des objets. En effet, n'y ayant aucun rapport entre chaque sensation et l'objet qui l'occasionne, ou du moins auquel nous le rapportons, il ne paraît pas qu'on puisse trouver, par le raisonnement, de passage possible de l'un à l'autre : il n'y a qu'une espèce d'instinct, plus sûr que la raison même, qui puisse nous forcer à franchir un si grand intervalle : et cet instinct est si vif en nous, que quand on supposerait pour un moment qu'il subsistât pendant que les objets extérieurs seraient anéantis, ces mêmes objets, reproduits tout à coup, ne pourraient augmenter sa force. Jugeons donc, sans balancer, que nos sensations ont, en effet, hors de nous la cause que nous leur supposons, puisque le fait qui peut résulter de l'existence réelle de cette cause ne saurait différer en aucune manière de celui que nous éprouvons. Et n'imitons point ces philosophes dont parle Montaigne[1], qui, interrogés sur le principe des actions humaines, cherchent encore s'il y a des hommes. Loin de vouloir répandre des nuages sur une vérité reconnue des sceptiques, même lorsqu'ils ne disputent pas, laissons aux métaphysiciens éclairés le soin d'en développer le principe : c'est à eux à déterminer, s'il est possible, quelle gradation observe notre âme dans ce premier pas qu'elle fait hors d'elle-même, poussée, pour ainsi dire, et retenue tout à la fois par une foule de perceptions qui, d'un côté, l'entraînent vers les objets extérieurs, et qui, de l'autre, n'appartenant

1. *Montaigne.* On connaît le mot de Huet sur la fortune des *Essais* : « Tout gentilhomme de campagne qui veut se distinguer des simples preneurs de lièvres, en a un exemplaire sur sa cheminée. » Et, de même, pourrait-on ajouter, tout « penseur » du XVIIIe siècle qui se distingue des « dévots », en aura un exemplaire sans cesse feuilleté dans sa bibliothèque. Mme du Deffand, qui n'aimait pas les Encyclopédistes, aurait voulu jeter au feu leurs immenses volumes, excepté, disait-elle, « Montaigne, qui est leur père à tous ».

proprement qu'à elle, semblent lui circonscrire un espace étroit dont elles ne lui permettent pas de sortir.

De tous les objets qui nous affectent par leur présence, notre propre corps est celui dont l'existence nous frappe le plus, parce qu'elle nous appartient plus intimement; mais à peine sentons-nous l'existence de notre corps, que nous nous apercevons de l'attention qu'il exige de nous, pour écarter les dangers qui l'environnent. Sujet à mille besoins, et sensible au dernier point à l'action des corps extérieurs, il serait bientôt détruit si le soin de sa conservation ne nous occupait. Ce n'est pas que tous les corps extérieurs nous fassent éprouver des sensations désagréables; quelques-uns semblent nous dédommager par le plaisir que leur action nous procure; mais tel est le malheur de la condition humaine, que la douleur est en nous le sentiment le plus vif: le plaisir nous touche moins qu'elle, et ne suffit presque jamais pour nous en consoler. En vain quelques philosophes soutenaient, en retenant leurs cris au milieu des souffrances, que la douleur n'était point un mal; en vain quelques autres plaçaient le bonheur suprême dans la volupté, à laquelle ils ne laissaient pas de se refuser par la crainte de ses suites: tous auraient mieux connu notre nature s'ils s'étaient contentés de borner à l'exemption de la douleur le souverain bien de la vie présente[1], et de convenir que, sans pouvoir atteindre à ce souverain bien, il nous était seulement permis d'en approcher plus ou moins, en proportion de nos soins et de notre vigilance. Des réflexions si naturelles frapperont infailliblement tout homme abandonné à lui-même et libre des préjugés, soit d'éducation, soit d'étude : elles seront la suite de la première impression qu'il recevra des objets, et on peut les mettre au rang de ces premiers mouvements de l'âme[2], précieux pour les vrais sages, et dignes d'être observés par

1. *Borner à l'exemption de la douleur le souverain bien de la vie présente.* D'Alembert, très pessimiste, s'écriait un jour : « Qui est heureux ici-bas ? — Quelque misérable. »

2. *Ces premiers mouvements de l'âme*: assez difficiles à connaître en plein *dix-huitième siècle* et qu'aussi bien on imaginait, faute de pouvoir les atteindre.

eux, mais négligés ou rejetés par la philosophie ordinaire, dont ils démentent presque toujours les principes.

La nécessité de garantir notre propre corps de la douleur et de la destruction nous fait examiner, parmi les objets extérieurs, ceux qui peuvent nous être utiles ou nuisibles, pour rechercher les uns et fuir les autres. Mais à peine commençons-nous à parcourir ces objets, que nous découvrons parmi eux un grand nombre d'êtres qui nous paraissent entièrement semblables à nous, c'est-à-dire dont la forme est toute pareille à la nôtre, et qui, autant que nous en pouvons juger au premier coup d'œil, semblent avoir les mêmes perceptions que nous; tout nous porte donc à penser qu'ils ont aussi les mêmes besoins que nous éprouvons, et, par conséquent, le même intérêt à les satisfaire, d'où il résulte que nous devons trouver beaucoup d'avantage à nous unir avec eux[1] pour démêler dans la nature ce qui peut nous conserver ou nous nuire. La communication des idées est le principe et le soutien de cette union, et demande nécessairement l'invention des signes : telle est l'origine de la formation des sociétés, avec laquelle les langues ont dû naître.

Ce commerce que tant de motifs puissants nous engagent à former avec les autres hommes, augmente bientôt l'étendue de nos idées, et nous en fait naître de très nouvelles pour nous, et de très éloignées, selon toute apparence, de celles que nous aurions eues par nous-mêmes sans un tel secours. C'est aux philosophes à juger si cette communication réci-

1. *Beaucoup d'avantage à nous unir avec eux.* L'intérêt est donc, pour les Encyclopédistes, l'origine de la société. De même, Spencer a dit : « La vie en commun s'est établie parce que, en somme, on a reconnu qu'elle était plus *avantageuse* pour tous que la vie dans l'isolement. » (*Morale évolutionniste*, p. 115.)

Ici, comme dans leur théorie de l'origine du langage, les Encyclopédistes accordent trop à la raison *réfléchie*. Voir la critique de toutes ces idées dans Renan : *Origine du langage* 1858, p. 76.

Par contre, on a de nos jours trop amoindri le rôle de l'intelligence dans la création du langage, où l'on a voulu voir un organisme naturel, vivant d'une vie propre et indépendante de l'esprit humain. Et pourtant le langage est-il autre chose que la création de l'esprit ? « Il est, a-t-on dit, l'acte de l'homme et n'a pas de réalité en dehors de l'intelligence humaine... Nous sommes tous, et à tous les moments du jour, les auteurs du langage. » (Michel Bréal, *Revue des Deux Mondes*, nov. 1891.)

proque, jointe à la ressemblance que nous apercevons entre nos sensations et celles de nos semblables, ne contribue pas beaucoup à former ce penchant invincible que nous avons à supposer l'existence de tous les objets qui nous frappent. Pour me renfermer dans mon sujet, je remarquerai seulement que l'agrément et l'avantage que nous trouvons dans un pareil commerce, soit à faire part de nos idées aux autres hommes, soit à joindre les leurs aux nôtres, doit nous porter à resserrer de plus en plus les liens de la société commencée, et à la rendre la plus utile pour nous qu'il est possible. Mais chaque membre de la société, cherchant ainsi à augmenter pour lui-même l'utilité qu'il en retire, et ayant à combattre dans chacun des autres membres un empressement égal, tous ne peuvent avoir la même part aux avantages, quoique tous y aient le même droit. Un droit si légitime est donc bientôt enfreint par ce droit barbare d'inégalité, appelé loi du plus fort[1], dont l'usage semble nous confondre avec les animaux, et dont il est pourtant si difficile de ne pas abuser. Ainsi, la force, donnée par la nature à certains hommes, et qu'ils ne devraient sans doute employer qu'au soutien et à la protection des faibles, est, au contraire, l'origine de l'oppression de ces derniers. Mais plus l'oppression est violente, plus ils la souffrent impatiemment, parce qu'ils sentent que rien n'a dû les y assujettir. De là la notion de l'injuste, et, par conséquent, du bien et du mal moral, dont tant de philosophes ont cherché le principe, et que le cri de la nature, qui retentit dans tout homme, fait entendre chez les peuples même les plus sauvages. De là aussi cette loi naturelle que nous trouvons au dedans de nous, source des premières lois que les hommes ont dû former[2]; sans le se-

1. *La loi du plus fort* opposée ici au droit naturel. Mirabeau accentuera cette opposition par son mot fameux : « Mars est le tyran, mais le droit est le souverain du monde. » (*Lettres de cachet*, p. 67.

2. *De là cette loi naturelle que nous trouvons au dedans de nous, source des premières lois que les hommes ont dû former.* Les Encyclopédistes invoquent sans cesse le droit naturel et les lois naturelles. D'ou leur venait cette idée d'un droit primitif antérieur aux lois écrites ? Les sophistes grecs ont distingué, les premiers, le *droit naturel* du *droit conventionnel*, et ils combattent l'esclavage parce qu'ils le trouvent contraire au droit naturel. On retrouve la même idée

cours même de ces lois, elle est quelquefois assez forte, sinon pour anéantir l'oppression, au moins pour la contenir dans certaines bornes. C'est ainsi que le mal que nous éprouvons par les vices de nos semblables produit en nous la connaissance réfléchie des vertus opposées à ces vices, connaissance précieuse dont une union et une égalité parfaites nous auraient peut-être privés.

Par l'idée acquise du juste[1] et de l'injuste, et conséquem-

chez les poètes tragiques et les historiens : le chœur d'*Œdipe Roi* place « ces lois, aux pieds élevés », près du trône de Jupiter, qui leur doit obéissance, et Thucydide les appelle « les lois non écrites ». Plus tard, les stoïciens les dérivent de la raison même qui ordonne le monde, et en font l'apanage de tout homme raisonnable. Plus tard encore, à Rome, le droit naturel devint quelque chose de très particulier. D'après les *Institutes* de Justinien, « le droit qu'un peuple se fait s'appelle *droit civil* ; mais celui que la raison naturelle dicte à tout le genre humain s'appelle *droit des nations* (*jus gentium* ou *jus naturale*). » Or les jurisconsultes romains n'avaient que du dédain pour ce droit naturel dont ils gratifiaient tous ceux qui n'étaient pas citoyens romains : cela leur permettait de repousser les lois des étrangers immigrés et de garder pour eux seuls le *droit romain*. Cependant, après la défaite de la Grèce, les jurisconsultes, s'alliant aux stoïciens, leur empruntèrent l'idée d'une nature primitive qui enseignait à l'homme la parfaite sagesse. Ils confondirent alors ce vieux *jus gentium* ou *naturale*, qui n'était d'abord qu'un appendice ignoble du droit civil, avec ce code parfait, et malheureusement perdu, édicté jadis par la nature. Cette nouvelle théorie d'un droit naturel primitif et parfait hâta, chez les Romains, les progrès du droit écrit, qui dut faire effort pour se rapprocher de ce premier type idéal de législation.

Chez nous, on peut dire que le *droit naturel* fut la théorie constante des *légistes*. Par exemple, la célèbre ordonnance de Louis le Hutin, qui affranchissait les serfs des domaines royaux, débute ainsi : « Comme, selon le droit de nature, chacun doit naître franc. » Telle est, rapidement résumée, l'*histoire* de ces lois naturelles, que les Encyclopédistes vantent sans cesse pour mieux combattre les privilèges et les injustices d'une société qui viole ces lois primitives en mille manières.

Y a-t-il vraiment un droit naturel ? C'est ce dont il est permis de douter, si l'on consulte précisément ces peuples sauvages que les Encyclopédistes se plaisaient tant à citer : on sait que certains d'entre eux jettent leurs enfants dans les rivières, tandis que d'autres tuent leurs vieux pères. Mais, sans vouloir décider ici cette difficile question, nous montrerons, par un exemple choisi entre mille, tout le parti que, *dans la pratique*, les philosophes tiraient de leur doctrine sur ce point. Mirabeau écrivait en 1782 : « On compte, depuis 1760, plus de 400.000 mariages contractés au désert, source féconde de procès scandaleux et d'infâmes iniquités. Les tribunaux sont pressés entre les *lois naturelles* et des lois positives injustes. » (*Lettres de cachet*, p. 137.)

1. *L'idée acquise du juste*. D'Alembert aurait peut-être dû dire, pour éviter toute apparence de contradiction : « L'idée naturellement acquise. » L'expérience développe, dans sa pensée, cette morale naturelle qui est en nous : il faut que nous subissions, à notre détriment, « la loi du plus fort », pour que s'élève en nous et proteste « le cri de la nature ».

ment de la nature morale des actions, nous sommes naturellement amenés à examiner quel est en nous le principe qui agit, ou, ce qui est la même chose, la substance qui veut et qui conçoit. Il ne faut pas approfondir beaucoup la nature de notre corps et l'idée que nous en avons, pour reconnaître qu'il ne saurait être cette substance[1], puisque les propriétés que nous observons dans la matière n'ont rien de commun avec la faculté de vouloir et de penser; d'où il résulte que cet être appelé *nous* est formé de deux principes de différente nature tellement unis, qu'il règne entre les mouvements de l'un et les affections de l'autre une correspondance que nous ne saurions ni suspendre ni altérer, et qui les tient dans un assujettissement réciproque. Cet esclavage si indépendant de nous, joint aux réflexions que nous sommes forcés de faire sur la nature des deux principes et sur leur imperfection, nous élève à la contemplation d'une intelligence toute-puissante à qui nous devons ce que nous sommes, et qui exige par conséquent notre culte[2]; son existence, pour être reconnue, n'aurait besoin que de notre sentiment intérieur, quand même le témoignage universel des autres hommes et celui de la nature entière ne s'y joindraient pas.

Il est donc évident[3] que les notions purement intellectuelles du vice et de la vertu, le principe et la nécessité des lois, la spiritualité de l'âme, l'existence de Dieu et nos devoirs envers lui ; en un mot, les vérités dont nous avons le besoin le plus prompt et le plus indispensable, sont le fruit des premières idées réfléchies que nos sensations occasionnent.

1. *Notre corps ne saurait être la substance qui en nous veut et conçoit.* On reconnaît ici les idées de Descartes.

2. *Une intelligence toute puissante... qui exige notre culte.* C'est là, suivant un mot de d'Alembert lui-même à Voltaire, « style de notaire » et pure précaution contre la censure.

3. *Il est donc évident.* Cette fois, c'est le style du géomètre, si naturellement familier à d'Alembert. Rien d'ailleurs n'est moins évident, parce qu'il ne l'a pas démontrée, que sa philosophie du droit, de l'âme et de Dieu. Ajoutons que tout ce préambule n'était point nécessaire au but qu'il poursuit ici : l'origine et l'enchaînement des sciences. Mais on aimait alors, la méthode de l'analyse le voulait ainsi, à reprendre les choses *ab ovo*. Montesquieu a mis en tête de son *Esprit des lois* une semblable introduction sur les lois naturelles et sur l'homme primitif.

Quelque intéressantes que soient ces premières vérités pour la plus noble portion de nous-mêmes, le corps auquel elle est unie nous ramène bientôt à lui par la nécessité de pourvoir à des besoins qui se multiplient sans cesse. Sa conservation doit avoir pour objet, ou de prévenir les maux qui le menacent, ou de remédier à ceux dont il est atteint. C'est à quoi nous cherchons à satisfaire par deux moyens, savoir : par nos découvertes particulières, et par les recherches des autres hommes ; recherches dont notre commerce avec eux nous met à portée de profiter. De là ont dû naître d'abord l'agriculture, la médecine, enfin tous les arts les plus absolument nécessaires. Ils ont été en même temps et nos connaissances primitives, et la source de toutes les autres, même de celles qui en paraissent très éloignées par leur nature : c'est ce qu'il faut développer plus en détail.

Les premiers hommes, en s'aidant mutuellement de leurs lumières, c'est-à-dire de leurs efforts séparés ou réunis, sont parvenus, peut-être en assez peu de temps, à découvrir une partie des usages auxquels ils pouvaient employer les corps. Avides de connaissances utiles[1], ils ont dû écarter d'abord toute spéculation oisive, considérer rapidement, les uns après les autres, les différents êtres que la nature leur présentait, et les combiner, pour ainsi dire, matériellement, par leurs propriétés les plus frappantes et les plus palpables. A cette première combinaison il a dû en succéder une autre plus

1. *Avides de connaissances utiles.* Il est bien certain que les premiers hommes, dont la vie était à la merci des éléments, des bêtes féroces et de leurs semblables (car alors l'adage de Hobbes : *homo homini lupus,* était plus vrai que jamais), ont dû d'abord chercher dans la nature environnante des secours contre tant d'ennemis, et que les sciences *utiles* ont dû naître et se développer les premières. Pourtant la *nécessité* n'a pas été, même au début, notre unique institutrice : il y faut joindre la *curiosité* désintéressée, qui s'éveille très tôt chez un être intelligent, et c'est ce qui n'a pas échappé à d'Alembert ; mais il oublie un troisième maître : ce que Schiller a appelé le *jeu*, et qu'il a si ingénieusement dépeint dans ses *Leçons esthétiques* (en rapprocher les *Princ. de psychol.*, II, chap. IX, d'Herbert Spencer). D'Alembert était sur la voie de ce développement lorsqu'il parle (p. 35) de « l'étude que nous faisons de la nature, en partie par nécessité, en partie par *amusement* ». Mais il confond cet amusement avec la curiosité *scientifique* : le jeu *esthétique* est autre et donne naissance aux beaux-arts.

recherchée[1], mais toujours relative à leurs besoins, et qui a principalement consisté dans une étude plus approfondie de quelques propriétés moins sensibles dans l'altération et la décomposition des corps, et dans l'usage qu'on en pouvait tirer.

Cependant, quelque chemin que les hommes dont nous parlons et leurs successeurs aient été capables de faire, excités par un objet aussi intéressant que celui de leur propre conservation, l'expérience et l'observation de ce vaste univers leur ont fait rencontrer bientôt des obstacles que leurs plus grands efforts n'ont pu franchir. L'esprit, accoutumé à la méditation, et avide d'en tirer quelque fruit, a dû trouver alors une espèce de ressource dans la découverte des propriétés des corps uniquement curieuse, découverte qui ne connaît point de bornes. En effet, si un grand nombre de connaissances agréables suffisait pour consoler de la privation d'une vérité utile, on pourrait dire que l'étude de la nature, quand elle nous refuse le nécessaire, fournit du moins avec profusion à nos plaisirs : c'est une espèce de superflu qui supplée, quoique très imparfaitement, à ce qui nous manque. De plus, dans l'ordre de nos besoins et des objets de nos passions, le plaisir tient une des premières places, et la curiosité est un besoin pour qui sait penser, surtout lorsque ce désir inquiet est animé par une sorte de dépit de ne pouvoir entièrement se satisfaire. Nous devons donc un grand nombre de connaissances simplement agréables à l'impuissance malheureuse où nous sommes d'acquérir celles qui nous seraient d'une plus grande nécessité. Un autre motif sert à nous soutenir dans un pareil travail : si l'utilité n'en est pas l'objet, elle peut en être au moins le prétexte. Il nous suffit d'avoir trouvé quelquefois un avantage réel dans certaines connais-

1. *A cette première combinaison il a dû en succéder une autre plus recherchée.* Pour d'Alembert, les premiers hommes ont d'abord combiné *réellement*, par leurs propriétés matérielles, les corps dont ils faisaient usage : d'où les premières recettes d'une *médecine*, d'une *agriculture* et, en général, d'une physique tout empiriques. Plus tard, ils ont combiné, par des opérations de l'esprit, les propriétés plus intellectuelles des corps (le mouvement, l'étendue, la figure, le nombre), et la mécanique, la géométrie, l'arithmétique, ont pris naissance.

sances, où d'abord nous ne l'avions pas soupçonné, pour nous autoriser à regarder toutes les recherches de pure curiosité comme pouvant un jour nous être utiles. Voilà l'origine et la cause des progrès de cette vaste science appelée en général *physique* ou *étude de la nature*[1], qui comprend tant de parties différentes : l'agriculture et la médecine, qui l'ont principalement fait naître, n'en sont plus aujourd'hui que des branches. Aussi, quoique les plus essentielles et les premières de toutes, elles ont été plus ou moins en honneur à proportion qu'elles ont été plus ou moins étouffées et obscurcies par les autres.

Dans cette étude que nous faisons de la nature, en partie par nécessité, en partie par amusement, nous remarquons que les corps ont un grand nombre de propriétés, mais tellement unies pour la plupart dans un même sujet, qu'afin de les étudier chacune plus à fond, nous sommes obligés de les considérer séparément. Par cette opération de notre esprit, nous découvrons bientôt des propriétés qui paraissent appartenir à tous les corps, comme la faculté de se mouvoir ou de rester en repos, et celle de se communiquer du mouvement, sources des principaux changements que nous observons dans la nature. L'examen de ces propriétés, et surtout de la dernière, aidé par nos propres sens, nous fait bientôt découvrir une autre propriété dont elles dépendent; c'est l'impénétrabilité, ou cette espèce de force par laquelle chaque corps en exclut tout autre du lieu qu'il occupe, de manière que deux corps rapprochés le plus qu'il est possible, ne peuvent jamais occuper un espace moindre que celui qu'ils remplissaient étant désunis. L'impénétrabilité est la propriété principale par laquelle nous distinguons les corps des parties de l'espace indéfini où nous imaginons qu'ils sont placés ; du

1. *Cette vaste science appelée en général physique ou étude de la nature.* C'est la philosophie même au sens ou le XVIIIe siècle entend ce dernier mot. Celui qu'on appelait alors « le Philosophe », Diderot, ramène la philosophie à une sorte de physique supérieure. Déjà Hobbes avait réduit toute philosophie à « la connaissance des phénomènes et de leurs lois » ; à son exemple, Diderot et son siècle font du philosophe un physicien, au sens élevé du mot, un physicien qui sait généraliser ses expériences et expliquer leur sens caché, qui sait, en un mot, « interpréter la nature ».

moins c'est ainsi que nos sens nous font juger; et s'ils nous trompent sur ce point, c'est une erreur si métaphysique, que notre existence et notre conservation n'en ont rien à craindre, et que nous y revenons continuellement, comme malgré nous, par notre manière ordinaire de concevoir. Tout nous porte à regarder l'espace comme le lieu des corps, sinon réel, au moins supposé; c'est en effet par le secours des parties de cet espace considérées comme pénétrables et immobiles, que nous parvenons à nous former l'idée la plus nette que nous puissions avoir du mouvement. Nous sommes donc comme naturellement contraints à distinguer, au moins par l'esprit, deux sortes d'étendue, dont l'une est impénétrable, et l'autre constitue le lieu des corps. Ainsi, quoique l'impénétrabilité entre nécessairement dans l'idée que nous nous formons des portions de la matière, cependant, comme c'est une propriété relative, c'est-à-dire dont nous n'avons l'idée qu'en examinant deux corps ensemble, nous nous accoutumons bientôt à la regarder comme distinguée de l'étendue, et à considérer celle-ci séparément de l'autre[1].

Par cette nouvelle considération, nous ne voyons plus les corps que comme des parties figurées et étendues de l'espace; point de vue le plus général et le plus abstrait sous lequel nous puissions les envisager. Car l'étendue où nous ne distinguerions point de parties figurées ne serait qu'un tableau lointain et obscur, où tout nous échapperait, parce qu'il nous serait impossible d'y rien discerner. La couleur et la figure, propriétés toujours attachées aux corps, quoique variables pour chacun d'eux, nous servent en quelque sorte à les détacher du fond de l'espace; l'une de ces deux propriétés est même suffisante à cet égard : aussi, pour considérer les corps sous la forme la plus intellectuelle, nous préférons la figure

1. *Nous nous accoutumons bientôt à la regarder* (l'impénétrabilité) *comme distinguée de l'étendue, et à considérer celle-ci séparément de l'autre.* D'Alembert veut dire simplement que, par des abstractions successives, nous séparons en esprit ce qui est inséparable en réalité : par exemple et tout d'abord, l'étendue de l'impénétrabilité, et, considérant les corps seulement comme étendus (et figurés, car des corps sans figure seraient indiscernables), nous (c'est-à-dire toujours les premiers hommes) créons la géométrie.

à la couleur, soit parce que la figure nous est plus familière, étant à la fois connue par la vue et par le toucher, soit parce qu'il est plus facile de considérer dans un corps la figure sans la couleur, que la couleur sans la figure; soit enfin parce que la figure sert à fixer plus aisément, et d'une manière moins vague, les parties de l'espace.

Nous voilà donc conduits à déterminer les propriétés de l'étendue, simplement en tant que figurée. C'est l'objet de la *géométrie*, qui, pour y parvenir plus facilement, considère d'abord l'étendue limitée par une seule dimension, ensuite par deux, et enfin sous les trois dimensions qui constituent l'essence du corps intelligible, c'est-à-dire d'une portion de l'espace terminée en tout sens par des bornes intellectuelles.

Ainsi, par des opérations et des abstractions successives de notre esprit, nous dépouillons la matière de presque toutes ses propriétés sensibles, pour n'envisager en quelque sorte que son fantôme; et on doit sentir d'abord que les découvertes auxquelles cette recherche nous conduit ne pourront manquer d'être fort utiles toutes les fois qu'il ne sera point nécessaire d'avoir égard à l'impénétrabilité des corps; par exemple, lorsqu'il sera question d'étudier leur mouvement en les considérant comme des parties de l'espace, figurées, mobiles, et distantes les unes des autres.

L'examen que nous faisons de l'étendue figurée nous présentant un grand nombre de combinaisons à faire, il est nécessaire d'inventer quelque moyen qui nous rende ces combinaisons plus faciles; et, comme elles consistent principalement dans le calcul et le rapport des différentes parties dont nous imaginons que les corps géométriques sont formés, cette recherche nous conduit bientôt à l'*arithmétique* ou *science des nombres*. Elle n'est autre chose que l'art de trouver d'une manière abrégée l'expression d'un rapport unique qui résulte de la comparaison de plusieurs autres. Les différentes manières de comparer ces rapports donnent les différentes règles de l'*arithmétique*.

De plus, il est bien difficile qu'en réfléchissant sur ces règles, nous n'apercevions pas certains principes ou propriétés

générales des rapports par le moyen desquelles nous pouvons, en exprimant ces rapports d'une manière universelle, découvrir les différentes combinaisons qu'on en peut faire. Les résultats de ces combinaisons, réduits sous une forme générale, ne seront, en effet, que des calculs arithmétiques indiqués et représentés par l'expression la plus simple et la plus courte que puisse souffrir leur état de généralité. La science ou l'art de désigner ainsi les rapports est ce qu'on nomme *algèbre*[1]. Ainsi, quoiqu'il n'y ait proprement de calcul possible que par les nombres, ni de grandeur mesurable que l'étendue (car sans l'espace nous ne pourrions mesurer exactement le temps), nous parvenons, en généralisant toujours nos idées, à cette partie principale des mathématiques et de toutes les sciences naturelles, qu'on appelle *science des grandeurs en général ;* elle est le fondement de toutes les découvertes qu'on peut faire sur la quantité, c'est-à-dire sur tout ce qui est susceptible d'augmentation ou de diminution.

Cette science est le terme le plus éloigné où la contemplation des propriétés de la matière puisse nous conduire, et nous ne pourrions aller plus loin sans sortir tout à fait de l'univers matériel. Mais telle est la marche de l'esprit dans ses recherches, qu'après avoir généralisé ses perceptions jusqu'au point de ne pouvoir plus les décomposer davantage, il revient ensuite sur ses pas, recompose de nouveau ces perceptions mêmes[2], et en forme peu à peu et par gradation les êtres réels qui sont l'objet immédiat et direct de nos sensations. Ces êtres, immédiatement relatifs à nos besoins, sont aussi ceux qu'il nous importe le plus d'étudier ; les abstractions mathématiques nous en facilitent la connaissance ; mais elles ne sont utiles qu'autant qu'on ne s'y borne pas.

1. *Ce qu'on nomme algèbre.* En réalité l'algèbre a été inventée bien plus tard qu'on ne serait tenté de le croire d'après cet aperçu de d'Alembert. C'est donc moins l'histoire que la genèse philosophique des sciences que fait ici d'Alembert.

2. *Il revient ensuite sur ses pas, recompose de nouveau ces perceptions mêmes.* Toutes ces démarches de l'esprit sont trop *systématiquement arrangées* ici par d'Alembert pour les besoins de son exposition philosophique. L'esprit ne procède pas, surtout dans ses premières recherches, avec la méthode et la réflexion que semble supposer cette analyse ; par exemple, il n'a pas à revenir sur ses pas pour recomposer « les êtres réels » qu'il n'a jamais perdus de vue.

C'est pourquoi, ayant en quelque sorte épuisé par les spéculations géométriques les propriétés de l'étendue figurée, nous commençons par lui rendre l'impénétrabilité, qui constitue le corps physique, et qui était la dernière qualité sensible dont nous l'avions dépouillé. Cette nouvelle considération entraîne celle de l'action des corps les uns sur les autres, car les corps n'agissent qu'en tant qu'ils sont impénétrables; et c'est de là que se déduisent les lois de l'équilibre et du mouvement, objet de la *mécanique*. Nous étendons même nos recherches jusqu'au mouvement des corps animés par des forces ou causes motrices inconnues, pourvu que la loi suivant laquelle ces causes agissent soit connue ou supposée l'être.

Rentrés enfin tout à fait dans le monde corporel, nous apercevons bientôt l'usage que nous pouvons faire de la *géométrie*[1] et de la *mécanique* pour acquérir, sur les propriétés des corps, les connaissances les plus variées et les plus profondes. C'est à peu près de cette manière que sont nées toutes les sciences appelées *physico-mathématiques*. On peut mettre à leur tête l'*astronomie*, dont l'étude, après celle de nous-mêmes, est la plus digne de notre application, par le spectacle magnifique qu'elle nous présente. Joignant l'observation au calcul, et les éclairant l'un par l'autre, cette science détermine avec une exactitude digne d'admiration les distances et les mouvements les plus compliqués des corps célestes; elle assigne jusqu'aux forces mêmes par lesquelles ces mouvements sont produits ou altérés. Aussi peut-on la regarder à juste titre *comme l'application la plus sublime et la plus sûre de la géométrie et de la mécanique réunies*; et ses progrès *comme le monument le plus incontestable du succès auquel l'esprit humain peut s'élever par ses efforts.*

L'usage des connaissances mathématiques n'est pas moins grand dans l'examen des corps terrestres qui nous environnent. Toutes les propriétés que nous observons dans ces

1. *Nous apercevons bientôt l'usage que nous pouvons faire de la géométrie.* Mais c'est l'usage même, la nécessité, par exemple, de mesurer un champ, qui a fait naître la géométrie.

corps ont entre elles des rapports plus ou moins sensibles pour nous : la connaissance ou la découverte de ces rapports est presque toujours le seul objet auquel il nous soit permis d'atteindre, et le seul par conséquent que nous devions nous proposer. Ce n'est donc point par des hypothèses vagues et arbitraires que nous pouvons espérer de connaître la nature ; c'est par l'étude réfléchie des phénomènes, par la comparaison que nous faisons des uns avec les autres, par l'art de réduire, autant qu'il sera possible, un grand nombre de phénomènes à un seul qui puisse en être regardé comme le principe. En effet, plus on diminue le nombre des principes d'une science, plus on leur donne d'étendue; puisque, l'objet d'une science étant nécessairement déterminé, les principes appliqués à cet objet seront d'autant plus féconds qu'ils seront en plus petit nombre. Cette réduction, qui les rend d'ailleurs plus faciles à saisir, constitue le véritable esprit systématique, qu'il faut bien se garder de prendre pour l'esprit de système [1], avec lequel il ne se rencontre pas toujours. Nous en parlerons plus longtemps dans la suite.

Mais à proportion que l'objet qu'on embrasse est plus ou moins difficile et plus ou moins vaste, la réduction dont nous parlons est plus ou moins pénible : on est donc aussi plus ou moins en droit de l'exiger de ceux qui se livrent à l'étude de la nature. L'aimant, par exemple, un des corps qui a été le plus étudié, et sur lequel on a fait des découvertes si surprenantes, a la propriété d'attirer le fer, celle de lui communiquer sa vertu, celle de se tourner vers les pôles du monde, avec une variation qui est elle-même sujette à des règles, et qui n'est pas moins étonnante que ne le serait une direction plus exacte; enfin, la propriété de s'incliner en formant avec la ligne horizontale un angle plus ou moins grand, selon le lieu de la terre où il est placé. Toutes ces propriétés singu-

1. *L'esprit systématique, qu'il faut bien se garder de prendre pour l'esprit de système.* Les deux se sont trop souvent rencontrés chez les Encyclopédistes, qui, non contents de systématiser les connaissances humaines, comme le fait ici d'Alembert, ont trop confondu, par esprit de système, bon nombre d'idées justes ou de croyances respectables avec de détestables préjugés, par exemple la foi sincère avec la superstition et le fanatisme.

lières, dépendantes de la nature de l'aimant, tiennent vraisemblablement à quelque propriété générale qui en est l'origine qui jusqu'ici nous est inconnue, et peut-être le restera longtemps. Au défaut d'une telle connaissance, et des lumières nécessaires sur la cause physique des propriétés de l'aimant, ce serait sans doute une recherche bien digne d'un philosophe que de réduire, s'il était possible, toutes ses propriétés à une seule, en montrant la liaison qu'elles ont entre elles. Mais plus une telle découverte serait utile aux progrès de la physique, plus nous avons lieu de craindre qu'elle ne soit refusée à nos efforts. J'en dis autant d'un grand nombre d'autres phénomènes, dont l'enchaînement tient peut-être au système général du monde.

La seule ressource qui nous reste donc dans une recherche si pénible, quoique si nécessaire, et même si agréable, c'est d'amasser le plus de faits qu'il nous est possible, de les disposer dans l'ordre le plus naturel, de les rappeler à un certain nombre de faits principaux dont les autres ne soient que des conséquences. Si nous osons quelquefois nous élever plus haut, que ce soit avec cette sage circonspection qui sied si bien à une vue aussi faible que la nôtre[1].

Tel est le plan que nous devons suivre dans cette vaste partie de la physique appelée *physique générale et expérimentale*. Elle diffère des sciences physico-mathématiques, en ce qu'elle n'est proprement qu'un recueil raisonné d'expériences et d'observations ; au lieu que celles-ci, par l'application des calculs mathématiques à l'expérience, déduisent quelquefois d'une seule et unique observation un grand nombre de conséquences qui tiennent de bien près, par leur certitude,

1. *Une vue aussi faible que la nôtre.* Ainsi classer les sciences, puis les ramener à des principes de plus en plus simples, de façon à reproduire aussi exactement que possible, dans ces classifications et ces simplifications progressives, le système général du monde ; s'assurer sans cesse que l'expérience ne dément pas nos conclusions, négliger les questions insolubles (de pure métaphysique, et ne traiter qu'avec « une sage circonspection » les questions difficiles, tel est le résumé de cette « physique générale », qui est bien près d'être, cent ans à l'avance, tout le programme d'A. Comte. « Auguste Comte, a dit Renan, me semble le plus souvent répéter en mauvais style ce qu'ont pensé et dit avant lui, en très bon style, Descartes, *d'Alembert*, Condorcet et Laplace. » Réponse à *M. Pasteur*, 27 avril 1882.)

aux vérités géométriques. Ainsi une expérience sur la réflexion de la lumière donne toute la *catoptrique* ou *science des propriétés des miroirs ;* une seule sur la réfraction de la lumière produit l'explication mathématique de l'arc-en-ciel, la théorie des couleurs, et toute la *dioptrique* ou *science des propriétés des verres concaves et convexes ;* d'une seule observation sur la pression des fluides, on tire toutes les lois de l'équilibre et du mouvement de ces corps; enfin, une expérience unique sur l'accélération des corps qui tombent fait découvrir les lois de leur chute sur des plans inclinés, et celles du mouvement des pendules.

Il faut avouer pourtant que les géomètres abusent quelquefois de cette application de l'algèbre à la physique. Au défaut d'expériences propres à servir de base à leur calcul, ils se permettent des hypothèses, les plus commodes à la vérité qu'il leur est possible, mais souvent très éloignées de ce qui est réellement dans la nature[1]. On a voulu réduire en calcul jusqu'à l'art de guérir; et le corps humain, cette machine si compliquée, a été traité par nos médecins algébristes comme le serait la machine la plus simple et la plus facile à décomposer. C'est une chose singulière de voir ces auteurs résoudre d'un trait de plume des problèmes d'hydraulique et de statique capables d'arrêter toute leur vie les plus grands géomètres. Pour nous, plus sages ou plus timides, contentons-nous d'envisager la plupart de ces calculs et de ces suppositions vagues comme des jeux d'esprit auxquels la nature n'est pas obligée de se soumettre[2]; et concluons que la seule et vraie manière

1. *Très éloignées de ce qui est réellement dans la nature.* Le XVIIIe siècle prétend ne pas s'éloigner de la *nature physique,* comme le XVIIe siècle avait prétendu ne pas s'écarter de la *nature morale.*

Il ne faut pas
Quitter la nature d'un pas.

Ce qui n'était qu'un précepte littéraire pour La Fontaine est devenu, pour d'Alembert et ses amis, à la fois un principe scientifique et un mot d'ordre pour tout réformer.

2. *Contentons-nous d'envisager la plupart de ces calculs comme des jeux d'esprit auxquels la nature n'est pas obligée de se soumettre.* Rappelons ici que Condorcet aura plus tard l'idée d'appliquer le calcul même aux événements humains, et que « sa mathématique sociale » (que n'avait pas prévue d'Alembert), loin d'être un vain « jeu d'esprit », sera une très heureuse application du calcul des

de philosopher en physique consiste ou dans l'application de l'analyse mathématique aux expériences, ou dans l'observation seule, éclairée par l'esprit de méthode, aidée quelquefois par des conjectures lorsqu'elles peuvent fournir des vues, mais sévèrement dégagée de toute hypothèse arbitraire.

Arrêtons-nous un moment ici, et jetons les yeux sur l'espace que nous venons de parcourir. Nous y remarquerons deux limites où se trouvent, pour ainsi dire, concentrées presque toutes les connaissances certaines accordées à nos lumières naturelles. L'une de ces limites, celle d'où nous sommes partis, est l'idée de nous-mêmes, qui conduit à celle de l'Être tout-puissant et de nos principaux devoirs. L'autre est cette partie des mathématiques qui a pour objet les propriétés générales des corps, de l'étendue et de la grandeur. Entre ces deux termes est un intervalle immense[1], où l'intelligence suprême semble avoir voulu se jouer de la curiosité humaine, tant par les nuages qu'elle y a répandus sans nombre, que par quelques traits de lumière qui semblent s'échapper de distance en distance pour nous attirer. On pourrait comparer l'univers à certains ouvrages d'une obscurité sublime, dont les auteurs, en s'abaissant quelquefois à la portée de celui qui les lit, cherchent à lui persuader qu'il entend tout à peu près. Heureux donc, si nous nous engageons dans ce labyrinthe, de ne point quitter la véritable route! autrement les éclairs destinés à nous y conduire ne serviraient souvent qu'à nous en écarter davantage.

Il s'en faut bien d'ailleurs que le petit nombre de connaissances certaines sur lesquelles nous pouvons compter, et qui sont, si on peut s'exprimer de la sorte, reléguées aux deux extrémités de l'espace dont nous parlons, soit suffisant pour

probabilités : par exemple déterminer la mortalité dans telle ville par des calculs de statistique et en induire certaines lois d'hygiène générale.

1. *Entre ces deux termes est un intervalle immense.* Il était bon que le préambule de l'*Encyclopédie* fût rédigé par un mathématicien, dont la sage réserve et le scepticisme même étaient faits pour inspirer d'avance au lecteur une juste confiance dans les articles scientifiques qui vont suivre. Après les fastueuses promesses du titre et du prospectus, il était habile de prévenir le lecteur que « les connaissances certaines sur lesquelles nous pouvons compter sont en petit nombre ».

satisfaire à tous nos besoins. La nature de l'homme, dont l'étude est si nécessaire, est un mystère impénétrable à l'homme même, quand il n'est éclairé que par la raison seule, et les plus grands génies, à force de réflexions sur une matière si importante, ne parviennent que trop souvent à en savoir un peu moins que le reste des autres hommes. On peut en dire autant de notre existence présente et future, de l'essence de l'Être auquel nous la devons, et du genre de culte qu'il exige de nous.

Rien ne nous est donc plus nécessaire qu'une religion révélée, qui nous instruise sur tant de divers objets. Destinée à servir de supplément à la connaissance naturelle, elle nous montre une partie de ce qui nous était caché ; mais elle se borne à ce qu'il nous est absolument nécessaire de connaître : le reste est fermé pour nous, et apparemment le sera toujours. Quelques vérités à croire, un petit nombre de préceptes à pratiquer, voilà à quoi la religion révélée se réduit : néanmoins, à la faveur des lumières qu'elle a communiquées au monde, le peuple même est plus ferme et plus décidé sur un grand nombre de questions intéressantes[1], que ne l'ont été toutes les sectes des philosophes.

A l'égard des sciences mathématiques, qui constituent la seconde des limites dont nous avons parlé, leur nature et leur nombre ne doivent point nous en imposer. C'est à la simplicité de leur objet qu'elles sont principalement redevables de leur certitude. Il faut même avouer que, comme toutes les parties des mathématiques n'ont pas un objet également simple, aussi la certitude proprement dite, celle qui est fondée sur des principes nécessairement vrais et évidents par eux-mêmes, n'appartient ni également ni de la même manière à toutes ces parties. Plusieurs d'entre elles, appuyées sur des

1. *Grâce à la religion, le peuple même est plus ferme et plus décidé sur un grand nombre de questions intéressantes.* La doctrine des Encyclopédistes est qu'il faut au peuple une religion. Ce qu'ils voulaient surtout dire par là, c'est que tant que l'éducation philosophique du peuple n'est pas faite (si elle doit se faire jamais), on n'a pas le droit de lui enlever d'un coup ce qui lui tient lieu de philosophie. Vraie ou fausse, cette idée n'a rien d'immoral ni, comme on l'a dit (Faguet, *Dix-huitième Siècle*, 218), de « monstrueux ».

principes physiques, c'est-à-dire sur des vérités d'expérience ou sur de simples hypothèses, n'ont pour ainsi dire qu'une certitude d'expérience ou même de pure supposition. Il n'y a, pour parler exactement, que celles qui traitent du calcul des grandeurs et des propriétés générales de l'étendue, c'est-à-dire l'*algèbre*, la *géométrie* et la *mécanique*, qu'on puisse regarder comme marquées au sceau de l'évidence. Encore y a-t-il dans la lumière que ces sciences présentent à notre esprit, une espèce de gradation et, pour ainsi dire, de nuance à observer. Plus l'objet qu'elles embrassent est étendu, et considéré d'une manière générale et abstraite, plus aussi leurs principes sont exempts de nuages ; c'est par cette raison que la géométrie est plus simple que la mécanique, et l'une et l'autre moins simples que l'algèbre. Ce paradoxe n'en sera point un pour ceux qui ont étudié ces sciences en philosophes ; les notions les plus abstraites, celles que le commun des hommes regarde comme les plus inaccessibles, sont souvent celles qui portent avec elles une plus grande lumière ; l'obscurité s'empare de nos idées à mesure que nous examinons dans un objet plus de propriétés sensibles. L'impénétrabilité, ajoutée à l'idée de l'étendue, semble ne nous offrir qu'un mystère de plus ; la nature du mouvement est une énigme pour les philosophes ; le principe métaphysique des lois de la percussion ne leur est pas moins caché ; en un mot, plus ils approfondissent l'idée qu'ils se forment de la matière et des propriétés qui la représentent, plus cette idée s'obscurcit et paraît vouloir leur échapper.

On ne peut donc s'empêcher de convenir que l'esprit n'est pas satisfait au même degré par toutes les connaissances mathématiques[1] ; allons plus loin, et examinons sans prévention aucune à quoi ces connaissances se réduisent. Envisagées d'un premier coup d'œil, elles sont sans doute en fort

1. *L'esprit n'est pas satisfait au même degré par toutes les connaissances mathématiques.* Tout ce paragraphe est très méritoire dans la bouche d'un mathématicien. Bientôt le siècle donnera trop raison à d'Alembert : il abandonnera les mathématiques pour s'engouer des sciences naturelles, et Diderot écrira en 1758 : « Le règne des mathématiques n'est plus ; le goût a changé : c'est celui de l'histoire naturelle et des lettres qui domine. »

grand nombre, et même en quelque sorte inépuisables; mais lorsque, après les avoir accumulées, on en fait le dénombrement philosophique, on s'aperçoit qu'on est, en effet, beaucoup moins riche qu'on ne croyait l'être. Je ne parle point ici du peu d'application et d'usage qu'on peut faire de plusieurs de ces vérités; ce serait peut-être un argument assez faible contre elles: je parle de ces vérités considérées en elles-mêmes. Qu'est-ce que la plupart de ces axiomes dont la géométrie est si orgueilleuse[1], si ce n'est l'expression d'une même idée simple par deux signes ou mots différents? Celui qui dit que *deux et deux font quatre* a-t-il une connaissance de plus que celui qui se contenterait de dire que *deux et deux font deux et deux*? Les idées de tout, de partie, de plus grand et de plus petit ne sont-elles pas, à proprement parler, la même idée simple et individuelle, puisqu'on ne saurait avoir l'une sans que les autres se présentent toutes en même temps? Nous devons, comme l'ont observé quelques philosophes, bien des erreurs à l'abus des mots[2]; c'est peut-être à ce même abus que nous devons les axiomes. Je ne prétends point cependant en condamner absolument l'usage: je veux seulement faire observer à quoi il se réduit; c'est à nous rendre les idées simples plus familières par l'habitude, et plus propres aux différents usages auxquels nous pouvons les appliquer. J'en dis à peu près autant, quoique avec les restrictions convenables, des théorèmes mathématiques. Considérés sans préjugé, ils se réduisent à un assez petit nombre de vérités primitives. Qu'on examine une suite de propositions de géométrie[3] déduites

1. *Qu'est-ce que la plupart de ces axiomes dont la géométrie est si orgueilleuse?* Ce n'est pas, en effet, des axiomes, mais des définitions seules, que la géométrie déduit ses théorèmes.

2. *Nous devons, comme l'ont observé quelques philosophes, bien des erreurs à l'abus des mots.* Ainsi la scolastique avait souvent pris des mots pour des idées: qu'on se souvienne des railleries de Rabelais à l'adresse des Sorbonagres, des plaisanteries de Molière (par exemple sur la vertu dormitive de l'opium), et enfin des interminables querelles sur la *grâce efficiente* et la *grâce efficace*, qui, au début du XVIIIe siècle, avaient fait tant de tort à la théologie et même à la religion, et préparé le triomphe des Encyclopédistes.

3. *Qu'on examine une suite de propositions de géométrie.* D'Alembert, est-ce par modestie? nous parait ici rabaisser à l'excès la géométrie, et sa comparaison (des théorèmes avec les traductions successives d'une même idée) n'est peut-être

les unes des autres, en sorte que deux propositions voisines se touchent immédiatement et sans aucun intervalle, on s'apercevra qu'elles ne sont toutes que la première proposition qui se défigure, pour ainsi dire, successivement et peu à peu dans le passage d'une conséquence à la suivante, mais qui pourtant n'a point été réellement multipliée par cet enchaînement, et n'a fait que recevoir différentes formes. C'est à peu près comme si on voulait exprimer cette proposition par le moyen d'une langue qui se serait insensiblement dénaturée, et qu'on l'exprimât successivement de diverses manières qui représentassent les différents états par lesquels la langue a passé. Chacun de ces états se reconnaîtrait dans celui qui en serait immédiatement voisin ; mais dans un état plus éloigné, on ne le démêlerait plus, quoiqu'il fût toujours dépendant de ceux qui l'auraient précédé, et destiné à transmettre les mêmes idées. On peut donc regarder l'enchaînement de plusieurs vérités géométriques comme des traductions plus ou moins différentes et plus ou moins compliquées de la même proposition, et souvent de la même hypothèse. Ces traductions sont, au reste, fort avantageuses par les divers usages qu'elles nous mettent à portée de faire du théorème qu'elles expriment ; usages plus ou moins estimables à proportion de leur importance et de leur étendue. Mais, en convenant du mérite réel de la traduction mathématique d'une proposition, il faut reconnaître aussi que ce mérite réside originairement dans la proposition même. C'est ce qui doit nous faire sentir combien nous sommes redevables aux génies inventeurs qui, en découvrant quelqu'une de ces vérités fondamentales, source et, pour ainsi dire, original d'un grand nombre d'autres, ont réellement enrichi la géométrie et étendu son domaine.

Il en est de même des vérités physiques et des propriétés des corps, dont nous apercevons la liaison. Toutes ces pro-

pas très exacte ; car si l'on compare le théorème initial à une de ses conséquences très lointaines, il semble bien qu'il y a dans celle-ci quelque chose de plus que dans le point de départ, et que la traduction, si traduction il y a, s'est singulièrement agrandie et enrichie en route.

priétés bien rapprochées ne nous offrent, à proprement parler, qu'une connaissance simple et unique. Si d'autres, en plus grand nombre, sont détachées pour nous, et forment des vérités différentes, c'est à la faiblesse de nos lumières que nous devons ce triste avantage ; et l'on peut dire que notre abondance à cet égard est l'effet de notre indigence même. Les corps électriques, dans lesquels on a découvert tant de propriétés singulières, mais qui ne paraissent pas tenir l'une à l'autre, sont peut-être en un sens les corps les moins connus, parce qu'ils paraissent l'être davantage. Cette vertu qu'ils acquièrent, étant frottés, d'attirer de petits corpuscules, et celle de produire dans les animaux une commotion violente, sont deux choses pour nous ; c'en serait une seule si nous pouvions remonter à la première cause. L'univers, pour qui saurait l'embrasser d'un seul point de vue, ne serait, s'il est permis de le dire, qu'un fait unique et une grande vérité[1].

Les différentes connaissances, tant utiles qu'agréables,

1. *L'univers, pour qui saurait l'embrasser d'un seul point de vue, ne serait qu'un fait unique et une grande vérité.* Belle pensée et bien digne de figurer en tête d'une encyclopédie. Elle résume, au fond, tous les efforts scientifiques du XVIIIe siècle, qui prétend, en dernière analyse, ramener toutes les sciences, même les sciences morales, à l'*histoire naturelle*. Pour les philosophes, non seulement toutes les sciences sont sœurs, mais il n'y a qu'une science, celle de la nature, qui est l'œuvre de la raison expérimentale. La nature entière unifiée par la raison humaine, c'est là tout l'*esprit* du XVIIIe siècle et de l'*Encyclopédie*. Les sciences particulières qui ont pour objet soit la connaissance de l'homme (psychologie), soit l'étude des hommes vivant entre eux (morale, lois de la société), sont de simples branches de cette science totale, une, qui embrasse tout l'univers, et pour qui tous les faits, à quelque domaine qu'ils appartiennent, ne sont qu'un même phénomène (physique) indefiniment diversifié. Que sont, par exemple, pour Montesquieu, les lois, même sociales ? Les rapports nécessaires qui dérivent de la nature des choses. Condorcet, après avoir parlé de « l'animal-homme », s'efforce « d'expliquer les progrès de l'espèce humaine sans avoir besoin de recourir à une différence essentielle entre elle et les animaux, et à l'existence d'une âme d'un ordre privilégié » ; car, dit-il, les animaux sentent, raisonnent grossièrement, vivent en société. « En méditant sur les sciences morales, on ne peut s'empêcher de voir qu'appuyées, comme les sciences physiques, sur l'observation des faits, elles doivent suivre la même méthode. » (*Disc. de récept. à l'Acad.*)

Déjà Voltaire avait fait rentrer l'histoire dans les sciences de la nature. Pour lui, a-t-on dit, « l'histoire humaine est chose naturelle comme tout le reste. » (TAINE, *Anc. Rég.*, I.) C'est bien, en effet, l'homme naturel (sans l'intervention de la Providence) ; ce sont ses passions, tantôt servies, tantôt combattues par les forces de la nature, qui déterminent, pour l'auteur de l'*Essai sur les mœurs*, tout le cours de l'histoire.

dont nous avons parlé jusqu'ici, et dont nos besoins ont été la première origine, ne sont pas les seules que l'on ait dû cultiver. Il en est d'autres qui leur sont relatives, et auxquelles, par cette raison, les hommes se sont appliqués dans le même temps qu'ils se livraient aux premières. Aussi, nous aurions en même temps parlé de toutes, si nous n'avions cru plus à propos et plus conforme à l'ordre philosophique de ce discours d'envisager d'abord sans interruption l'étude générale que les hommes ont faite des corps, parce que cette étude est celle par laquelle ils ont commencé, quoique d'autres s'y soient bientôt jointes. Voici à peu près dans quel ordre ces dernières on dû se succéder.

L'avantage que les hommes ont trouvé à étendre la sphère de leurs idées[1], soit par leurs propres efforts, soit par le secours de leurs semblables, leur a fait penser qu'il serait utile de réduire en art la manière même d'acquérir des connaissances, et celle de se communiquer réciproquement leurs propres pensées; cet art a donc été trouvé et nommé *logique*. Il enseigne à ranger les idées dans l'ordre le plus naturel, à en former la chaîne la plus immédiate, à décomposer celles qui en renferment un trop grand nombre de simples, à les envisager par toutes leurs faces, enfin à les présenter aux autres sous une forme qui les leur rende faciles à saisir. C'est en cela que consiste cette science du raisonnement qu'on regarde avec raison comme la clef de toutes nos connaissances. Cependant il ne faut pas croire qu'elle tienne le premier rang dans l'ordre de l'invention[2]. L'art de raisonner est un

1. *L'avantage que les hommes ont trouvé.* Jusqu'ici il n'avait été question que des sciences qui ont pour objet de connaître les *corps* et pour but d'agir sur ces derniers ; il va être question maintenant des sciences qui ont pour objet de connaître les *esprits* ou d'agir sur eux.

2. *Le premier rang dans l'ordre de l'invention.* C'est le mérite de Diderot d'avoir, au XVIIIe siècle, formulé avec un rare bonheur ce qu'il appelle « les lois de l'investigation ». Il sait, par exemple, que ce n'est pas par l'observation pure et simple qu'on arrive à bien comprendre *comment* agit la nature ; il faut, de plus, savoir poser à celle-ci des questions intelligentes et, s'il se peut, ingénieuses, car il n'y a que des esprits naïfs comme Helvétius pour se figurer que les plus belles découvertes sont dues au *hasard*. Elles supposent au contraire non seulement de longues études préalables, mais encore le « pressentiment » de ce qui doit être, cet esprit de divination par lequel « on subodore des procédés inconnus, des expériences nouvelles, des résultats ignorés ».

présent que la nature fait d'elle-même, aux bons esprits, et on peut dire que les livres qui en traitent ne sont guère utiles qu'à celui qui se peut passer d'eux. On a fait un grand nombre de raisonnements justes, longtemps avant que la logique, réduite en principes, apprît à démêler les mauvais, ou même à les pallier quelquefois par une forme subtile et trompeuse.

Cet art si précieux de mettre dans les idées l'enchaînement convenable, et de faciliter en conséquence le passage des unes aux autres, fournit en quelque manière le moyen de rapprocher, jusqu'à un certain point, les hommes qui paraissent différer le plus. En effet, toutes nos connaissances se réduisent primitivement à des sensations qui sont à peu près les mêmes dans tous les hommes, et l'art de combiner et de rapprocher des idées directes n'ajoute proprement à ces mêmes idées qu'un arrangement plus ou moins exact, et une énumération qui peut être rendue plus ou moins sensible aux autres. L'homme qui combine aisément des idées ne diffère guère de celui qui les combine avec peine que comme celui qui juge tout d'un coup d'un tableau en l'envisageant diffère de celui qui a besoin, pour l'apprécier, qu'on lui en fasse observer successivement toutes les parties: l'un et l'autre, en jetant un premier coup d'œil, ont eu les mêmes sensations, mais elles n'ont fait, pour ainsi dire, que glisser sur le second ; et il n'eût fallu que l'arrêter et le fixer plus longtemps sur chacune pour l'amener au même point où l'autre s'est trouvé tout d'un coup. Par ce moyen, les idées réfléchies du premier seraient devenues aussi à portée du second que des idées directes. Ainsi, il est peut-être vrai de dire qu'il n'y a presque point de science ou d'art dont on ne pût, à la rigueur, et avec une bonne logique, instruire l'esprit le plus borné; parce qu'il y en a peu dont les propositions ou les règles ne puissent être réduites à des notions simples, et disposées entre elles dans un ordre si immédiat, que la chaîne ne se trouve nulle part interrompue. La lenteur plus ou moins grande des opérations de l'esprit exige plus ou moins cette chaîne, et l'avantage des plus grands génies se réduit à

en avoir moins besoin que les autres[1], ou plutôt à la former rapidement et presque sans s'en apercevoir.

La science de la communication des idées ne se borne pas à mettre de l'ordre dans les idées mêmes; elle doit apprendre encore à exprimer chaque idée de la manière la plus nette qu'il est possible, et par conséquent à perfectionner les signes qui sont destinés à la rendre : c'est aussi ce que les hommes ont fait peu à peu. Les langues, nées avec les sociétés, n'ont sans doute été d'abord qu'une collection assez bizarre de signes de toute espèce, et les corps naturels qui tombent sous nos sens ont été en conséquence les premiers objets que l'on ait désignés par des noms. Mais, autant qu'il est permis d'en juger, les langues, dans cette première formation, destinées à l'usage le plus pressant, ont dû être fort imparfaites, peu abondantes, et assujetties à bien peu de principes certains, et les arts ou les sciences absolument nécessaires pouvaient avoir fait beaucoup de progrès lorsque les règles de la diction et du style étaient encore à naître. La communication des idées ne souffrait pourtant guère de ce défaut de règles, et même de la disette des mots ; ou plutôt elle n'en souffrait qu'autant qu'il était nécessaire pour obliger chacun des hommes à augmenter ses propres connaissances par un travail opiniâtre, sans trop se reposer sur les autres. Une communication trop facile[2] peut tenir quelquefois l'âme engourdie et nuire aux efforts dont elle serait capable. Qu'on jette les yeux sur les prodiges des aveugles-nés et des sourds et muets de naissance, on verra ce que peuvent produire les ressorts de l'esprit, pour peu qu'ils soient vifs et mis en action par des difficultés à vaincre.

1. *L'avantage des grands génies se réduit à en avoir moins besoin que les autres.* Grimm a dit justement de Diderot : « Sa qualité rare et peut-être unique consiste à apercevoir des rapports entre les sujets les plus éloignés et à les *rapprocher en un clin d'œil.* »

2. *Une communication trop facile.* L'imperfection du langage peut bien, en un sens, favoriser le développement de l'intelligence individuelle, mais elle entrave singulièrement les progrès de la science ; car, sans prétendre, avec Condillac, qu'une science n'est qu'une langue bien faite, il est difficile qu'une science progresse si ses conquêtes ne sont pas à la fois assurées et communiquées à tous par une langue suffisamment précise.

Cependant, la facilité de rendre et de recevoir des idées par un commerce mutuel ayant aussi de son côté des avantages incontestables, il n'est pas surprenant que les hommes aient cherché de plus en plus à augmenter cette facilité. Pour cela ils ont commencé par réduire les signes aux mots[1], parce qu'ils sont, pour ainsi dire, les symboles que l'on a le plus aisément sous la main. De plus, l'ordre de la génération des mots a suivi l'ordre des opérations de l'esprit[2] : après les individus, on a nommé les qualités sensibles qui, sans exister par elles-mêmes, existent dans ces individus, et sont communes à plusieurs ; peu à peu l'on est enfin venu à ces termes abstraits dont les uns servent à lier ensemble les idées, d'autres à désigner les propriétés générales des corps, d'autres à exprimer des notions purement spirituelles. Tous ces termes, que les enfants sont si longtemps à apprendre, ont coûté sans doute encore plus de temps à trouver. Enfin, réduisant l'usage des mots en préceptes, on a formé la *grammaire*, que l'on peut regarder comme une des branches de la logique. Éclairée par une métaphysique fine et déliée, elle démêle les nuances des idées, apprend à distinguer ces nuances par des signes différents, donne des règles pour faire de ces signes l'usage le plus avantageux, découvre souvent, par cet esprit philosophique qui remonte à la source de tout, les raisons du choix bizarre en apparence qui fait préférer un signe à un autre, et ne laisse enfin à ce caprice national qu'on appelle *usage* que ce qu'elle ne peut absolument lui ôter.

Les hommes, en se communiquant leurs idées, cherchent aussi à se communiquer leurs passions. C'est par l'éloquence qu'ils *y* parviennent[3]. Faite pour parler au sentiment, comme

1. *Pour cela ils ont commencé par réduire les signes aux mots.* Les mots sont nés *spontanément* ; ils sont les signes mêmes par lesquels les premiers hommes ont, sans tant de raisonnements, désigné les objets d'un commun usage.

2. *L'ordre de génération des mots a suivi l'ordre des opérations de l'esprit.* Excellent principe, qu'il est bon de rappeler en un temps où l'on veut que les langues soient, non plus simplement des œuvres de l'esprit, mais des organismes indépendants.

3. *C'est par l'éloquence qu'ils y parviennent.* Elle fut assez inconnue au XVIIIe siècle, car l'éloquence politique était à naître, et l'éloquence religieuse était en pleine décadence. Le véritable orateur du XVIIIe siècle, c'est Rousseau, dont les livres, suivant le mot employé ici par d'Alembert, opérèrent de vrais « prodiges ».

la logique et la grammaire parlent à l'esprit, elle impose silence à la raison même, et les prodiges qu'elle opère souvent entre les mains d'un seul sur toute une nation sont peut-être le témoignage le plus éclatant de la supériorité d'un homme sur un autre. Ce qu'il y a de singulier, c'est qu'on ait cru suppléer par des règles à un talent si rare. C'est à peu près comme si on eût voulu réduire le génie en préceptes. Celui qui a prétendu le premier qu'on devait les orateurs à l'art, ou n'était pas du nombre, ou était bien ingrat envers la nature. Elle seule peut créer un homme éloquent ; les hommes sont le premier livre qu'ils doivent étudier pour y réussir, les grands modèles sont le second ; et tout ce que ces écrivains illustres nous ont laissé de philosophique et de réfléchi sur le talent de l'orateur, ne prouve que la difficulté de leur ressembler. Trop éclairés pour prétendre ouvrir la carrière, ils ne voulaient sans doute qu'en marquer les écueils. A l'égard de ces puérilités pédantesques qu'on a honorées du nom de *rhétorique,* ou plutôt qui n'ont servi qu'à rendre ce nom ridicule, et qui sont à l'art oratoire ce que la scolastique est à la vraie philosophie, elles ne sont propres qu'à donner de l'éloquence l'idée la plus fausse et la plus barbare. Cependant, quoiqu'on commence assez universellement à en reconnaître l'abus, la possession où elles sont depuis longtemps de former une branche distinguée de la connaissance humaine ne permet pas encore de les en bannir : pour l'honneur de notre discernement, le temps en viendra peut-être un jour.

Ce n'est pas assez pour nous de vivre avec nos contemporains et de les dominer. Animés par la curiosité et par l'amour-propre, et cherchant par une avidité naturelle à embrasser à la fois le passé, le présent et l'avenir, nous désirons en même temps de vivre avec ceux qui nous suivront, et d'avoir vécu avec ceux qui nous ont précédés. De là l'origine et l'étude de l'histoire, qui, nous unissant aux siècles passés par le spectacle de leurs vices et de leurs vertus, de leurs connaissances et de leurs erreurs, transmet les nôtres aux siècles futurs.

C'est là qu'on apprend à n'estimer les hommes que par le

bien qu'ils font, et non par l'appareil imposant qui les environne : les souverains, ces hommes assez malheureux pour que tout conspire à leur cacher la vérité, peuvent eux-mêmes se juger d'avance à ce tribunal intègre et terrible ; le témoignage que rend l'histoire à ceux de leurs prédécesseurs qui leur ressemblent est l'image de ce que la postérité dira d'eux.

La chronologie et la géographie sont les deux rejetons et les deux soutiens de la science dont nous parlons : l'une place les hommes dans le temps, l'autre les distribue sur notre globe. Toutes deux tirent un grand secours de l'histoire de la terre et de celle des cieux, c'est-à-dire des faits historiques et des observations célestes ; et s'il était permis d'emprunter ici le langage des poètes, on pourrait dire que *la science des temps* et *celle des lieux* sont filles de l'astronomie et de l'histoire.

Un des principaux fruits de l'étude des empires et de leurs révolutions est d'examiner comment les hommes, séparés, pour ainsi dire, en plusieurs grandes familles, ont formé diverses sociétés [1] ; comment ces différentes sociétés ont donné naissance aux différentes espèces de gouvernements ; comment elles ont cherché à se distinguer les unes des autres, tant par les lois qu'elles se sont données que par les signes particuliers que chacune a imaginés pour que ses membres communiquassent plus facilement entre eux [2]. Telle est la source de cette diversité de langues et de lois, qui est devenue, pour

1. *Diverses sociétés.* Le XVIIe siècle avait étudié *l'homme* ou, plus exactement, dans l'homme, l'âme, et l'âme en général, dans ce qu'elle a de sentiments communs à tous, l'âme humaine, comme on a dit. Le XVIIIe siècle étudie *les hommes* et leurs mœurs, différentes suivant qu'ils vivent dans « diverses sociétés ». L'*Encyclopédie*, par exemple, s'occupera beaucoup des peuples étrangers ; les Chinois auront en particulier toutes ses sympathies.

2. *Tant par les lois qu'elles se sont données que par les signes particuliers que chacune a imaginés.* De même que pour les langues, le XVIIIe siècle accorde trop de part, dans la formation des lois, à l'initiative réfléchie des individus. Il oublie trop que les lois ont le plus souvent pour origine les coutumes, lesquelles résultent des mœurs d'une nation. D'où l'erreur qui en découle (et que partagent tous les Encyclopédistes) que, pour réformer la société et rendre le peuple heureux, il suffirait d'un bon législateur. Le souvenir de Lycurgue et de Sparte, d'un Lycurgue légendaire et d'une Sparte de fantaisie, hante toutes les imaginations et dictera de nombreux articles de l'*Encyclopédie*.

notre malheur, un objet considérable d'étude. Telle est encore l'origine de la politique, espèce de morale d'un genre particulier et supérieur, à laquelle les principes de la morale ordinaire ne peuvent quelquefois s'accommoder qu'avec beaucoup de finesse, et qui, pénétrant dans les ressorts principaux du gouvernement des États, démêle ce qui peut les conserver, les affaiblir ou les détruire : étude peut-être la plus difficile de toutes, par les connaissances qu'elle exige qu'on ait sur les peuples et sur les hommes, et par l'étendue et la variété des talents qu'elle suppose, surtout quand le politique ne veut point oublier que la loi naturelle, antérieure à toutes les conventions particulières, est aussi la première loi des peuples, et que, pour être homme d'État, on ne doit point cesser d'être homme[1].

Voilà les branches principales de cette partie de la connaissance humaine qui consiste ou dans les idées directes que nous avons reçues par les sens, ou dans la combinaison et la comparaison de ces idées, combinaison qu'en général on appelle *philosophie*. Ces branches se subdivisent en une infinité d'autres dont l'énumération serait immense et appartient plus à l'*Encyclopédie* même qu'à sa préface.

La première opération de la réflexion consistant à rapprocher et à unir les notions directes, nous avons dû commencer, dans ce discours, par envisager la réflexion de ce côté-là, et parcourir les différentes sciences qui en résultent. Mais les notions formées par la combinaison des idées primitives ne sont pas les seules dont notre esprit soit capable ; il est une autre espèce de connaissances réfléchies dont nous devons maintenant parler[2] : elle consiste dans les idées que nous

1. *On ne doit point cesser d'être homme.* L'humanité, au XVIIIe siècle, n'est pas seulement le premier caractère de tout être pensant, elle est aussi le premier devoir de tout philosophe français. De même qu'au moyen âge les Francs répandirent dans le monde le christianisme et furent les soldats de Dieu, de même, pourrait-on dire, les Français du XVIIIe siècle, vrais soldats de la philosophie en Europe, entreprirent, au nom de la raison, une croisade pacifique qui devait aboutir à la Déclaration des Droits de l'homme. « On dit : « Le siècle de la che- « valerie ; » oh ! si l'on pouvait dire : « Le siècle de la bienfaisance et de l'hu- « manité ! » (*Encycl.*, art. ESCLAVAGE.)

2. *Il est une autre espèce de connaissances réfléchies.* Les idées directes ou

nous formons à nous-mêmes, en ima t et en composant des êtres semblables à ceux qui sont . bjet de nos idées directes : c'est ce qu'on appelle l'*imitation de la nature*, si connue et si recommandée par les anciens[1]. Comme les idées directes qui nous frappent le plus vivement sont celles dont nous conservons le plus aisément le souvenir, ce sont aussi celles que nous cherchons le plus à réveiller en nous par l'imitation de leurs objets. Si les objets agréables nous frappent plus étant réels que simplement représentés, ce qu'ils perdent d'agrément en ce dernier cas est en quelque manière compensé par celui qui résulte du plaisir de l'imitation. A l'égard des objets qui n'exciteraient, étant réels, que des sentiments tristes ou tumultueux, leur imitation est plus agréable que les objets mêmes[2], parce qu'elle nous place à cette juste distance où

primitives et leurs diverses combinaisons ont donné naissance aux *sciences* énumérées jusqu'ici. Mais en dehors de ces idées qui nous viennent du dehors (*adventices*, disait Descartes), il y a les idées que nous formons nous-mêmes (*factices*, disait Descartes). Elles vont donner naissance aux *arts*.

1. *L'imitation de la nature... si recommandée par les anciens.* Aristote (*Poétique*, I) dit : « L'épopée, la tragédie... sont en général des imitations. » Au XVIIe siècle, la nature qu'on étudie, que recommande Boileau, c'est la nature humaine ; entendez par là surtout la nature d'un Français du XVIIe siècle. Au XVIIIe siècle (à part le sens plus large du mot *nature* dont nous avons parlé ailleurs), la connaissance de la nature humaine, si elle perd en profondeur, gagne en étendue, par suite de la publication de voyages (Chardin, Bougainville, etc.) et de l'introduction chez nous de la littérature anglaise.

2. *Leur imitation est plus agréable que les objets mêmes.* Aristote dit, dans sa *Poétique* (chap. IV) : « Des objets que, dans la réalité, nous verrions avec peine, par exemple les bêtes les plus hideuses, les cadavres, nous en contemplons avec plaisir les représentations les plus exactes. Pourquoi cela ? » Aristote en donne deux raisons, qui sont : le désir de savoir en général, et le plaisir de deviner que « cette figure est un tel ». Mais ce sont là des raisons fort peu esthétiques, et qui ne justifieraient guère l'introduction, *dans les arts*, du laid ou du hideux. Car, d'une part, ce désir de savoir en général serait très bien satisfait par *toute* reproduction exacte (et nullement artistique) des objets naturels, et, d'autre part, ce plaisir de constater la ressemblance d'un objet avec son portrait, serait, de même, bien plus vif en présence d'une simple photographie qu'en présence d'une véritable œuvre d'art. L'explication de d'Alembert est plus juste : « L'imitation nous place à cette juste distance où nous éprouvons le plaisir de l'émotion sans en ressentir le désordre. » Ainsi des cadavres, dont parle Aristote : « Un sentiment de pitié trop vif, dit Lessing, dans son *Laocoon* (ch. XXIV), le terrible retour de la pensée sur notre propre anéantissement, voilà ce qui fait que, dans la nature, un cadavre est pour nous un objet pénible ; mais dans l'imitation cette pitié perd ce qu'elle a de poignant, par la conviction où nous sommes de notre illusion ; et quant à la fatale pensée de notre destruction, nous pouvons en être

nous éprouvons le plaisir et l'émotion sans en ressentir le désordre.

C'est dans cette imitation des objets capables d'exciter en nous des sentiments vifs ou agréables, de quelque nature qu'ils soient, que consiste, en général, l'imitation de la belle nature[1], sur laquelle tant d'auteurs ont écrit sans en donner d'idée nette, soit parce que la belle nature ne se démêle que par un sentiment exquis, soit aussi parce que, dans cette matière, les limites qui distinguent l'arbitraire du vrai ne sont pas encore bien fixées et laissent quelque espace libre à l'opinion.

A la tête des connaissances qui consistent dans l'imitation, doivent être placées la peinture et la sculpture, parce que ce sont celles de toutes où l'imitation approche le plus des objets qu'elle représente, et parle le plus directement aux sens. On peut y joindre cet art, né de la nécessité et perfectionné par le luxe, l'architecture, qui, s'étant élevée par degrés des chaumières aux palais, n'est, aux yeux du philosophe, si on peut parler ainsi, que le masque embelli d'un de nos plus grands besoins. L'imitation de la belle nature y est moins frappante et plus resserrée que dans les deux autres arts dont nous venons de parler; ceux-ci expriment indifféremment et sans restriction toutes les parties de la belle nature, et la représentent telle qu'elle est, uniforme ou variée; l'architecture, au contraire, se borne à imiter, par l'assemblage et l'union des différents corps qu'elle emploie, l'arrangement symétrique que la nature observe plus ou moins sensiblement dans chaque individu, et qui contraste si bien avec la belle variété de tout ensemble.

La poésie, qui vient après la peinture et la sculpture, et qui n'emploie pour l'imitation que les mots disposés suivant

entièrement distraits par les circonstances agréables qui entourent l'objet ; » et aussi, nous semble-t-il, par l'habileté de main dont a fait preuve l'artiste et que nous prenons plaisir à apprécier.

1. *L'imitation de la belle nature.* Séran de La Tour (*l'Art de sentir et de juger en matière de goût*, I) ira jusqu'à dire : « Toute imitation a ses bornes : on n'imite que pour embellir ; » et on embellit naturellement d'après un idéal de convention.

une harmonie agréable à l'oreille, parle plutôt à l'imagination qu'aux sens[1]; elle lui représente d'une manière vive et touchante les objets qui composent cet univers, et semble plutôt les créer que les peindre, par la chaleur, le mouvement et la vie qu'elle sait leur donner. Enfin, la musique, qui parle à la fois à l'imagination et aux sens, tient le dernier rang dans l'ordre de l'imitation : non que son imitation soit moins parfaite dans les objets qu'elle se propose de représenter, mais parce qu'elle semble bornée jusqu'ici à un plus petit nombre d'images, ce qu'on doit moins attribuer à sa nature qu'à trop peu d'invention et de ressource dans la plupart de ceux qui la cultivent. Il ne sera pas inutile de faire sur cela quelques réflexions. La musique, qui, dans son origine, était peut-être destinée à ne représenter que du bruit, est devenue peu à peu une espèce de discours et même de langue par laquelle on exprime les différents sentiments de l'âme, ou plutôt ses différentes passions[2]. Mais pourquoi réduire cette expression aux passions seules, et ne pas l'étendre, autant qu'il est possible, jusqu'aux sensations mêmes? Quoique les perceptions que nous recevons par divers organes diffèrent entre elles autant que leurs objets, on peut néanmoins les comparer sous un autre point de vue qui leur est commun, c'est-à-dire par la situation de plaisir ou de trouble où elles mettent notre âme. Un objet effrayant, un bruit terrible, produisent chacun en nous une émotion par laquelle nous pou-

1. *La poésie... parle plutôt à l'imagination qu'aux sens.* La langue du poète, étant faite à la fois d'*images* et de *sons* harmonieux, s'adresse, en effet, à l'*imagination* et au *sens* de l'ouïe. Malheureusement les poètes contemporains de d'Alembert ne savaient pas parler à l'imagination, et se contentaient de flatter l'ouïe par des périphrases élégantes et sonores, et Vauvenargues ne fera qu'exprimer l'idée qu'on se faisait alors (et que beaucoup de Français se font encore) de la poesie, lorsqu'il définira celle-ci : « une éloquence harmonieuse. »

2. *La musique qui, dans son origine, n'était peut-être destinée à ne représenter que du bruit.* « Est-ce ainsi, s'écrie Bersot, que les rossignols ont fait leur éducation ? D'Alembert voit partout l'effet de la réflexion, de la combinaison, de l'habitude... S'il est naturel à l'homme de penser et de sentir, n'allez pas plus loin, la parole et la musique lui sont naturelles. Il ne faut pas tant de temps, d'artifice, de calcul : que l'homme pense, il parlera ; qu'il aime, qu'il jouisse et qu'il souffre, il chantera. » (*Liberté de penser*, IV, 222.) Pour H. Spencer, « la musique vocale et, par suite, toute musique, est une idéalisation du langage naturel de la passion. » (*Essais de morale*, etc., 1877, p. 397.)

vons, jusqu'à un certain point, les rapprocher, et que nous désignons souvent, dans l'un ou l'autre cas, ou par le même nom ou par des noms synonymes. Je ne vois donc point pourquoi un musicien, qui aurait à peindre un objet effrayant, ne pourrait pas y réussir, en cherchant dans la nature l'espèce de bruit qui peut produire en nous l'émotion la plus semblable à celle que cet objet y excite : j'en dis autant des sensations agréables. Penser autrement, ce serait vouloir resserrer les bornes de l'art et de nos plaisirs. J'avoue que la peinture dont il s'agit exige une étude fine et approfondie des nuances qui distinguent nos sensations; mais aussi ne faut-il pas espérer que ces nuances soient démêlées par un talent ordinaire. Saisies par l'homme de génie, senties par l'homme de goût, aperçues par l'homme d'esprit, elles sont perdues pour la multitude. Toute musique qui ne peint rien n'est que du bruit ; et sans l'habitude, qui dénature tout, elle ne ferait guère plus de plaisir qu'une suite de mots harmonieux et sonores dénués d'ordre et de liaison. Il est vrai qu'un musicien attentif à tout peindre nous présenterait, dans plusieurs circonstances, des tableaux d'harmonie, qui ne seraient point faits pour des sens vulgaires; mais tout ce qu'on en doit conclure, c'est qu'après avoir fait un art d'apprendre la musique, on devrait bien en faire un de l'écouter.

Nous terminerons ici l'énumération de nos principales connaissances. Si on les envisage maintenant toutes ensemble, et qu'on cherche les points de vue généraux qui peuvent servir à les discerner, on trouve que les unes, purement pratiques, ont pour but l'exécution de quelque chose; que d'autres, simplement spéculatives, se bornent à l'examen de leur objet et à la contemplation de ses propriétés; qu'enfin d'autres tirent de l'étude spéculative de leur objet l'usage qu'on en peut faire dans la pratique. La spéculation et la pratique constituent la principale différence qui distingue les *sciences* d'avec les *arts*; et c'est à peu près en suivant cette notion qu'on a donné l'un ou l'autre nom à chacune de nos connaissances. Il faut cependant avouer que nos idées ne sont pas encore bien fixées sur ce sujet. On ne sait souvent quel nom donner

à la plupart des connaissances où la spéculation se réunit à la pratique ; et l'on dispute, par exemple, tous les jours dans les écoles si la logique est un art ou une science : le problème serait bientôt résolu en répondant qu'elle est à la fois l'une et l'autre. Qu'on s'épargnerait de questions et de peines si on déterminait enfin la signification des mots d'une manière nette et précise[1] !

On peut en général donner le nom d'*arts* à tout système de connaissances qu'il est permis de réduire à des règles positives, invariables[2] et indépendantes du caprice ou de l'opinion ; et il serait permis de dire, en ce sens, que plusieurs de nos sciences sont des arts, étant envisagées par leur côté pratique. Mais comme il y a des règles pour les opérations de l'esprit ou de l'âme, il y en a aussi pour celles du corps, c'est-à-dire pour celles qui, bornées aux corps extérieurs, n'ont besoin que de la main seule pour être exécutées. De là la distinction des *arts* en *libéraux* et en *mécaniques*, et la supériorité qu'on accorde aux premiers sur les seconds. Cette supériorité est sans doute injuste à plusieurs égards. Néanmoins, parmi les préjugés, tout ridicules qu'ils peuvent être, il n'en est point qui n'ait sa raison[3] ou, pour parler plus exactement, son origine ; et la philosophie, souvent impuissante pour corriger les

1. *Si on déterminait enfin la signification des mots d'une manière nette et précise.* Cela n'est pas toujours aussi facile qu'a l'air de le croire le géomètre d'Alembert : il est plus aisé de définir le cercle que de définir, par exemple, la vie, ou l'âme, ou la société. Dans certaines sciences, la définition est le dernier terme auquel on arrive ; quand on a défini certains mots, la science est alors constituée, par exemple les sciences physiques et naturelles. « Tant que les sciences sont imparfaites, dit Stuart Mill, les définitions doivent partager leurs imperfections, et si les premieres progressent, les secondes progresseront aussi. »

2. *Permis de réduire à des règles... invariables.* D'Alembert corrigera ce dernier mot, p. 64.

3. *Parmi les préjugés, tout ridicules qu'ils peuvent être, il n'en est point qui n'ait sa raison.* Parole très sage, mais qu'ont trop oubliée les philosophes, plus curieux de détruire les préjugés que de les comprendre. Ainsi le préjugé religieux lui-même (pour parler le langage du temps) est fondé en raison, puisqu'il découle de la nature même de l'homme ; mais c'est ce que, pour bien des motifs, les philosophes ne pouvaient admettre, car ils avaient à leur tour des *préjugés* qui les empêchaient de rendre justice à leurs adversaires, tout comme ceux-ci accusaient les philosophes d'être de mauvaise foi, et l'on se calomniait réciproquement.

abus, peut au moins en démêler la source. La force du corps ayant été le premier principe qui a rendu inutile le droit que tous les hommes avaient d'être égaux, les plus faibles, dont le nombre est toujours le plus grand, se sont joints ensemble pour la réprimer. Ils ont donc établi, par le secours des lois et des différentes sortes de gouvernements, une inégalité de convention[1] dont la force a cessé d'être le principe. Cette dernière inégalité étant bien affermie, les hommes, en se réunissant avec raison pour la conserver, n'ont pas laissé de réclamer secrètement contre elle, par ce désir de supériorité que rien n'a pu détruire en eux. Ils ont donc cherché une sorte de dédommagement dans une inégalité moins arbitraire; et la force corporelle, enchaînée par les lois, ne pouvant plus offrir aucun moyen de supériorité, ils ont été réduits à chercher dans la différence des esprits un principe d'inégalité aussi naturel, plus paisible et plus utile à la société.

Ainsi, la partie la plus noble de notre être s'est en quelque manière vengée des premiers avantages que la partie la plus vile avait usurpés, et les talents de l'esprit ont été généralement reconnus pour supérieurs à ceux du corps. Les arts mécaniques dépendants d'une opération manuelle, et asservis, qu'on me permette ce terme, à une espèce de routine, ont été abandonnés à ceux d'entre les hommes que les préjugés ont placés dans la classe la plus inférieure. L'indigence, qui a forcé ces hommes à s'appliquer à un pareil travail, plus souvent que le goût et le génie ne les y ont entraînés, est devenue ensuite une raison pour les mépriser, tant elle nuit à tout ce qui l'accompagne. A l'égard des opérations libres de l'esprit, elles ont été le partage de ceux qui se sont crus sur ce point les plus favorisés de la nature. Cependant l'avantage que les arts libéraux ont sur les arts mécaniques, par le travail que les premiers exigent de l'esprit, et par la difficulté d'y exceller, est suffisamment com-

1. *Ils ont donc établi une inégalité de convention.* Ce n'est pas les hommes, mais la nature qui a établi l'inégalité, puisque d'Alembert reconnait lui-même que les premiers hommes n'étaient pas également forts. Apparemment ils n'étaient pas non plus également intelligents.

pensé par l'utilité bien supérieure que les derniers nous procurent pour la plupart. C'est cette utilité même qui a forcé de les réduire à des opérations purement machinales, pour en faciliter la pratique à un plus grand nombre d'hommes. Mais la société, en respectant avec justice les grands génies qui l'éclairent, ne doit point avilir les mains qui la servent. La découverte de la boussole n'est pas moins avantageuse au génie humain que ne le serait à la physique l'explication des propriétés de cette aiguille. Enfin, à considérer en lui-même le principe de la distinction dont nous parlons, combien de savants prétendus dont la science n'est proprement qu'un art mécanique? et quelle différence réelle y a-t-il entre une tête remplie de faits sans ordre, sans usage et sans liaison, et l'instinct d'un artisan réduit à l'exécution machinale?

Le mépris qu'on a pour les arts mécaniques[1] semble avoir influé jusqu'à un certain point sur leurs inventeurs mêmes. Les noms de ces bienfaiteurs du genre humain sont presque tous inconnus[2], tandis que l'histoire de ses destructeurs, c'est-à-dire des conquérants, n'est ignorée de personne. Cependant c'est peut-être chez les artisans qu'il faut aller chercher les preuves les plus admirables de la sagacité de l'esprit, de sa patience et de ses ressources. J'avoue que la

1. *Le mépris qu'on a pour les arts mécaniques.* L'*Encyclopédie* s'efforce de relever dans l'estime publique les artisans « robustes et industrieux » ; le chef de l'*Encyclopédie* n'oublie pas qu'il est fils d'un coutelier, et ses fameuses planches non seulement décrivent avec précision les arts mécaniques, mais représentent parfois sous des formes saisissantes et presque dramatiques les travaux et l'intérieur des artisans. « C'est seulement depuis quarante ans, dira Grégoire en septembre 1794, que l'art du tailleur est décrit (dans l'*Encyclopédie*), tandis que depuis deux siècles on imprime le *Parfait Confiseur* et le *Parfait Cuisinier ;* et cette perfection, qui raffinait les jouissances des sybarites, n'était pas en faveur du malheureux qui pressurait le vin et buvait de l'eau, qui préparait le pain blanc, et vivait de son. » Et il ajoutait, ce qui était bien dans l'esprit de l'*Encyclopédie :* « Dans un pays libre tous les arts sont libéraux. »

2. *Les noms de ces bienfaiteurs du genre humain sont presque tous inconnus.* C'est là, en effet, pourrait-on dire, une des nombreuses injustices et ingratitudes de l'histoire, qui nous entretient trop des conquérants (et le XVIIIe siècle a été le premier à le lui reprocher) et oublie de nous faire connaître ceux qui ont contribué le plus (par leurs inventions ou les perfectionnements qu'ils ont apportés aux inventions des autres) au bien-être et à la civilisation du genre humain. Voir, sur ce point, le beau livre de Bourdeau, l'*Histoire et les Historiens*; Alcan, 1888.

plupart des arts n'ont été inventés que peu à peu[1], et qu'il a fallu une assez longue suite de siècles pour porter les montres, par exemple, au point de perfection où nous les voyons. Mais n'en est-il pas de même des sciences? combien de découvertes qui ont immortalisé leurs auteurs avaient été préparées par les travaux des siècles précédents[2], souvent même amenées à leur maturité, au point de ne demander plus qu'un pas à faire? Et, pour ne point sortir de l'horlogerie, pourquoi ceux à qui nous devons la fusée des montres, l'échappement et la répétition, ne sont-ils pas aussi estimés que ceux qui ont travaillé successivement à perfectionner l'algèbre? D'ailleurs, si j'en crois quelques philosophes que le mépris de la multitude pour les arts n'a point empêchés de les étudier, il est certaines machines si compliquées, et dont toutes les parties dépendent tellement l'une de l'autre, qu'il est difficile que l'invention en soit due à plus d'un seul homme. Ce génie rare, dont le nom est enseveli dans l'oubli, n'eût-il pas été bien digne d'être placé à côté du petit nombre d'esprits créateurs qui nous ont ouvert dans les sciences des routes nouvelles?

Parmi les arts libéraux qu'on a réduits à des principes, ceux qui se proposent l'imitation de la nature ont été appelés *beaux-arts*, parce qu'ils ont principalement l'agrément pour objet.

1. *La plupart des arts* (mécaniques) *n'ont été inventés que peu à peu.* Comparer ce que dit L. Bourdeau : « Lorsqu'on étudie en détail l'histoire des arts utiles, on arrive vite à se convaincre qu'il n'y a pas d'inventions proprement dites, il n'y a que des perfectionnements. » (Voir les exemples de l'imprimerie, les applications de la vapeur, etc., Bourdeau, *loco cit.*, p. 35.) » Il faut, a dit le maître des Encyclopédistes, Bacon, attendre la perfection des sciences de la succession des labeurs plutôt que de l'habileté de quelqu'un et de l'intelligence d'une poignée de gens. » (*Sagesse des anciens, Prométhée.*)

2. *Combien de découvertes qui ont immortalisé leurs auteurs avaient été préparées par les travaux des siècles précédents.* Un des exemples les plus remarquables de cette vérité est la découverte que célébrèrent à l'envi les Encyclopédistes, la loi de l'attraction universelle, par Newton. Mais il s'en faut de beaucoup que Newton, comme on le croyait alors sur la foi de Voltaire (*Lettres anglaises*, III ; *Éléments de la philosophie de Newton*, IIIe partie, ch. III), soit parti d'un fait très simple et tout fortuit (la chute d'une pomme) pour découvrir, *à lui tout seul*, la loi la plus générale de l'univers. « Le problème, dès longtemps posé, était presque résolu quand Newton l'aborda, et son rôle se restreignit à donner la preuve mathématique d'une solution déjà si clairement entrevue qu'elle était, pour ainsi dire, inévitable. » (Voir Bourdeau, *l'Histoire et les Historiens*, p. 65.)

Mais ce n'est pas la seule chose qui les distingue des arts libéraux plus nécessaires ou plus utiles, comme la grammaire, la logique et la morale. Ces derniers ont des règles fixes et arrêtées, que tout homme peut transmettre à un autre : au lieu que la pratique des beaux-arts consiste principalement dans une invention qui ne prend guère ses lois que du génie; les règles qu'on a écrites sur ces arts n'en sont proprement que la partie mécanique [1]; elles produisent à peu près l'effet du télescope, elles n'aident que ceux qui voient.

Il résulte de tout ce que nous avons dit jusqu'ici que les différentes manières dont notre esprit opère sur les objets et les différents usages qu'il tire de ces objets mêmes sont le premier moyen qui se présente à nous pour discerner en général nos connaissances les unes des autres. Tout s'y rapporte à nos besoins, soit de nécessité absolue, soit de convenance et d'agrément, soit même d'usage et de caprice. Plus les besoins sont éloignés ou difficiles à satisfaire, plus les connaissances destinées à cette fin sont lentes à paraître. Quels progrès la médecine n'aurait-elle pas faits, aux dépens des sciences de pure spéculation, si elle était aussi certaine que la géométrie! Mais il est encore d'autres caractères très marqués dans la manière dont nos connaissances nous affectent et dans les différents jugements que notre âme porte de ces idées : ces jugements sont désignés par les mots d'*évidence*, de *certitude*, de *probabilité*, de *sentiment* et de *goût*.

L'*évidence* appartient proprement aux idées dont l'esprit aperçoit la liaison tout d'un coup [2]; la *certitude*, à celles dont la liaison ne peut être connue que par le secours d'un certain nombre d'idées intermédiaires, ou, ce qui est la même chose, aux propositions dont l'identité avec un principe

1. *Les règles qu'on a écrites sur ces arts n'en sont proprement que la partie mécanique*, tout comme les *recettes* qu'on avait formulées au XVIIIe siècle pour *construire* une tragédie : ceux qui appliquaient convenablement ces recettes se disaient les disciples de Racine, oubliant que la pratique des arts consiste, comme dit ici d'Alembert, dans une invention qui ne prend ses lois que du génie.

2. *L'évidence appartient proprement...* Bossuet a dit de même : « Le principe est évident, la conséquence est certaine ; » et Massillon : « Lorsque l'évidence de la raison s'accommodera avec la certitude de la foi. »

évident par lui-même ne peut être découverte que par un circuit plus ou moins long; d'où il s'ensuit que, selon la nature des esprits, ce qui est évident pour l'un peut quelquefois n'être que certain pour un autre. On pourrait encore dire, en prenant les mots d'*évidence* et de *certitude* dans un autre sens, que la première est le résultat des opérations seules de l'esprit, et se rapporte aux opérations métaphysiques et mathématiques; et que la seconde est plus propre aux objets physiques, dont la connaissance est le fruit du rapport constant et invariable de nos sens. La *probabilité* a principalement lieu pour les faits historiques, en général pour tous les événements passés, présents et à venir, que nous attribuons à une sorte de hasard, parce que nous n'en démêlons pas les causes. La partie de cette connaissance qui a pour objet le présent et le passé, quoiqu'elle ne soit fondée que sur le simple témoignage, produit souvent en nous une persuasion aussi forte que celle qui naît des axiomes. Le *sentiment* est de deux sortes : l'un, destiné aux vérités de morale, s'appelle *conscience*[1]; c'est une suite de la loi naturelle et de l'idée que nous avons du bien et du mal; et on pourrait le nommer *évidence du cœur*, parce que, tout différent qu'il est de l'évidence de l'esprit attachée aux vérités spéculatives, il nous subjugue avec le même empire. L'autre espèce de sentiment est particulièrement affectée à l'imitation de la belle nature et à ce qu'on appelle *beautés d'expressions*[2]. Il saisit avec transport les beautés sublimes et frappantes, démêle avec finesse les beautés cachées, et proscrit ce qui n'en a que l'apparence. Souvent même il prononce des arrêts sévères sans se donner la peine d'en détailler les motifs, parce que ces motifs dépendent d'une foule d'idées

1. *L'un* (le sentiment), *destiné aux vérités de morale, s'appelle conscience.* C'est Rousseau qui, au XVIIIe siècle, fera entendre la voix de la conscience, de « cet instinct divin », et opposera en morale le sentiment à la raison et à l'*intérêt* des Encyclopédistes.

2. *L'autre espèce de sentiment...* Le premier est le *sentiment moral*, le deuxième le *sentiment artistique*. Notons que le génie est plus encore *imagination* que *sentiment* (exemple Bacon, dont s'inspire ici même d'Alembert). Sur le *goût*, l'*Encyclopédie* a donné l'opinion de trois auteurs : Montesquieu, Voltaire et d'Alembert. L'article seul de Voltaire est intéressant.

difficiles à développer sur-le-champ, et plus encore à transmettre aux autres. C'est à cette espèce de sentiment que nous devons le *goût* et le *génie*, distingués l'un de l'autre en ce que le *génie* est le sentiment qui crée, et le *goût* le sentiment qui juge.

Après le détail où nous sommes entrés sur les différentes parties de nos connaissances et sur les caractères qui les distinguent, il ne nous reste plus qu'à former un arbre généalogique ou encyclopédique qui les rassemble sous un même point de vue[1], et qui serve à marquer leur origine et les liaisons qu'elles ont entre elles. Nous expliquerons dans un moment l'usage que nous prétendons faire de cet arbre. Mais l'exécution n'en est pas sans difficulté. Quoique l'histoire philosophique que nous venons de donner de l'origine de nos idées soit fort utile pour faciliter un pareil travail, il ne faut pas croire que l'arbre encyclopédique doive ni puisse même être servilement assujetti à cette histoire. Le système général des sciences et des arts est une espèce de labyrinthe, de chemin tortueux où l'esprit s'engage sans trop connaître la route qu'il doit tenir. Pressé par ses besoins, par ceux du corps auquel il est uni, il étudie d'abord les premiers objets qui se présentent à lui, pénètre le plus avant qu'il peut dans la connaissance de ces objets, rencontre bientôt des difficultés qui l'arrêtent, et, soit par l'espérance ou même par le désespoir de les vaincre, se jette dans une nouvelle route; revient ensuite sur ses pas, franchit quelquefois les premières barrières pour en rencontrer de nouvelles, et, passant d'un objet à un autre, fait sur chacun de ces objets, à différents intervalles et comme par secousses, une suite d'opérations dont la discontinuité est un effet nécessaire de la génération même de ses idées. Mais ce désordre, tout philosophique qu'il est de la part de l'esprit, défigurerait, ou plutôt anéantirait entièrement un arbre encyclopédique dans lequel on voudrait le représenter.

1. *Il ne nous reste plus qu'à former un arbre généalogique.* C'est la *synthèse* de nos connaissances, après leur *analyse* et leur *histoire*.

D'ailleurs, comme nous l'avons déjà fait sentir au sujet de la logique, la plupart des sciences qu'on regarde comme renfermant les principes de toutes les autres, et qui doivent par cette raison occuper les premières places dans l'ordre encyclopédique, n'observent pas le même rang dans l'ordre généalogique des idées, parce qu'elles n'ont pas été inventées les premières. En effet, notre étude primitive a dû être celle des individus; ce n'est qu'après avoir considéré leurs propriétés particulières et palpables que nous avons, par abstraction de notre esprit, envisagé leurs propriétés générales et communes, et formé la métaphysique et la géométrie; ce n'est qu'après un long usage des premiers signes que nous avons perfectionné l'art de ces signes au point d'en faire une science; ce n'est enfin qu'après une longue suite d'opérations sur les objets de nos idées que nous avons, par la réflexion, donné des règles à ces opérations mêmes.

Enfin, le système de nos connaissances est composé de différentes branches, dont plusieurs ont un même point de réunion; et comme, en partant de ce point, il n'est pas possible de s'engager à la fois dans toutes les routes, c'est la nature des différents esprits qui détermine le choix. Aussi est-il assez rare qu'un même esprit en parcoure à la fois un grand nombre. Dans l'étude de la nature, les hommes se sont d'abord appliqués, tous comme de concert, à satisfaire les besoins les plus pressants; mais, quand ils en sont venus aux connaissances moins absolument nécessaires, ils ont dû se les partager, et y avancer chacun de son côté à peu près d'un pas égal. Ainsi, plusieurs sciences ont été, pour ainsi dire, contemporaines; mais dans l'ordre historique des progrès de l'esprit[1], on ne peut les embrasser que successivement.

Il n'en est pas de même de l'ordre encyclopédique de nos connaissances. Ce dernier consiste à les rassembler dans le

1. *Mais dans l'ordre historique des progrès...* C'est-à-dire que l'histoire *vraie* de l'esprit diffère de son histoire *philosophique :* quoique *réellement* contemporaines sous le premier point de vue, deux ou plusieurs sciences ne peuvent être considérées que successivement sous le second. Le premier, c'est l'histoire des tâtonnements, des tentatives isolées, des régressions mêmes de l'esprit humain ; le second, c'est l'histoire des progrès continus de l'humanité.

plus petit espace possible, et à placer, pour ainsi dire, le philosophe au-dessus de ce vaste labyrinthe, dans un point de vue fort élevé d'où il puisse apercevoir à la fois les sciences et les arts principaux; voir d'un coup d'œil les objets de ses spéculations et les opérations qu'il peut faire sur ces objets; distinguer les branches générales des connaissances humaines, les points qui les séparent ou qui les unissent, et entrevoir même quelquefois les routes secrètes qui les rapprochent. C'est une espèce de mappemonde qui doit montrer les principaux pays, leur position et leur dépendance mutuelle, le chemin en ligne droite qu'il y a de l'un à l'autre, chemin souvent coupé par mille obstacles, qui ne peuvent être connus sur chaque pays que des habitants ou des voyageurs, et qui ne sauraient être montrés que dans des cartes particulières fort détaillées. Ces cartes particulières seront les différents articles de l'*Encyclopédie*, et l'arbre ou système figuré en sera la mappemonde.

Mais comme, dans les cartes générales du globe que nous habitons, les objets sont plus ou moins rapprochés, et présentent un coup d'œil différent selon le point de vue où l'œil est placé par le géographe qui construit la carte, de même la forme de l'arbre encyclopédique dépendra du point de vue où l'on se mettra pour envisager l'univers littéraire. On peut donc imaginer autant de systèmes différents de la connaissance humaine que de mappemondes de différentes projections; et chacun de ces systèmes pourra même avoir, à l'exclusion des autres, quelque avantage particulier. Il n'est guère de savants qui ne placent volontiers au centre de toutes les sciences celle dont ils s'occupent[1], à peu près comme les premiers hommes se plaçaient au centre du monde, persuadés que l'univers était fait pour eux. La prétention de plu-

1. *Il n'est guère de savants qui ne placent volontiers au centre de toutes les sciences celle dont ils s'occupent.* Ainsi faisaient les physiciens et naturalistes au siècle passé ; ainsi feraient volontiers, au siècle présent, les géographes, et ces prétentions trouvent, dans les deux cas, « d'assez bonnes raisons pour se justifier ». Pour les géographes, M. Frary s'est chargé de défendre éloquemment « leur prétention ». (*Quest. du latin*, p. 247.)

sieurs de ces savants, envisagée d'un œil philosophique, trouverait peut-être, même hors de l'amour-propre, d'assez bonnes raisons pour se justifier.

Quoi qu'il en soit, celui de tous les arbres encyclopédiques qui offrirait le plus grand nombre de liaisons et de rapports entre les sciences, méritait sans doute d'être préféré. Mais peut-on se flatter de le saisir? La nature, nous ne saurions trop le répéter, n'est composée que d'individus qui sont l'objet primitif de nos sensations et de nos perceptions directes. Nous remarquons, à la vérité, dans ces individus, des propriétés communes par lesquelles nous les comparons, et des propriétés dissemblables par lesquelles nous les discernons; et ces propriétés, désignées par des noms abstraits, nous ont conduits à former différentes classes où ces objets ont été placés. Mais souvent tel objet qui, par une ou plusieurs de ces propriétés, a été placé dans une classe, tient à une autre classe par d'autres propriétés, et aurait pu tout aussi bien y avoir place. Il reste donc nécessairement de l'arbitraire dans la division générale.

L'arrangement le plus naturel serait celui où les objets se succéderaient par les nuances insensibles qui servent tout à la fois à les séparer et à les unir. Mais le petit nombre d'êtres qui nous sont connus ne nous permet pas de marquer ces nuances. L'univers n'est qu'un vaste océan, sur la surface duquel nous apercevons quelques îles plus ou moins grandes, dont la liaison avec le continent nous est cachée.

On pourrait former l'arbre de nos connaissances en les divisant, soit en naturelles et en révélées, soit en utiles et agréables, soit en spéculatives et pratiques, soit en évidentes, certaines, probables et sensibles, soit en connaissances des choses et connaissances des signes, et ainsi à l'infini. Nous avons choisi une division qui nous a paru satisfaire tout à la fois le plus qu'il est possible à l'ordre encyclopédique de nos connaissances et à leur ordre généalogique. Nous devons cette division à un auteur célèbre, dont nous parlerons dans la suite de ce discours : nous avons pourtant cru devoir faire quelques changements, dont nous rendrons

compte[1]. Mais nous sommes trop convaincus de l'arbitraire qui régnera toujours dans une pareille division, pour croire que notre système soit l'unique ou le meilleur[2]; il nous suffira que notre travail ne soit pas entièrement désapprouvé par les bons esprits. Nous ne voulons point ressembler à cette foule de naturalistes qu'un philosophe moderne a eu tant de raison de censurer, et qui, occupés sans cesse à diviser les productions de la nature en genres et en espèces, ont consumé dans ce travail un temps qu'ils auraient beaucoup mieux employé à l'étude de ces productions mêmes. Que dirait-on d'un architecte qui, ayant à élever un édifice immense, passerait toute sa vie à en tracer le plan; ou d'un curieux qui, se proposant de parcourir un vaste palais, emploierait tout son temps à en observer l'entrée?

Les objets dont notre âme s'occupe sont ou *spirituels* ou *matériels*, et notre âme s'occupe de ces objets ou par des idées directes ou par des idées réfléchies. Le système des connaissances directes ne peut consister que dans la collection purement passive et comme machinale de ces mêmes connaissances; c'est ce qu'on appelle *mémoire*. La réflexion est de deux sortes, nous l'avons déjà observé : ou elle raisonne sur les objets des idées directes, ou elle les imite.

Ainsi la *mémoire*, la *raison* proprement dite, et l'*imagination*, sont les trois manières différentes dont notre âme opère sur les objets de ses pensées. Nous ne prenons point ici l'imagination pour la faculté qu'on a de se représenter les objets, parce que cette faculté n'est autre chose que la mémoire même des objets sensibles, mémoire qui serait dans un continuel exercice si elle n'était soulagée par l'invention des signes. Nous prenons l'imagination dans un sens plus noble et plus précis, pour le talent de créer en imitant.

1. *Nous avons pourtant cru devoir faire quelques changements, dont nous rendrons compte.* Le principal est d'avoir assigné le second rang à la raison, qui était mise au troisième dans le tableau de Bacon. Diderot indique dans son prospectus les modifications de détail.

2. *Nous sommes trop convaincus de l'arbitraire qui régnera toujours dans une pareille division...* Aussi les classifications des sciences sont-elles aussi nombreuses que diverses. On trouvera l'énumération des principales dans les *Leçons de philosophie* de Rabier, I, IV.

Ces trois facultés forment d'abord les trois divisions générales de notre système[1], et les trois objets généraux des connaissances humaines : l'*histoire*, qui se rapporte à la mémoire ; la *philosophie*, qui est le fruit de la raison ; et les *beaux-arts*, que l'imagination fait naître. Si nous plaçons la raison avant l'imagination[2], cet ordre nous paraît bien fondé et conforme au progrès naturel des opérations de l'esprit : l'imagination est une faculté créatrice, et l'esprit, avant de songer à créer, commence par raisonner sur ce qu'il voit et ce qu'il connaît. Un autre motif qui doit déterminer à placer la raison avant l'imagination, c'est que dans cette dernière faculté de l'âme les deux autres se trouvent réunies jusqu'à un certain point, et que la raison s'y joint à la mémoire. L'esprit ne crée et n'imagine des objets qu'en tant qu'ils sont semblables à ceux qu'il a connus par des idées directes et par des sensations : plus il s'éloigne de ces objets, plus les êtres qu'il forme sont bizarres et peu agréables. Ainsi, dans l'imitation de la nature, l'invention même est assujettie à certaines règles, et ce sont ces règles qui forment principalement la partie philosophique des beaux-arts, jusqu'à présent assez imparfaite, parce qu'elle ne peut être l'ouvrage que du génie, et que le génie aime mieux créer que discuter.

1. *Ces trois facultés forment d'abord les trois divisions générales de notre système.* Il y avait en somme deux manières de former « cet arbre des connaissances humaines » : la première était de diviser les sciences suivant la complexité, de plus en plus grande, de leur objet. La seconde était de les rapporter aux différentes facultés de l'esprit que les différentes sciences mettent en jeu. La première classification était naturelle, parce qu'elle reposait sur la réalité des choses, le savant ayant le droit de supposer que les vérités scientifiques sont vraies objectivement, c'est-à-dire en dehors et indépendamment de notre esprit ; la seconde classification était forcément arbitraire, puisque la plupart de nos facultés interviennent simultanément dans la plupart des sciences. C'est cette seconde classification que choisirent Diderot dans son prospectus et d'Alembert dans son *Discours préliminaire*. Diderot mit ainsi dans le même compartiment de son « système figuré » la théologie et le jardinage, sous prétexte que le jardinage, branche de la physique, et la théologie sont étudiés par la même faculté, la raison.

2. *Si nous plaçons la raison avant l'imagination...* Fiévée dit très justement, à propos de ce passage de d'Alembert : « Dans aucun temps la raison n'a précédé l'imagination ; l'homme sent et rêve avant de raisonner, il a des passions avant de combiner des abstractions, il est poète avant d'être géomètre, il admire les beautés de la nature avant de faire des équations : en un mot, il est jeune avant d'être vieux. »

Enfin, si on examine le progrès de la raison dans ses opérations successives, on se convaincra encore qu'elle doit précéder l'imagination dans l'ordre de nos facultés, puisque la raison, par les dernières opérations qu'elle fait sur les objets, conduit en quelque sorte à l'imagination : car ces opérations ne consistent qu'à créer, pour ainsi dire, des êtres généraux, qui, séparés de leur sujet par abstraction, ne sont plus du ressort immédiat de nos sens. Aussi la métaphysique et la géométrie sont, de toutes les sciences qui appartiennent à la raison, celles où l'imagination a le plus de part. J'en demande pardon à nos beaux esprits détracteurs de la géométrie; ils ne se croyaient pas sans doute si près d'elle, et il n'y a peut-être que la métaphysique qui les en sépare. L'imagination dans un géomètre qui crée n'agit pas moins que dans un poète qui invente. Il est vrai qu'ils opèrent différemment sur leur objet : le premier le dépouille et l'analyse; le second le compose et l'embellit. Il est encore vrai que cette manière différente d'opérer n'appartient qu'à différentes sortes d'esprits, et c'est pour cela que les talents du grand géomètre et du grand poète ne se trouveront peut-être jamais ensemble; mais, soit qu'ils s'excluent ou ne s'excluent pas l'un l'autre, ils ne sont nullement en droit de se mépriser réciproquement. De tous les grands hommes de l'antiquité, Archimède est peut-être celui qui mérite le plus d'être à côté d'Homère. J'espère qu'on pardonnera cette digression à un géomètre qui aime son art, mais qu'on n'accusera point d'être admirateur outré, et je reviens à mon sujet.

La distribution générale des êtres en *spirituels* et en *matériels* fournit la sous-division de trois branches générales[1].

1. *La distribution générale des êtres en spirituels et en matériels.* Ainsi la division fondamentale des sciences est basée sur nos trois facultés ; puis la subdivision en êtres spirituels et en matériels est fondée, non plus sur les différentes opérations du sujet connaissant, mais sur les différentes manières d'être de l'objet connu ; si « l'histoire s'occupe des êtres spirituels *et des matériels* », c'est que d'Alembert entend par là l'histoire générale, qui comprend « l'histoire de la nature ». Quant à la nouvelle raison qu'il a ici, dit-il, de placer l'imagination « la dernière dans l'ordre de nos facultés », à savoir qu'elle ne s'applique qu'aux êtres matériels, cette raison se comprend d'autant moins qu'il met aussitôt « à la tête des êtres spirituels Dieu », c'est-à-dire un être dont on *imagine* plus qu'on ne connait la nature.

L'histoire et la philosophie s'occupent également de ces deux espèces d'êtres, et l'imagination ne travaille que d'après les êtres purement matériels : nouvelle raison pour la placer la dernière dans l'ordre de nos facultés. A la tête des êtres spirituels est *Dieu*, qui doit tenir le premier rang par sa nature et par le besoin que nous avons de le connaître; au-dessous de cet Être suprême sont les *esprits créés*, dont la révélation nous apprend l'existence; ensuite vient l'*homme*, qui, composé de deux principes, tient par son âme aux esprits, et par son corps au monde matériel; et enfin ce vaste *univers* que nous appelons *monde corporel* ou la *nature*. Nous ignorons pourquoi l'auteur célèbre qui nous sert de guide dans cette distribution, a placé la nature avant l'homme dans son système : il semble, au contraire, que tout engage à placer l'homme sur le passage qui sépare Dieu et les esprits d'avec les corps[1].

L'histoire, en tant qu'elle se rapporte à Dieu, renferme ou la *révélation* ou la *tradition*, et se divise, sous ces deux points de vue, en *histoire sacrée* et en *histoire ecclésiastique*. L'histoire de l'homme a pour objet ou ses *actions* ou ses *connaissances*, et elle est par conséquent *civile* ou *littéraire*, c'est-à-dire se partage entre les grandes nations et les grands génies, entre les rois et les gens de lettres, entre les conquérants et les philosophes. Enfin, l'histoire de la nature est celle des productions innombrables qu'on y observe, et forme une quantité de branches presque égale au nombre de ces diverses productions. Parmi ces différentes branches doit être placée avec distinction l'*histoire des arts*, qui n'est autre chose que l'histoire des usages que les hommes ont faits des productions de la nature pour satisfaire à leurs besoins ou à leur curiosité.

Tels sont les objets principaux de la mémoire. Venons présentement à la faculté qui réfléchit et raisonne. Les êtres,

1. Cet ordre *encyclopédique* de nos connaissances, venant après leur ordre *historique*, nuit d'autant plus à la clarté et à l'ordonnance du *Discours préliminaire*, que les définitions des sciences sont ici reprises; l'esprit est fatigué de tant de définitions, de divisions et de subdivisions. Une large esquisse, aux grandes lignes, aurait remplacé avantageusement ce tableau trop compliqué, et dont d'Alembert sait le premier toutes les imperfections.

tant spirituels que matériels, sur lesquels elle s'exerce, ayant quelques propriétés générales, comme l'existence, la possibilité, la durée, l'examen de ces propriétés forme d'abord cette branche de la philosophie dont toutes les autres empruntent en partie leurs principes : on la nomme l'*ontologie*, ou *science de l'être*, ou *métaphysique générale*. Nous descendons de là aux différents êtres particuliers, et les divisions que fournit la science de ces différents êtres sont formées sur le même plan que celle de l'histoire.

La science de Dieu, appelée *théologie*, a deux branches. La théologie naturelle n'a de connaissance de Dieu que celle que produit la raison seule, connaissance qui n'est pas d'une fort grande étendue; la théologie révélée tire de l'histoire sacrée une connaissance beaucoup plus parfaite de cet Être. De cette même théologie révélée résulte la science des esprits créés. Nous avons cru encore ici devoir nous écarter de notre auteur. Il nous semble que la science, considérée comme appartenant à la raison, ne doit point être divisée, comme elle l'a été par lui, en théologie et en philosophie; car la théologie révélée n'est autre chose que *la raison appliquée aux faits révélés* : on peut dire qu'elle tient à l'histoire par les dogmes qu'elle enseigne, et à la philosophie par les conséquences qu'elle tire de ces dogmes. Ainsi, séparer la théologie de la philosophie, ce serait arracher du tronc un rejeton qui de lui-même y est uni. Il semble aussi que la science des esprits appartient bien plus intimement à la théologie révélée qu'à la théologie naturelle.

La première partie de la science de l'homme est celle de l'âme, et cette science a pour but ou la connaissance spéculative de l'âme humaine, ou celle de ses opérations. La connaissance spéculative de l'âme dérive en partie de la théologie naturelle, et en partie de la théologie révélée, et s'appelle *pneumatologie* ou *métaphysique particulière*. La connaissance de ses opérations se subdivise en deux branches, ces opérations pouvant avoir pour objet ou la découverte de la vérité, ou la pratique de la vertu. La découverte de la vérité, qui est le but de la logique, produit l'art de la transmettre aux au-

tres. Ainsi, l'usage que nous faisons de la logique est en partie pour notre propre avantage, en partie pour celui des êtres semblables à nous. Les règles de la morale se rapportent moins à l'homme isolé, et le supposent nécessairement en société avec les autres hommes.

La science de la nature n'est autre que celle du corps ; mais les corps ayant des propriétés générales qui leur sont communes, telles que l'impénétrabilité, la mobilité et l'étendue, c'est encore par l'étude de ces propriétés que la science de la nature doit commencer. Elles ont, pour ainsi dire, un côté purement intellectuel par lequel elles ouvrent un champ immense aux spéculations de l'esprit, et un côté matériel et sensible par lequel on peut les mesurer. La spéculation intellectuelle appartient à la physique générale, qui n'est proprement que la métaphysique des corps; et la mesure est l'objet des mathématiques, dont les divisions s'étendent presque à l'infini.

Ces deux sciences conduisent à la physique particulière, qui étudie les corps en eux-mêmes, et qui n'a que les individus pour objet. Parmi les corps dont il nous importe de connaître les propriétés, le nôtre doit tenir le premier rang, et il est immédiatement suivi de ceux dont la connaissance est le plus nécessaire à notre conservation : d'où résulte l'anatomie, l'agriculture, la médecine et leurs différentes branches. Enfin, tous les corps naturels soumis à notre examen produisent les autres parties innombrables de la physique raisonnée.

La peinture, la sculpture, l'architecture, la poésie, la musique et leurs différentes divisions, composent la troisième distribution générale, qui naît de l'imagination, et dont les parties sont comprises sous le nom de *beaux-arts*. On pourrait aussi les renfermer sous le titre général de *peinture*, puisque tous les beaux-arts se réduisent à peindre[1], et ne diffèrent

1. *Tous les beaux-arts se réduisent à peindre.* Assimilation dangereuse, qui avait conduit la plupart des critiques au XVIIIe siècle à confondre des arts différents, par exemple la peinture et la poésie. L'abbé Batteux (*Cours de belles-lettres*, 1747) prend pour point de départ de son ouvrage le mot fameux d'Horace : *ut pictura poesis*. Le premier, Dubos réagit contre cette assimilation fausse : « Un poète peut dire plus de choses qu'un peintre.... qui n'a qu'un instant de la du-

que par les moyens qu'ils emploient; enfin on pourrait les rapporter tous à la *poésie*, en prenant ce mot dans sa signification naturelle, qui n'est autre chose qu'*invention* ou *création*.

Telles sont les principales parties de notre arbre encyclopédique. On les trouvera plus en détail à la fin de ce discours préliminaire; nous en avons formé une espèce de carte, à laquelle nous avons joint une explication plus étendue que celle qui vient d'être donnée[1]. Cette carte et cette explication ont été déjà publiées dans le *prospectus*, comme pour pressentir le goût du public; nous y avons fait quelques changements dont il sera facile de s'apercevoir, et qui sont le fruit ou de nos réflexions, ou des conseils de quelques philosophes assez bons citoyens pour prendre intérêt à notre ouvrage. Si le public éclairé donne son approbation à ces changements, elle sera la récompense de notre docilité; et, s'il ne les approuve pas, nous n'en serons que plus convaincus de l'impossibilité de former un arbre encyclopédique qui soit au gré de tout le monde.

La division générale de nos connaissances suivant nos trois facultés a cet avantage qu'elle pourrait fournir aussi les trois divisions du monde littéraire en *érudits*, *philosophes* et *beaux esprits*[2] : en sorte qu'après avoir formé l'arbre des

rée. » (Voir son très intéressant et très original ouvrage : *Réflexions critiques sur la poésie, la peinture et la musique*; 1719; t. Ier, 87.) Diderot accentua les différences et les expliqua par d'ingénieux exemples : voir déjà sa *Lettre sur les sourds et muets* (où est en germe le *Laocoon* de Lessing, lequel parut en 1766; la lettre de Diderot est de 1751). Voir aussi de jolis passages sur les différences de la peinture et de la poésie dans les *Œuvres complètes* de Diderot (édit. Garnier), t. X, 112; t. XII, 117.

1. Nous n'avons pas cru devoir reproduire cette carte, très compliquée, qu'on pourra consulter soit dans l'*Encyclopédie*, soit dans les œuvres de d'Alembert, édit. Belin, 1821, I, 115.

2. *Les trois divisions du monde littéraire en érudits, philosophes et beaux-esprits.* Le XVIIIe siècle, qui aimait mieux raisonner (*philosophes*) que savoir (*érudits*), professait un superbe dédain pour l'érudition et ses lentes recherches. « Les savants, dit Duclos (*Considération sur les mœurs*), qu'on appelle aussi érudits, ont joui autrefois d'une grande considération; on leur doit la renaissance des lettres; mais comme aujourd'hui on ne les estime pas autant qu'ils le méritent, le nombre en diminue trop, et c'est un malheur pour les lettres. » Pour Voltaire, les savants travaux des Bénédictins (leur *Histoire littéraire de la France*) étaient « de gros livres inutiles ». Il faisait plus de cas d'un *bel esprit* que d'un

sciences, on pourrait former sur le même plan celui des gens de lettres. La mémoire est le talent des premiers; la sagacité appartient aux seconds, et les derniers ont l'agrément en partage. Ainsi, en regardant la mémoire comme un commencement de réflexion, en y joignant la réflexion qui combine et celle qui imite, on pourrait dire, en général, que le nombre plus ou moins grand d'idées réfléchies, et la nature de ces idées, constituent la différence plus ou moins grande qu'il y a entre les hommes; que la réflexion, prise dans le sens le plus étendu qu'on puisse lui donner, forme le caractère de l'esprit, et qu'elle en distingue les différents genres. Du reste, les trois espèces de républiques dans lesquelles nous venons de distribuer les gens de lettres n'ont, pour l'ordinaire, rien de commun que de faire assez peu de cas les unes des autres. Le poète et le philosophe se traitent mutuellement d'insensés qui se repaissent de chimères; l'un et l'autre regardent l'érudit comme une espèce d'avare qui ne pense qu'à amasser sans jouir, et qui entasse sans choix les métaux les plus vils avec les plus précieux; et l'érudit, qui ne voit que des mots partout où il ne lit point des faits, méprise le poète et le philosophe comme des gens qui se croient riches parce que leur dépense excède leurs fonds.

C'est ainsi qu'on se venge des avantages qu'on n'a pas. Les gens de lettres entendraient mieux leurs intérêts si, au lieu de chercher à s'isoler, ils reconnaissaient le besoin réciproque qu'ils ont de leurs travaux et les secours qu'ils en tirent. La société doit sans doute aux beaux esprits ses principaux agréments, et ses lumières aux philosophes; mais ni les uns ni les autres ne sentent combien ils sont redevables à la mémoire : elle renferme la matière première de toutes nos connaissances, et les travaux de l'érudit ont souvent fourni au philosophe et au poète les sujets sur lesquels ils s'exer-

érudit : « J'aime mieux trente vers de vous, écrivait-il à Cideville, que tout ce que ces laborieux compilateurs ont écrit. » Cela n'empêchait pas Voltaire d'avoir lui-même une prodigieuse lecture ; mais il est certain que les Encyclopédistes, comme l'a dit Condorcet (*Esquisse d'un tableau historique*), « mirent leur gloire à détruire les erreurs populaires plutôt qu'à reculer les limites des connaissances humaines. »

cent. « Lorsque les anciens ont appelé les Muses *Filles de mémoire*, a dit un auteur moderne, ils sentaient peut-être combien cette faculté de notre âme est nécessaire à toutes les autres, et les Romains lui élevaient des temples comme à la Fortune. »

Il nous reste à montrer comment nous avons tâché de concilier, dans notre dictionnaire, l'ordre encyclopédique avec l'ordre alphabétique[1]. Nous avons employé pour cela trois moyens : le système figuré qui est à la tête de l'ouvrage, la science à laquelle chaque article se rapporte, et la manière dont l'article est traité. On a placé, pour l'ordinaire, après le mot qui fait le sujet de l'article, le nom de la science dont cet article fait partie. Il ne faut plus que voir, dans le système figuré, quel rang cette science y occupe, pour connaître la place que l'article doit avoir dans l'*Encyclopédie*. S'il arrive que le nom de la science soit omis dans l'article, la lecture suffira pour connaître à quelle science il se rapporte; et quand nous aurions, par exemple, oublié d'avertir que le mot *Bombe* appartient à l'art militaire, et le nom d'une ville ou d'un pays à la géographie, nous comptons assez sur l'intelligence de nos lecteurs pour espérer qu'ils ne seraient pas choqués d'une pareille omission. D'ailleurs, par la disposition des matières dans chaque article, surtout lorsqu'il est un peu étendu, on ne pourra manquer de voir que cet article tient à un autre qui dépend d'une science différente, celui-là à un troisième, et ainsi de suite. On a tâché que l'exactitude et la fréquence des renvois ne laissassent là-dessus rien à désirer, car les renvois, dans ce dictionnaire, ont cela de particulier qu'ils servent principalement à indiquer la liaison des matières[2], au lieu que, dans les autres ouvrages de cette espèce, ils ne sont destinés qu'à expliquer un arti-

1. *Comment nous avons tâché de concilier, dans notre dictionnaire, l'ordre encyclopédique avec l'ordre alphabétique.* En fait, l'ordre encyclopédique fut sacrifié à l'ordre alphabétique, et avec raison, parce que ce dernier est le seul vraiment utile et aussi le seul possible dans un grand dictionnaire. Qu'importe, en effet, au lecteur que l'article qu'il consulte se rattache à telle science, « laquelle occupe tel rang dans le système figuré » ? L'essentiel, c'est que l'article soit bien fait.

2. *Les renvois, dans ce dictionnaire, servent à indiquer la liaison des matiè-*

cle par un autre. Souvent même nous avons omis le renvoi, parce que les termes d'*art* ou de *science* sur lesquels il aurait pu tomber se trouvent expliqués à leur article, que le lecteur ira chercher de lui-même. C'est surtout dans les articles généraux des sciences qu'on a tâché d'expliquer les secours mutuels qu'elles se prêtent. Ainsi, trois choses forment l'ordre encyclopédique : *le nom de la science à laquelle l'article appartient; le rang de cette science dans l'arbre; la liaison de l'article avec d'autres dans la même science ou dans une science différente*, liaison indiquée par les renvois, ou facile à sentir au moyen des termes techniques, expliqués suivant leur ordre alphabétique. Il ne s'agit point ici des raisons qui nous ont fait préférer, dans cet ouvrage, l'ordre alphabétique à tout autre; nous les exposerons plus bas, lorsque nous envisagerons cette collection comme dictionnaire des sciences et des arts.

Au reste, sur la partie de notre travail qui consiste dans l'ordre encyclopédique, et qui est plus destinée aux gens éclairés qu'à la multitude, nous observerons deux choses : la première, c'est qu'il serait souvent absurde de vouloir trouver une liaison immédiate entre un article de ce dictionnaire et un autre article pris à volonté. C'est ainsi qu'on chercherait en vain par quels liens secrets *section conique* peut être rapprochée d'*accusatif*. L'ordre encyclopédique ne suppose point que toutes les sciences tiennent directement les unes aux autres. Ce sont des branches qui partent d'un même tronc, savoir : de l'entendement humain; ces branches n'ont souvent entre elles aucune liaison immédiate, et plusieurs ne sont réunies que par le tronc même. Ainsi, *section conique* appartient à la géométrie; la géométrie conduit à la physique particulière; celle-ci à la physique générale, à la métaphysique, et la métaphysique est bien près de la grammaire, à laquelle le mot *accusatif* appartient; mais, quand on est arrivé à ce dernier terme par la route que nous venons d'indi-

res. Ils servent avant tout, dans l'*Encyclopédie*, à ruiner indirectement et, pour ainsi dire, obliquement, les dogmes qu'on s'est cru obligé d'exalter dans les articles qui leur étaient spécialement affectés.

quer, on se trouve si loin de celui d'où l'on est parti, qu'on l'a tout à fait perdu de vue.

La seconde remarque que nous avons à faire, c'est qu'il ne faut pas attribuer à notre arbre encyclopédique plus d'avantages que nous ne prétendons lui en donner. L'usage des divisions générales est de rassembler un fort grand nombre d'objets : mais il ne faut pas croire qu'il puisse suppléer à l'étude de ces objets mêmes. C'est une espèce de dénombrement frivole pour qui voudrait s'en contenter, utile pour qui désire d'aller plus loin. Un seul article raisonné sur un objet particulier de *science* ou d'*art*, renferme plus de substance que toutes les divisions et subdivisions qu'on peut faire des termes généraux; et pour ne point sortir de la comparaison que nous avons tirée plus haut des cartes géographiques, celui qui s'en tiendrait à l'arbre encyclopédique pour toute connaissance n'en saurait guère plus que celui qui, pour avoir acquis par les mappemondes une idée générale du globe et de ses parties principales, se flatterait de connaître les différents peuples qui l'habitent, et les États particuliers qui le composent. Ce qu'il ne faut point oublier surtout, en considérant notre système figuré, c'est que l'ordre encyclopédique qu'il présente est très différent de l'ordre généalogique des opérations de l'esprit ; que les sciences qui s'occupent des êtres généraux, ne sont utiles qu'autant qu'elles mènent à celles dont les êtres particuliers sont l'objet; qu'il n'y a véritablement que ces êtres particuliers qui existent, et que si notre esprit a créé les êtres généraux, ç'a été pour pouvoir étudier plus facilement, l'une après l'autre, les propriétés qui par leur nature existent à la fois dans une même substance, et qui ne peuvent physiquement être séparées. Ces réflexions doivent être le fruit et le résultat de tout ce que nous avons dit jusqu'ici; et c'est aussi par là que nous terminerons la première partie de ce discours.

Nous allons présentement considérer cet ouvrage comme *dictionnaire raisonné des sciences et des arts*. L'objet est d'autant plus important, que c'est sans doute celui qui peut in-

téresser davantage la plus grande partie de nos lecteurs, et qui, pour être rempli, a demandé le plus de soins et de travail. Mais, avant que d'entrer, sur ce sujet, dans tout le détail qu'on est en droit d'exiger de nous, il ne sera pas inutile d'examiner avec quelque étendue l'état présent des sciences et des arts, et de montrer par quelle gradation on y est arrivé. L'exposition métaphysique de l'origine et de la liaison des sciences nous a été d'une grande utilité pour en former l'arbre encyclopédique ; l'exposition historique de l'ordre dans lequel nos connaissances se sont succédé[1], ne sera pas moins avantageuse pour nous éclairer nous-mêmes sur la manière dont nous devons transmettre ces connaissances à nos lecteurs. D'ailleurs, l'histoire des sciences est naturellement liée à celle du petit nombre de grands génies dont les ouvrages ont contribué à répandre la lumière parmi les hommes, et, ces ouvrages ayant fourni pour le nôtre les secours généraux, nous devons commencer à en parler avant que de rendre compte des secours particuliers que nous avons obtenus. Pour ne point remonter trop haut, fixons-nous à la renaissance des lettres[2].

Quand on considère les progrès de l'esprit depuis cette époque mémorable, on trouve que ces progrès se sont faits

1. *L'exposition historique de l'ordre dans lequel nos connaissances se sont succédé.* L'esprit du lecteur se perd au milieu de toutes ces divisions qui se croisent et se confondent même. En réalité il faut distinguer ici trois ordres différents :

1° L'ordre généalogique : comment les sciences ont *dû* se succéder pour un esprit philosophique, comment l'humanité a été conduite des unes aux autres par un progrès *rationnel* de l'esprit.

2° L'ordre historique : comment les sciences se sont succédé *en fait*.

3° L'ordre encyclopédique : comment les sciences, une fois fondées, s'enchaînent les unes aux autres.

Il est inutile, sans doute, de faire remarquer que l'ordre historique, établi par d'Alembert, est arbitraire, comme la plupart des hypothèses par lesquelles le XVIIIe siècle cherchait à imaginer l'histoire de la primitive humanité. En réalité, nos trois facultés se développant en même temps, les sciences qu'on attribue à ces facultés ont dû naître à la fois, sauf à se développer inégalement suivant les temps et les lieux.

2. *Fixons-nous à la renaissance des lettres.* Les hommes de la Renaissance sont bien, en effet, les vrais précurseurs des Encyclopédistes. Ils ressuscitaient le naturalisme antique, si contraire à l'ascétisme du moyen âge, et les philosophes italiens, tels que Bruno, Vanini, Campanella, furent les instituteurs des Libertins du XVIIe siècle, lesquels donnent la main aux philosophes du XVIIIe.

dans l'ordre qu'ils devaient naturellement suivre. On a commencé par l'érudition, continué par les belles-lettres, et fini par la philosophie. Cet ordre diffère à la vérité de celui que doit observer l'homme abandonné à ses propres lumières, ou borné au commerce de ses contemporains, tel que nous l'avons principalement considéré dans la première partie de ce discours : en effet, nous avons fait voir que l'esprit isolé doit rencontrer dans sa route la philosophie avant les belles-lettres. Mais en sortant d'un long intervalle d'ignorance que des siècles de lumière avaient précédé, la régénération des idées, si on peut parler ainsi, a dû nécessairement être différente de leur génération primitive. Nous allons tâcher de le faire sentir.

Les chefs-d'œuvre que les anciens nous avaient laissés dans presque tous les genres avaient été oubliés pendant douze siècles. Les principes des sciences et des arts étaient perdus, parce que le beau et le vrai, qui semblent se montrer de toutes parts aux hommes, ne les frappent guère à moins qu'ils n'en soient avertis. Ce n'est pas que ces temps malheureux aient été plus stériles que d'autres en génies rares ; la nature est toujours la même ; mais que pouvaient faire ces grands hommes, semés de loin en loin comme ils le sont toujours[1], occupés d'objets différents et abandonnés sans culture à leurs seules lumières ? Les idées qu'on acquiert par la lecture et par la société sont le germe de presque toutes les découvertes. C'est un air que l'on respire sans y penser, et auquel on doit la vie[2] ; et les hommes dont nous parlons étaient privés d'un tel secours. Ils ressemblaient aux

1. *Ces grands hommes, semés de loin en loin,.. abandonnés à leurs seules lumières.* Les savants du moyen âge n'étaient pas si isolés que le croit d'Alembert : beaucoup d'entre eux voyageaient, et ils avaient surtout une langue commune qui leur servait de trait d'union : le latin. C'est cette « langue universelle » que les savants du XVIIe et du XVIIIe siècle ne cesseront de regretter et s'efforceront vainement de remplacer par une langue philosophique impossible à créer et à faire accepter partout.

2. *C'est un air que l'on respire sans y penser, et auquel on doit la vie.* Le tort des Encyclopédistes fut de trop faire le vide et de ne pas songer assez à ce qu'ils mettraient à la place de « cet air » (les traditions de toute espèce) qui faisait vivre leurs contemporains.

premiers créateurs des sciences et des arts, que leurs illustres successeurs ont fait oublier, et qui, précédés par ceux-ci, les auraient fait oublier de même. Celui qui trouva le premier les roues et les pignons eût inventé les montres dans un autre siècle, et Gerbert, placé au temps d'Archimède, l'aurait peut-être égalé.

Cependant la plupart des beaux esprits de ces temps ténébreux se faisaient appeler *poètes* ou *philosophes*[1]. Que leur en coûtait-il, en effet, pour usurper deux titres dont on se pare à si peu de frais, et qu'on se flatte toujours de ne guère devoir à des lumières empruntées? Ils croyaient qu'il était inutile de chercher les modèles de la poésie dans les ouvrages des Grecs et des Romains, dont la langue ne se parlait plus[2]; et ils prenaient pour la véritable philosophie des anciens une tradition barbare qui la défigurait[3]. La poésie se réduisait pour eux à un mécanisme puéril, et l'examen approfondi de la nature et la grande étude de l'homme étaient remplacés par mille questions frivoles sur des êtres abstraits et métaphysiques; questions dont la solution, bonne ou mauvaise, demandait souvent beaucoup de subtilité, et, par conséquent, un grand abus de l'esprit. Qu'on joigne à ce désordre l'état d'esclavage où presque toute l'Europe était plongée, les ravages de la superstition qui naît de l'ignorance[4],

1. *La plupart des beaux esprits de ces temps ténébreux.* C'est bien ainsi que tout le XVIIIe siècle désignait le moyen âge : « Une longue suite de siècles informes passant dans l'ombre d'une nuit épaisse. » (CHAMFORT, *Influence des grands écrivains*, 1767.) C'est seulement au XIXe siècle que l'histoire, renouvelée, on pourrait presque dire suscitée par le romantisme, a su comprendre le moyen âge. Mais le XVIIIe siècle semblait avoir appliqué à cette époque l'adage de Bacon : *Sicut regionum ita temporum sunt eremi et vastitudines.*

2. *Ils croyaient qu'il était inutile de chercher les modèles de la poésie dans les ouvrages des Grecs et des Romains.* On sait au contraire qu'on n'avait jamais cessé de lire les anciens dans les écoles du moyen âge. Tout ce qui concerne l'imitation de l'antiquité à cette époque est excellement résumé dans le *Manuel de la littérature française au moyen âge*, de G. Paris, p. 73.

3. *Ils prenaient pour la véritable philosophie des anciens une tradition barbare qui la défigurait.* Les scolastiques n'eurent d'abord à leur disposition que des parties de l'*Organum* d'Aristote avec l'introduction de Porphyre, et quelques traités de Boèce et de Cassiodore. On ne connaîtra les autres livres d'Aristote que par les commentateurs arabes, et surtout par Averrhoès.

4. *Les ravages de la superstition qui naît de l'ignorance.* Au fond, le principal

et qui la reproduit à son tour, et on verra que rien ne manquait aux obstacles qui éloignaient le retour de la raison et du goût ; car il n'y a que la liberté d'agir et de penser qui soit capable de produire de grandes choses, et elle n'a besoin que de lumières pour se préserver des excès.

Aussi fallut-il au genre humain, pour sortir de la barbarie, une de ces révolutions qui font prendre à la terre une face nouvelle : l'Empire grec est détruit, sa ruine fait refluer en Europe le peu de connaissances qui restaient encore au monde : l'invention de l'imprimerie, la protection des Médicis et de François Ier raniment les esprits, et la lumière renaît de toutes parts.

L'étude des langues et de l'histoire, abandonnée par nécessité durant les siècles d'ignorance, fut la première à laquelle on se livra. L'esprit humain se trouvait, au sortir de la barbarie, dans une espèce d'enfance, avide d'accumuler des idées, et incapable pourtant d'en acquérir d'abord d'un certain ordre, par l'espèce d'engourdissement où les facultés de l'âme avaient été si longtemps. De toutes ces facultés, la mémoire fut celle que l'on cultiva d'abord, parce qu'elle est la plus facile à satisfaire, et que les connaissances qu'on obtient par son secours sont celles qui peuvent le plus aisément être entassées. On ne commença donc point par étudier la

grief des philosophes contre le moyen âge, c'est qu'alors l'autorité de l'Église s'oppose à la libre recherche, et que le dogme, élaboré par les Pères et formulé par les conciles, s'impose aux fidèles et leur dicte même les conclusions de leur philosophie ; car la scolastique est moins la recherche de la vérité que la démonstration et la systématisation des dogmes.

Quant à « la superstition », on sait que le XVIIIe siècle la confondait volontiers avec la foi, dont elle est, en un sens, tout le contraire. On peut dire, en effet, que dans la foi la représentation matérielle (images) est simplement un moyen pour atteindre au surnaturel (Dieu) ; le but ici, tout moral, est la sanctification. Dans la superstition, au contraire, c'est le surnaturel (amulettes, magie, divination) qui est le moyen, et un moyen pour atteindre un but tout vulgaire et grossier : le plaisir ou le gain, c'est-à dire les satisfactions d'un égoïsme assez bas.

L'« ignorance » du moyen âge ne fut pas aussi complète que le croit d'Alembert et, avec lui, tout le XVIIIe siècle. Ce qui manque à la vérité aux hommes du moyen âge, c'est la première condition du progrès scientifique : l'observation directe de la nature ; ils étudient celle-ci dans les livres, ils n'ont qu'une science livresque et par conséquent stationnaire. Mais leurs compilations laborieuses auraient dû être citées ici avec honneur, car elles sont comme les ancêtres de l'*Encyclopédie*.

nature, ainsi que les premiers hommes avaient dû faire : on jouissait d'un secours dont ils étaient dépourvus, celui des ouvrages des anciens, que la générosité des grands et l'impression commençaient à rendre communs : on croyait n'avoir qu'à lire pour devenir savant ; et il est bien plus aisé de lire que de voir. Ainsi, on dévora sans distinction tout ce que les anciens nous avaient laissé dans chaque genre : on les traduisit, on les commenta ; et, par une espèce de reconnaissance, on se mit à les adorer, sans connaître, à beaucoup près, ce qu'ils valaient.

De là cette foule d'érudits profonds dans les langues savantes, jusqu'à dédaigner la leur, qui, comme l'a dit un auteur célèbre, connaissaient tout dans les anciens, hors la grâce et la finesse, et qu'un vain étalage d'érudition rendait si orgueilleux ; parce que les avantages qui coûtent le moins sont pour l'ordinaire ceux dont on aime le plus à se parer. C'était une espèce de grands seigneurs, qui, sans ressembler par le mérite réel à ceux dont ils tenaient la vie, tiraient beaucoup de vanité de croire leur appartenir. D'ailleurs, cette vanité n'était point sans quelque espèce de prétexte. Le pays de l'érudition et des faits est inépuisable ; on croit, pour ainsi dire, voir tous les jours augmenter sa substance par les acquisitions que l'on y fait sans peine. Au contraire, le pays de la raison et des découvertes est d'une assez petite étendue ; et souvent, au lieu d'y apprendre ce que l'on ignorait, on ne parvient, à force d'étude qu'à désapprendre ce qu'on croyait savoir. C'est pourquoi, à mérite fort inégal, un érudit doit être beaucoup plus vain qu'un philosophe, et peut-être qu'un poète : car l'esprit qui invente est toujours mécontent de ses progrès, parce qu'il voit au delà ; et les plus grands génies trouvent souvent dans leur amour-propre même un juge secret, mais sévère, que l'approbation des autres fait taire pour quelques instants, mais qu'elle ne parvient jamais à corrompre. On ne doit donc pas s'étonner que les savants dont nous parlons missent tant de gloire à jouir d'une science hérissée, souvent ridicule, et quelquefois barbare[1].

1. *Une science hérissée, souvent ridicule, et quelquefois barbare.* D'Alembert

Il est vrai que notre siècle, qui se croit destiné à changer les lois en tout genre, et à faire justice, ne pense pas fort avantageusement de ces hommes autrefois si célèbres. C'est une espèce de mérite aujourd'hui que d'en faire peu de cas; et c'est même un mérite que bien des gens se contentent d'avoir. Il semble que, par le mépris qu'on a pour ces savants, on cherche à les punir de l'estime outrée qu'ils faisaient d'eux-mêmes, ou du suffrage peu éclairé de leurs contemporains, et qu'en foulant aux pieds ces idoles, on veuille en faire oublier jusqu'aux noms. Mais tout excès est injuste. Jouissons plutôt avec reconnaissance du travail de ces hommes laborieux. Pour nous mettre à la portée d'extraire des ouvrages des anciens tout ce qui pouvait nous être utile, il a fallu qu'ils en tirassent aussi ce qui ne l'était pas; on ne saurait tirer l'or d'une mine sans en faire sortir en même temps beaucoup de matières viles ou moins précieuses; ils auraient fait comme nous la séparation, s'ils étaient venus plus tard. L'érudition était donc nécessaire pour nous conduire aux belles-lettres.

En effet, il ne fallut pas se livrer longtemps à la lecture des anciens, pour se convaincre que, dans ces ouvrages mêmes où l'on ne cherchait que des faits ou des mots, il y avait mieux à apprendre[1]. On aperçut bientôt les beautés que leurs auteurs y avaient répandues; car si les hommes, comme nous l'avons dit plus haut, ont besoin d'être avertis du vrai, en

est ici très injuste envers les grands érudits de la Renaissance, auxquels il n'accorde que la mémoire. C'est tout ce passage qu'avait en vue, et vous-nous, le savant Gibbon lorsqu'il écrivait, dans son *Essai sur l'étude de la littérature* (1761), I, p. 124 : « En France, lieu auquel se rapportaient toutes mes idées, un siècle philosophique négligeait la science et les langues de la Grèce et de Rome... J'étais indigné d'entendre dire que l'exercice de la mémoire, le seul mérite des érudits, avait éteint en eux les facultés supérieures de l'imagination et du jugement. J'avais l'ambition de prouver, autant par mon exemple que par mes préceptes, que toutes les facultés de l'esprit peuvent se développer par l'étude de la littérature ancienne. » Ce qui concerne, dans ce passage, l'orgueil des érudits en général, nous parait, du reste, assez finement dit.

1. *Ces ouvrages mêmes où l'on ne cherchait que des faits et des mots.* Encore injuste et faux, car l'antiquité fournissait aux hommes de la Renaissance, avec des modeles du beau, un véritable enseignement moral; déjà, en plein moyen âge, Jean Bodel avait dit que les recits des anciens sont sérieux et apprennent la sagesse.

récompense ils n'ont besoin que de l'être. L'admiration qu'on avait eue jusqu'alors pour les anciens ne pouvait être plus vive; mais elle commença à devenir plus juste : cependant elle était encore bien loin d'être raisonnable. On crut qu'on ne pouvait les imiter qu'en les copiant servilement, et qu'il n'était possible de bien dire que dans leur langue. On ne pensait pas que l'étude des mots est une espèce d'inconvénient passager, nécessaire pour faciliter l'étude des choses, mais qu'elle devient un mal réel quand elle retarde cette étude ; qu'ainsi on aurait dû se borner à se rendre familiers les auteurs grecs et romains, pour profiter de ce qu'ils avaient pensé de meilleur [1] ; et que le travail auquel il fallait se livrer pour écrire leur langue était autant de perdu pour l'avancement de la raison. On ne voyait pas d'ailleurs que, s'il y a dans les anciens un grand nombre de beautés de style perdues pour nous, il doit y avoir aussi, par la même raison, bien des défauts qui échappent, et que l'on court risque de copier comme des beautés; qu'enfin tout ce qu'on pourrait espérer par l'usage servile de la langue des anciens, ce serait de se faire un style bizarrement assorti d'une infinité de styles différents, très correct et admirable même pour nos modernes, mais que Cicéron ou Virgile auraient trouvé ridicule. C'est ainsi que nous ririons d'un ouvrage écrit en notre langue, et dans lequel l'auteur aurait rassemblé des phrases de Bossuet, de La Fontaine, de La Bruyère et de Racine, persuadé avec raison que chacun de ces écrivains en particulier est un excellent modèle.

Ce préjugé des premiers savants a produit dans le XVIe siècle une foule de poètes, d'orateurs et d'historiens latins, dont les ouvrages, il faut l'avouer, tirent trop souvent leur principal mérite d'une latinité dont nous ne pouvons guère ju-

1. *On aurait du se borner à se rendre familiers les auteurs grecs ou romains.* C'est déjà la « question du latin » que pose d'Alembert ; il l'a résolue, dans le sens *moderne*, à l'article COLLÈGE de l'*Encyclopédie* : « Je crois qu'on devrait se borner à entendre Horace et Virgile, et que le temps qu'on emploie à composer en latin est un temps perdu. » Et Grimm lui-même : « Les jeunes gens sortent du collège sans savoir ce latin avec lequel on les a occupés pendant plusieurs années de suite. » (*Corresp.*, V, 79.)

ger[1]. On peut en comparer quelques-uns aux harangues de la plupart de nos rhéteurs, qui, vides de choses, et semblables à des corps sans substance, n'auraient besoin que d'être mises en français pour n'être lues de personne.

Les gens de lettres sont enfin revenus peu à peu de cette espèce de manie[2]. Il y a apparence qu'on doit leur changement, du moins en partie, à la protection des grands, qui sont bien aises d'être savants, à condition de le devenir sans peine, et qui veulent pouvoir juger sans étude d'un ouvrage d'esprit, pour prix des bienfaits qu'ils promettent à l'auteur, ou de l'amitié dont ils croient l'honorer. On commença à sentir que le beau, pour être en langue vulgaire, ne perdait rien de ses avantages ; qu'il acquérait même celui d'être plus facilement saisi du commun des hommes, et qu'il n'y avait aucun mérite à dire des choses communes ou ridicules dans quelque langue que ce fût, et à plus forte raison dans celles qu'on devait parler le plus mal. Les gens de lettres pensèrent donc à perfectionner les langues vulgaires ; ils cherchèrent d'abord à dire dans ces langues ce que les anciens avaient dit dans les leurs. Cependant, par une suite du préjugé dont on avait eu tant de peine à se défaire, au lieu d'enrichir la langue française, on commença par la défigurer. Ronsard en fit un jargon barbare, hérissé de grec et de latin[3]; mais heu-

1. *Ce préjugé des premiers savants a produit dans le seizième siècle une foule de poètes, d'orateurs et d'historiens latins.* Ainsi de Thou écrivit en latin, parce que le latin était alors le dialecte commun des gens éclairés. La Réforme, voulant s'adresser au peuple, lui prit son idiome, et Calvin écrivit en français son *Institution chrétienne* (1541).

2. *Les gens de lettres sont enfin revenus peu à peu de cette espèce de manie.* On s'attendrait ici à voir citer tout au moins celui qui a protesté le plus vivement contre cette manie des latiniseurs, l'auteur de la *Défense et Illustration,* qui blâme si vertement « la sotte arrogance de ceux qui, n'étant rien moins que Grecs ou Latins, déprisent et rejettent d'un sourcil plus que stoïque toutes choses écrites en français ».

3. *Ronsard en fit un jargon barbare.* D'Alembert réédite ici le jugement sommaire et injuste de Boileau sur Ronsard. On rectifiera ce jugement (ce qu'il serait difficile de faire ici en peu de mots) en consultant : Darmesteter et Hatzfeld : *le Seizième Siècle en France, l'œuvre de la Pléiade.* Les Encyclopédistes ne connaissent guère du XVIe siècle que Montaigne, mais celui-ci admirablement : ils lui ont emprunté plus d'un argument contre la foi. Quant à Rabelais, qui avait tant de choses à leur dire sur cette Nature qu'ils avaient prise pour guide, on sait que Voltaire lui-même le goûtait médiocrement.

reusement il la rendit assez méconnaissable pour qu'elle en devînt ridicule. Bientôt on sentit qu'il fallait transporter dans notre langue les beautés et non les mots des langues anciennes. Réglée et perfectionnée par le goût, elle acquit assez promptement une infinité de tours et d'expressions heureuses. Enfin, on ne se borna plus à copier les Romains et les Grecs, ou même à les imiter, on tâcha de les surpasser, s'il était possible, et de penser d'après soi. Ainsi, l'imagination des modernes renaquit peu à peu de celle des anciens [1]; et on vit éclore presque en même temps tous les chefs-d'œuvre du dernier siècle, en éloquence, en histoire, en poésie, et dans les différents genres de littérature.

Malherbe, nourri de la lecture des excellents poètes de l'antiquité, et prenant comme eux la nature pour modèle, répandit le premier dans notre poésie une harmonie et des beautés auparavant inconnues [2]. Balzac, aujourd'hui trop méprisé, donna à notre prose de la noblesse et du nombre [3]. Les écrivains du Port-Royal continuèrent ce que Balzac avait commencé; ils y ajoutèrent cette précision, cet heureux choix des termes, et cette pureté qui ont conservé jusqu'à présent à la plupart de leurs ouvrages un air moderne, et qui les distinguent d'un grand nombre de livres surannés, écrits dans le même temps [4]. Corneille, après avoir sacrifié pendant quel-

1. *L'imagination des modernes renaquit peu à peu de celle des anciens.* Heureuse expression qui définit très bien et ennoblit, pour ainsi dire, l'imitation de l'antiquité au XVIIe siècle, en indiquant comment nos auteurs classiques surent, en imitant, rester originaux.

2. *Malherbe, nourri de la lecture des excellents poètes de l'antiquité...* C'est encore ici de l'*Art poétique* de Boileau que s'inspire d'Alembert. Pour rectifier le jugement de d'Alembert, consulter, entre autres, les thèses récentes de MM. Allais et Brunot. 1891, et Brunetière, *Revue des Deux Mondes*, 1er déc. 1892.

3. *Balzac, aujourd'hui trop méprisé...* M. Brunetière a dit de même : « Les *Lettres* et les *Dissertations* de Balzac, avec tous leurs défauts, demeurent au nombre des ouvrages qui ont fait faire en leur temps un progrès décisif à la prose française. L'un des premiers, il a senti le prix de la clarté, celui que la manière de les dire ajoute aux choses que l'on dit, le pouvoir du nombre ou de l'harmonie. » (*Balzac*, dans la *Grande Encyclopédie*.)

4. *Les écrivains du Port-Royal...* On pourrai opposer à ce jugement de d'Alembert la boutade suivante de Doudan : « J'ai découvert un Montaigne que je lis avec un nouveau plaisir : je tiens pour certain que le XVIIe siècle a détruit la vraie langue française. Il en a fait une demoiselle tout d'une venue, serrée dans un corset, parlant toujours du même ton ; tandis que la pauvre fille, au siècle

ques années au mauvais goût dans la carrière dramatique, s'en affranchit enfin, découvrit par la force de son génie, bien plus que par la lecture, les lois du théâtre, et les exposa dans ses discours admirables sur la tragédie[1], dans ses réflexions sur chacune de ses pièces, mais principalement dans ses pièces mêmes. Racine, s'ouvrant une autre route, fit paraître sur le théâtre une passion que les anciens n'y avaient guère connue, et, développant les ressorts du cœur humain, joignit à une élégance et une vérité continues quelques traits de sublime[2]. Despréaux, dans son *Art poétique*, se rendit l'égal d'Horace en l'imitant[3]. Molière, par la peinture fine des ridicules et des mœurs de son temps, laissa loin derrière lui la comédie ancienne[4]. La Fontaine fit presque oublier Ésope et Phèdre[5], et Bossuet alla se placer à côté de Démosthènes[6].

Les beaux-arts sont tellement unis avec les belles-lettres,

de Montaigne, était vive, simple, courant dans les prés, cueillant des fleurs, les jetant pour courir après les oiseaux. Tantôt riant, tantôt pleurant, sur tous ses petits chagrins elle disait tout ce qui lui passait par la tête, et toutes ses paroles étaient vives et colorées comme ses pensées. Mais, *Messieurs de Port-Royal* ayant eu le bonheur d'appliquer la géométrie à la langue française, nous avons eu l'élégante correction de M. de Jouy et autres oiseaux d'un plumage absolument uniforme. »

1. *Corneille les exposa* (les lois du théâtre) *dans ses discours admirables.* L'épithète est au moins inattendue ; au reste il est à peine besoin de marquer l'ignorance de d'Alembert et de son siècle non seulement pour ce qui est du moyen âge (le XVIIe siècle l'ignora, et le XVIIIe lui fut hostile) mais même pour tout ce qui concerne les grands écrivains du XVIe siècle et les prédécesseurs de Corneille.

2. *Racine, s'ouvrant une autre route...* Bien que d'Alembert ne précise guère quelle est cette route nouvelle, ce qu'il dit de « la passion » dans Racine est assez juste ; mais quand il loue surtout Racine de son « élégance continue », il se fait l'écho de son siècle et des poètes dramatiques qui s'efforçaient d'imiter « l'élégant Racine ».

3. *Despréaux se rendit l'égal d'Horace en l'imitant.* On sait tout ce qui distingue de la causerie familière d'Horace le traité didactique et d'ailleurs original de Boileau.

4. *Molière, par la peinture fine... Vigoureuse* ne serait-il pas mieux dit ? L'éloge, du reste, est vague et banal.

5. *La Fontaine fit* presque *oublier Ésope et Phèdre.* La restriction est plaisante, mais ce n'est pas au XVIIIe siècle qu'il faut demander de comprendre un vrai poète, que Boileau d'ailleurs avait oublié, on le sait, dans son *Art poétique.*

6. *Bossuet alla se placer à côté de Démosthènes.* Toutes ces appréciations sommaires sont jugements de géomètre, et rien ne montre mieux combien Pascal avait raison de distinguer l'esprit de finesse de l'esprit de géométrie.

que le même goût qui cultive les unes porte aussi à perfectionner les autres [1]. Dans le même temps que notre littérature s'enrichissait par tant de beaux ouvrages, Poussin faisait ses tableaux, et Puget ses statues; Le Sueur peignait le cloître des Chartreux, et Lebrun les batailles d'Alexandre ; enfin Quinault, créateur d'un nouveau genre, s'assurait l'immortalité par ses poèmes lyriques [2], et Lully donnait à notre musique naissante ses premiers traits.

Il faut avouer pourtant que la renaissance de la peinture et de la sculpture avait été beaucoup plus rapide que celle de la poésie et de la musique ; et la raison n'en est pas difficile à apercevoir [3]. Dès qu'on commença à étudier les ouvrages des anciens en tout genre, les chefs-d'œuvre antiques, qui avaient échappé en assez grand nombre à la superstition et à la

1. *Les beaux-arts sont tellement unis avec les belles-lettres...* En France, en effet, la littérature et les beaux-arts ont marché du même pas et obéi à une inspiration commune. C'est, par exemple, au siècle de Descartes, un Poussin qui peint en philosophe ; c'est encore, à la même époque, un Claude Lorrain, si sensé et si poète à la fois, qu'on a pu comparer ses toiles classiques à *Esther* et à *Bérénice*. (Fromentin, *les Grands Maîtres d'autrefois*, 272.) Et c'est, au XVIIIe siècle, la tragédie bourgeoise et les tableaux de Greuze ; plus tard le nom d'Eugène Delacroix s'associera au nom de Victor Hugo et au mouvement romantique, et plus tard encore les peintures réalistes de Courbet annonceront les romans naturalistes de Zola.

Ce que dit, au reste, d'Alembert des grands artistes du XVIIe siècle est extrêmement sec; son associé, Diderot, en eût parlé tout autrement.

2. *Quinault, créateur d'un nouveau genre.* On sait que le XVIIIe siècle, à la suite de Voltaire et à l'encontre de Boileau, « s'enquinauda », suivant un mot de La Fontaine. « Quinault fut, sans contredit, malgré ses ennemis et malgré Boileau, au nombre des grands hommes qui illustrèrent le siècle de Louis XIV. » (Voltaire, *Remarques sur Andromède.*)

3. *Il faut avouer pourtant que la renaissance de la peinture et de la sculpture avait été plus rapide...* Sans doute, mais les raisons qu'en donne d'Alembert en même temps que son sec résumé de la Renaissance italienne, montrent qu'il n'était pas très familier avec l'histoire des beaux-arts. Si la peinture et la sculpture se développèrent plutôt que la poésie, ce n'est pas pour des raisons psychologiques (les sens plus vite affectés que l'imagination), mais pour des raisons historiques (l'Italie ayant déjà des écoles de peinture, des traditions artistiques). C'est ensuite une naïveté de dire que, pour faire des chefs-d'œuvre comme Phidias et Praxitèle, il n'y avait qu'à « bien voir » ; mais bien faire était autrement difficile ; quant à Phidias et Praxitèle, pour « faire exactement comme eux » (ce que d'Alembert croit toujours très aisé), il eût fallu commencer par les bien connaître ; or si l'on est réduit aux conjectures sur les chefs-d'œuvre de Phidias, il a fallu attendre les fouilles récentes d'Olympie pour connaître une œuvre vraiment originale de Praxitèle (le groupe d'*Hermès portant Dyonisios enfant*).

barbarie, frappèrent bientôt les yeux des artistes éclairés ; on ne pouvait imiter les Praxitèle et les Phidias qu'en faisant exactement comme eux ; et le talent n'avait besoin que de bien voir : aussi Raphaël et Michel-Ange ne furent pas longtemps sans porter leur art à un point de perfection qu'on n'a point encore passé depuis[1]. En général, l'objet de la peinture et de la sculpture étant plus du ressort des sens, ces arts ne pouvaient manquer de précéder la poésie, parce que les sens ont dû être plus promptement affectés des beautés sensibles et palpables des statues anciennes, que l'imagination n'a dû apercevoir les beautés intellectuelles et fugitives des anciens écrivains. D'ailleurs, quand elle a commencé à les découvrir, l'imitation de ces mêmes beautés, imparfaite par sa servitude et par la langue étrangère dont elle se servait, n'a pu manquer de nuire aux progrès de l'imagination même. Qu'on suppose pour un moment nos peintres et nos sculpteurs privés de l'avantage qu'ils avaient de mettre en œuvre la même matière que les anciens : s'ils eussent, comme nos littérateurs, perdu beaucoup de temps à rechercher et à imiter mal cette matière, au lieu de songer à en employer une autre, pour imiter les ouvrages mêmes qui faisaient l'objet de leur admiration, ils auraient fait sans doute un chemin beaucoup moins rapide, et en seraient encore à trouver le marbre.

A l'égard de la musique, elle a dû arriver beaucoup plus tard à un certain degré de perfection, parce que c'est un art que les modernes ont été obligés de créer. Le temps a détruit tous les modèles que les anciens avaient pu nous laisser en ce genre, et leurs écrivains, du moins ceux qui nous restent, ne nous ont transmis sur ce sujet que des connaissances très obscures, ou des histoires plus propres à nous étonner qu'à nous instruire. Aussi plusieurs de nos savants, poussés peut-être par une espèce d'amour de propriété, ont prétendu que

1. *Aussi Raphaël et Michel-Ange ne furent pas longtemps...* Même ignorance des nombreux prédécesseurs et précurseurs de ces deux grands artistes. Le XVIIIe siècle explique par des *raisons* ce qui ne se comprend le plus souvent que par l'évolution historique.

nous avons porté cet art beaucoup plus loin que les Grecs; prétention que le défaut de monuments rend aussi difficile à appuyer qu'à détruire, et qui ne peut être qu'assez faiblement combattue par les prodiges vrais ou supposés de la musique ancienne. Peut-être serait-il permis de conjecturer avec quelque vraisemblance que cette musique était tout à fait différente de la nôtre, et que si l'ancienne était supérieure par la mélodie, l'harmonie donne à la moderne des avantages.

Nous serions injustes si, à l'occasion du détail où nous venons d'entrer, nous ne reconnaissions point ce que nous devons à l'Italie[1]; c'est d'elle que nous avons reçu les sciences, qui, depuis, ont fructifié si abondamment dans toute l'Europe; c'est à elle surtout que nous devons les beaux-arts et le bon goût, dont elle nous a fourni un grand nombre de modèles inimitables.

Pendant que les arts et les belles-lettres étaient en honneur, il s'en fallait beaucoup que la philosophie fît le même progrès, du moins dans chaque nation prise en corps; elle n'a reparu que beaucoup plus tard. Ce n'est pas qu'au fond il soit plus aisé d'exceller dans les belles-lettres que dans la philosophie; la supériorité en tout genre est également difficile à atteindre; mais la lecture des anciens devait contribuer plus promptement à l'avancement des belles-lettres et du bon goût qu'à celui des sciences naturelles. Les beautés littéraires n'ont pas besoin d'être vues longtemps pour être senties; et comme les hommes sentent avant que de penser, ils doivent par la même raison juger ce qu'ils sentent avant de juger ce qu'ils pensent. D'ailleurs, les anciens n'étaient pas à beaucoup près aussi parfaits comme philosophes que comme écrivains[2]. En effet, quoique, dans l'ordre de nos idées, les

1. *Ce que nous devons à l'Italie ; c'est d'elle que nous avons reçu les sciences.* Or les sciences, par leurs découvertes, ruinaient l'autorité des récits bibliques, tandis que, par leur méthode, elles inauguraient une manière de penser toute contraire au dogmatisme scolastique, et, en ce sens, Galilée est un précurseur des Encyclopédistes. Quant au « bon goût » que nous devrions aussi à l'Italie on sait ce qu'il faut penser de cet éloge : l'*italianisme* fut un vrai fléau pour la langue et la littérature françaises.

2. *Les anciens n'étaient pas, à beaucoup près, aussi parfaits comme philoso-*

premières opérations de la raison précèdent les premiers efforts de l'imagination, celle-ci, quand elle a fait les premiers pas, va beaucoup plus vite que l'autre : elle a l'avantage de travailler sur des objets qu'elle enfante ; au lieu que la raison, forcée de se borner à ceux qu'elle a devant elle, et de s'arrêter à chaque instant, ne s'épuise que trop souvent en recherches infructueuses. L'univers et les réflexions sont le premier livre des vrais philosophes, et les anciens l'avaient sans doute étudié : il était donc nécessaire de faire comme eux; on ne pouvait suppléer à cette étude par celle de leurs ouvrages, dont la plupart avaient été détruits, et dont un petit nombre, mutilés par le temps, ne pouvaient nous donner sur une matière si vaste que des notions fort incertaines et fort altérées.

La scolastique, qui composait toute la science prétendue des siècles d'ignorance, nuisait encore aux progrès de la vraie philosophie dans ce premier siècle de lumière. On était persuadé, depuis un temps pour ainsi dire immémorial, qu'on possédait dans toute sa pureté la doctrine d'Aristote, commentée par les Arabes, et altérée par mille additions absurdes ou puériles, et on ne pensait pas même à s'assurer si cette philosophie barbare était réellement celle de ce grand homme, tant on avait conçu de respect pour les anciens ! C'est ainsi qu'une foule de peuples, nés et affermis dans leurs erreurs par l'éducation, se croient d'autant plus sincèrement dans le chemin de la vérité, qu'il ne leur est pas même venu en pensée de former sur cela le moindre doute[1]. Aussi, dans le temps que plusieurs écrivains, rivaux

phes que comme écrivains. Pour expliquer ce singulier jugement de d'Alembert, il faut se rappeler qu'il a presque confondu, quelques lignes plus haut, la philosophie et les sciences naturelles. Si l'on admet, avec le XVIIIe siècle, qu'un philosophe est avant tout un naturaliste, il est certain que la philosophie des anciens, qui ne surent pas observer la nature, laisse alors beaucoup à désirer. Mais si la philosophie est surtout œuvre spéculative, alors un chapitre d'Aristote ou un dialogue de Platon valent plus que toute la philosophie de l'*Encyclopédie*.

1. *C'est ainsi qu'une foule de peuples, nés et affermis dans leurs* erreurs *par leur* éducation... Pour éclairer la pensée de d'Alembert il faut la compléter en ajoutant le mot *religieuses* au mot *erreurs*. Helvétius a le premier, compris toute l'importance de l'*éducation*, importance qu'il a, il est vrai, exagérée ; mais il a tracé la voie aux psychologues anglais.

des orateurs et des poètes grecs, marchaient à côté de leurs modèles, ou peut-être même les surpassaient, la philosophie grecque, quoique fort imparfaite, n'était pas même bien connue.

Tant de préjugés, qu'une admiration aveugle pour l'antiquité contribuait à entretenir, semblaient se fortifier encore par l'abus qu'osaient faire quelques théologiens de la soumission des peuples[1]. On avait permis aux poètes de chanter dans leurs ouvrages les divinités du paganisme, parce qu'on était persuadé, avec raison, que les noms de ces divinités ne pouvaient être qu'un jeu dont on n'avait rien à craindre. Si, d'un côté, la religion des anciens, qui animait tout, ouvrait un vaste champ à l'imagination des beaux esprits, de l'autre, les principes en étaient trop absurdes pour qu'on appréhendât de voir ressusciter Jupiter et Pluton par quelque secte de novateurs[2]; mais l'on craignait ou l'on paraissait craindre les coups qu'une raison aveugle pouvait porter au christianisme. Comment ne voyait-on pas qu'il n'avait point à redouter une attaque aussi faible ! Envoyé du ciel aux hommes, la vénération si juste et si ancienne que les peuples lui témoignaient avait été garantie pour toujours par les promesses de Dieu même. D'ailleurs, quelque absurde qu'une religion puisse être (reproche que l'impiété seule peut faire à la nôtre)[3], ce

1. *L'abus qu'osaient faire* quelques *théologiens de la soumission des peuples.* Mettez *tous* à la place de *quelques* si vous voulez avoir la vraie pensée de d'Alembert. De même, plus loin, au lieu de « raison aveugle », lisez : raison éclairée.

2. *Les principes du paganisme étaient trop* absurdes. Ce qui nous paraît absurde, aujourd'hui que nous comprenons mieux la religion des Grecs, c'est l'idée que s'en faisait le XVIIIe siècle. Tandis que la science contemporaine a démontré que les noms des anciens dieux n'étaient que la description imagée de certains phénomènes naturels, pour les Encyclopédistes la mythologie n'est qu'une froide allégorie destinée à symboliser des idées morales. La première explication *naturaliste* des dieux fut cependant trouvée au XVIIIe siècle et très savamment développée par Bergier dans son remarquable ouvrage : *Origine des dieux du paganisme*, 2 vol. Paris, 1767 (voir particulièrement le volume Ier). Dans cet ouvrage les Grecs n'étaient plus si « absurdes » que le disaient les Encyclopédistes. Notons pourtant que d'Holbach, qui était très instruit, comprend mieux la mythologie païenne dans son *Système de la nature*; mais, ce dernier ouvrage étant postérieur de trois ans à celui de Bergier, il est vraisemblable que le philosophe avait lu le théologien.

3. *Quelque absurde que la religion puisse être (reproche que l'impiété seule peut*

ne sont jamais les philosophes qui la détruisent[1]. Lors même qu'ils enseignent la vérité, ils se contentent de la montrer, sans forcer personne à la connaître. Un tel pouvoir n'appartient qu'à l'Être tout-puissant. Ce sont les hommes inspirés qui éclairent le peuple, et les enthousiastes qui l'égarent. Le frein qu'on est obligé de mettre à la licence de ces derniers ne doit point nuire à cette liberté si nécessaire à la vraie philosophie, et dont la religion peut tirer les plus grands avantages. Si le christianisme ajoute à la philosophie les lumières qui lui manquent, s'il n'appartient qu'à la grâce de soumettre les incrédules, c'est à la philosophie qu'il est réservé de les réduire au silence; et, pour assurer le triomphe de la foi, les théologiens dont nous parlons n'avaient qu'à faire usage des armes qu'on aurait voulu employer contre elle[2].

Mais, parmi ces mêmes hommes, quelques-uns avaient un intérêt beaucoup plus réel de s'opposer à l'avancement de la philosophie. Faussement persuadés que la croyance des peuples est d'autant plus ferme qu'on l'exerce sur plus d'objets différents, ils ne se contentaient pas d'exiger pour nos mystères la soumission qu'ils méritent; ils cherchaient à ériger en dogmes leurs opinions particulières, et c'étaient ces opinions mêmes, bien plus que les dogmes, qu'ils voulaient mettre en sûreté. Par là, ils auraient porté à la religion le coup le plus terrible, si elle eût été l'ouvrage des hommes;

faire à la nôtre). Restriction prudente, mais qui ne trompait personne; les Encyclopédistes n'attaquent jamais la religion que de cette façon indirecte et, comme aurait dit Montaigne, « d'autant plus picquamment que plus obliquement ».

1. *Ce ne sont jamais les philosophes qui la détruisent* (la religion). C'est ce dont étaient, en somme, convaincus les philosophes, malgré certaines jactances de Voltaire et de Diderot. C'est pour le « petit nombre des honnêtes gens » qu'est faite, selon Voltaire, la philosophie; car « il y aura toujours dix fois plus de prêtres que de sages (édit. Garnier, t. XLIX, p. 179). Et le plus fougueux adversaire du christianisme, d'Holbach, n'écrit-il pas « qu'il est entièrement impossible de faire oublier à un peuple sa religion »? (*Système de la nature*, II, 419, 421.)

2. *Pour assurer le triomphe de la foi, les théologiens n'avaient qu'à faire usage des armes* (la raison, la liberté de discussion) *qu'on aurait voulu employer contre elle*. C'est ce dont l'Église, très avisée, s'était en général gardée jusqu'au XVIIIe siècle : alors les théologiens essayèrent, pour leur malheur, de *discuter* contre les philosophes et de démontrer les vérités de la foi. Ajoutons que réfuter en détail les hérésies, c'était les faire connaître et les propager.

car il était à craindre que, leurs opinions étant une fois reconnues pour fausses, le peuple, qui ne discerne rien, ne traitât de la même manière les vérités avec lesquelles on avait voulu les confondre.

D'autres théologiens de meilleure foi, mais aussi dangereux, se joignaient à ces premiers par d'autres motifs. Quoique la religion soit uniquement destinée à régler nos mœurs et notre foi, ils la croyaient faite pour nous éclairer aussi sur le système du monde, c'est-à-dire sur ces matières que le Tout-Puissant a expressément abandonnées à nos disputes. Ils ne faisaient pas réflexion que les livres sacrés et les ouvrages des Pères, faits pour montrer au peuple comme aux philosophes ce qu'il faut pratiquer et croire, ne devaient point, sur les questions indifférentes, parler un autre langage que le peuple. Cependant le despotisme théologique ou le préjugé l'emporta. Un tribunal devenu puissant dans le midi de l'Europe, dans les Indes, dans le nouveau monde, mais que la foi n'ordonne point de croire, ni la charité d'approuver[1], ou plutôt que la religion réprouve, quoique occupé par ses ministres, et dont la France n'a pu s'accoutumer encore à prononcer le nom sans effroi, condamna un célèbre astronome pour avoir soutenu le mouvement de la terre, et le déclara hérétique[2]: à peu près comme le pape Zacharie avait condamné, quelques siècles auparavant, un évêque pour n'avoir pas pensé comme saint Augustin sur les antipodes, et pour avoir deviné leur existence six cents ans avant que Christophe Colomb les découvrit. C'est ainsi que l'abus de l'autorité spirituelle, réunie à la temporelle, forçait la raison

1. *Un tribunal devenu puissant dans le midi de l'Europe.* Un Encyclopédiste, Morellet, ayant découvert un manuel des inquisiteurs (*Directorium inquisitorum*) composé par le cardinal Eymeric, grand inquisiteur d'Aragon, et imprimé à Rome en 1578 sous les auspices de Grégoire XIII, en publia une traduction française qui fit grand bruit (1762).

2. *Condamna un célèbre astronome pour avoir soutenu le mouvement de la terre.* Le nom de Galilée est ici cité à propos : on peut dire, en effet, que la difficulté de concilier la tradition religieuse avec la libre recherche devait amener le divorce de la philosophie et de la théologie. Ce divorce, préparé, pour ainsi dire, par les découvertes de Colomb, de Copernic et de Galilée, fut consommé par Bacon, dont le nom sera cité tout à l'heure.

au silence, et peu s'en fallut qu'on ne défendît au genre humain de penser[1].

Pendant que des adversaires peu instruits ou malintentionnés faisaient ouvertement la guerre à la philosophie, elle se réfugiait, pour ainsi dire, dans les ouvrages de quelques grands hommes qui, sans avoir l'ambition dangereuse d'arracher le bandeau des yeux de leurs contemporains, préparaient de loin, dans l'ombre et le silence, la lumière dont le monde devait être éclairé peu à peu et par degrés insensibles[2].

A la tête de ces illustres personnages doit être placé l'immortel chancelier d'Angleterre, François Bacon[3], dont les

1. *Et peu s'en fallut qu'on ne défendît au genre humain de penser.* C'est ce droit de penser librement en toutes choses que nous ont assuré les philosophes et la Révolution française.

2. *Quelques grands hommes... qui préparaient de loin dans l'ombre et le silence...* Ces hommes méritaient d'être nommés dans cette rapide esquisse de l'affranchissement de la philosophie : c'étaient Bruno, Vanini, Campanella, et ils ne restèrent pas du tout « dans l'ombre et le silence » ; on sait, au contraire, et d'Alembert aurait dû s'en souvenir ici, que, pour avoir voulu secouer le joug de toute autorité, ils furent vraiment les martyrs de la philosophie.

3. *A la tête de ces illustres personnages doit être placé l'immortel chancelier d'Angleterre, François Bacon.* L'idée vraiment neuve de Bacon est d'avoir voulu qu'on tint compte, dans la recherche scientifique, non seulement des *cas favorables* (induction vulgaire), mais aussi des *cas défavorables* (induction scientifique). (Voir, là-dessus, Brochard, *Revue philosophique*, avril 1891.) « C'est, dit Stuart Mill, pour avoir signalé l'insuffisance de cette grossière et vague notion de l'induction (sans tables d'absence), que Bacon mérite le titre de fondateur de la philosophie inductive. » (*Logique*, III, 3.) Dans son beau livre sur *Galilée* (Paris, Didier, 1868), Th.-H. Martin a marqué fortement ce qui manquait à Bacon et fait la supériorité de Galilée à la fois sur Bacon et Descartes : « Dès le début de sa carrière scientifique, c'est-à-dire dès 1589, trente et un ans avant la publication du *Novum Organum* de Bacon et quarante-huit ans avant la publication du *Discours de la méthode* de Descartes, Galilée cultivait avec beaucoup de succès les sciences physiques, dont il pratiquait la méthode expérimentale et inductive, *aidée de la mesure des quantités et de l'application des mathématiques*, c'est-à-dire la méthode à laquelle est dû le développement moderne des sciences... Bacon n'est que l'Améric Vespuce de cette méthode, dont Galilée est le vrai Christophe Colomb... Avant de se former une méthode, Bacon et Descartes connurent tous deux la méthode physico-mathématique de Galilée ; ni l'un ni l'autre ne sut la comprendre : Bacon en rejeta la partie mathématique, qui en fait l'exactitude et la puissance ; Descartes en rejeta la partie expérimentale et inductive, qui en fait l'essence même. » En somme, on pourrait dire que c'est Galilée qui a su le premier lire dans le grand livre de la nature, car il a dit expressément que ce livre est écrit (pour nous) en caractères mathématiques. « Galilée, dira Condorcet (*Tableau des progrès*, etc.), fonda la première école scientifique où l'on ait rejeté tout autre moyen que l'expérience et le *calcul*. »

ouvrages si justement estimés, et plus estimés pourtant qu'ils ne sont connus, méritent encore plus notre lecture que nos éloges. A considérer les vues saines et étendues de ce grand homme, la multitude d'objets sur lesquels son esprit s'est porté, la hardiesse de son style, qui réunit partout les plus sublimes images avec la précision la plus rigoureuse, on serait tenté de le regarder comme le plus grand, le plus universel et le plus éloquent des philosophes. Bacon, né dans le sein de la nuit la plus profonde, sentit que la philosophie n'était pas encore, quoique bien des gens, sans doute, se flattassent d'y exceller; car, plus un siècle est grossier, plus il se croit instruit de tout ce qu'il peut savoir. Il commença donc par envisager d'une vue générale les divers objets de toutes les sciences naturelles; il partagea ces sciences en différentes branches, dont il fit l'énumération la plus exacte qu'il lui fut possible; il examina ce que l'on savait déjà sur chacun de ces objets, et fit le catalogue immense de ce qui restait à découvrir. C'est le but de son admirable ouvrage *De la dignité et de l'accroissement des connaissances humaines*. Dans son *Nouvel organe des sciences*, il perfectionne les vues qu'il avait données dans le premier ouvrage; il les porte plus loin, et fait connaître la nécessité de la physique expérimentale, à laquelle on ne pensait point encore. Ennemi des systèmes, il n'envisage la philosophie que comme cette partie de nos connaissances qui doit contribuer à nous rendre meilleurs ou plus heureux : il semble la borner à la science des choses utiles, et recommande partout l'étude de la nature. Ses autres écrits sont formés sur le même plan; tout, jusqu'à leurs titres, y annonce l'homme de génie, l'esprit qui voit en grand. Il y recueille des faits, il y compare des expériences, il en indique un grand nombre à faire; il invite les savants à étudier et à perfectionner les arts, qu'il regarde comme la partie la plus relevée et la plus essentielle de la science humaine; il expose avec une simplicité noble ses *conjectures et ses pensées* sur les différents objets dignes d'intéresser les hommes, et il eût pu dire, comme ce vieillard de Térence, que rien de ce qui touche l'humanité ne lui était étranger. Science de la na-

ture, morale, politique, économique, tout semble avoir été du ressort de cet esprit lumineux et profond ; et on ne sait ce qu'on doit le plus admirer, ou des richesses qu'il répand sur tous les sujets qu'il traite, ou de la dignité avec laquelle il en parle. Ses écrits ne peuvent être mieux comparés qu'à ceux d'Hippocrate sur la médecine, et ils ne seraient ni moins admirés ni moins lus, si la culture de l'esprit était aussi chère aux hommes que la conservation de la santé ; mais il n'y a que les chefs de secte en tout genre dont les ouvrages puissent avoir un certain éclat. Bacon n'a pas été du nombre, et la forme de sa philosophie s'y opposait : elle était trop sage pour étonner personne. La scolastique, qui dominait de son temps, ne pouvait être renversée que par des opinions hardies et nouvelles, et il n'y a pas d'apparence qu'un philosophe qui se contente de dire aux hommes : « Voilà le peu que vous avez appris, voici ce qui vous reste à chercher, » soit destiné à faire beaucoup de bruit parmi ses contemporains.

Nous oserions même faire quelque reproche au chancelier Bacon d'avoir été peut-être trop timide, si nous ne savions avec quelle retenue, et pour ainsi dire avec quelle superstition on doit juger un génie si sublime. Quoiqu'il avoue que les scolastiques ont énervé les sciences par leurs questions minutieuses, et que l'esprit doit sacrifier l'étude des êtres généraux à celle des objets particuliers, il semble pourtant, par l'emploi fréquent qu'il fait des termes de l'école, quelquefois même par celui des principes scolastiques, et par des divisions et subdivisions dont l'usage était fort à la mode, avoir marqué un peu trop de ménagement ou de déférence pour le goût dominant de son siècle. Ce grand homme, après avoir brisé tant de fers, était encore retenu par quelques chaînes qu'il ne pouvait ou n'osait rompre[1].

Nous déclarons ici que nous devons principalement au

1. *Ce grand homme était encore retenu par quelques chaînes.* Par exemple, Bacon était religieux ; son adage favori était : *Leves gustus in philosophia movere fortasse ad atheismum, sed pleniores haustus ad religionem ducere* (*De augment.*). Il est vrai qu'il voulait, et en cela il rompait avec la scolastique et tendait la main aux Encyclopédistes, qu'on distinguât la philosophie de la religion, qu'on séparât la raison de la foi.

chancelier Bacon l'arbre encyclopédique dont nous avons déjà parlé, et que l'on trouvera à la fin de ce discours. Nous en avions fait l'aveu en plusieurs endroits du *prospectus*; nous y revenons encore, et nous ne manquerons aucune occasion de le répéter. Cependant nous n'avons pas cru devoir suivre de point en point le grand homme que nous reconnaissons ici pour notre maître. Si nous n'avons pas placé, comme lui, la raison après l'imagination, c'est que nous avons suivi, dans le système encyclopédique, l'ordre métaphysique des opérations de l'esprit, plutôt que l'ordre historique de ses progrès depuis la renaissance des lettres, ordre que l'illustre chancelier d'Angleterre avait peut-être en vue, jusqu'à un certain point, lorsqu'il faisait, comme il le dit, le cens et le dénombrement des connaissances humaines. D'ailleurs, le plan de Bacon étant différent du nôtre, et les sciences ayant fait depuis de grands progrès, on ne doit pas être surpris que nous ayons pris quelquefois une route différente.

Ainsi, outre les changements que nous avons faits dans l'ordre de la distribution générale, et dont nous avons déjà exposé les raisons, nous avons, à certains égards, poussé les divisions plus loin, surtout dans la partie de mathématique et de physique particulière. D'un autre côté, nous nous sommes abstenus d'étendre au même point que lui la division de certaines sciences, dont il suit jusqu'aux derniers rameaux. Ces rameaux, qui doivent proprement entrer dans le corps de notre encyclopédie, n'auraient fait, à ce que nous croyons, que charger assez inutilement le système général. On trouvera, immédiatement après notre arbre encyclopédique, celui du philosophe anglais : c'est le moyen le plus court et le plus facile de faire distinguer ce qui nous appartient d'avec ce que nous avons emprunté de lui.

Au chancelier Bacon succéda l'illustre Descartes[1]. Cet

1. *Au chancelier Bacon succéda l'illustre Descartes... Il a osé... secouer le joug de l'autorité..., et, par cette révolte dont nous recueillons tous les fruits, il a rendu à la philosophie un service plus essentiel peut-être que tous ceux qu'elle doit à ses illustres successeurs.* Nul n'a parlé de Descartes, au XVIIIe siècle, en aussi bons termes, et pourtant aucun siècle n'a été, quoi qu'il en ait dit, aussi cartésien au fond que le XVIIIe ; car toutes les questions politiques et religieuses que le

homme rare, dont la fortune a tant varié en moins d'un siècle, avait tout ce qu'il fallait pour changer la face de la philosophie : une imagination forte, un esprit très conséquent, des connaissances puisées dans lui-même plus que dans les livres, beaucoup de courage pour combattre les préjugés les plus généralement reçus, et aucune espèce de dépendance qui le forçât à les ménager. Aussi éprouva-t-il de son vivant même ce qui arrive, pour l'ordinaire, à tout homme qui prend un ascendant trop marqué sur les autres. Il fit quelques enthousiastes et eut beaucoup d'ennemis. Soit qu'il connût sa nation ou qu'il s'en défiât seulement, il s'était réfugié dans un pays entièrement libre, pour y méditer plus à son aise. Quoiqu'il pensât beaucoup moins à faire des disciples qu'à les mériter, la persécution alla le chercher dans sa retraite, et la vie cachée qu'il menait ne put l'y soustraire. Malgré toute la sagacité qu'il avait employée pour prouver l'existence de Dieu, il fut accusé de la nier par des ministres qui peut-être ne la croyaient pas. Tourmenté et calomnié par des étrangers, et assez mal accueilli de ses compatriotes, il alla mourir en Suède, bien éloigné sans doute de s'attendre au succès brillant que ses opinions auraient un jour.

On peut considérer Descartes comme géomètre ou comme philosophe. Les mathématiques, dont il semble avoir fait assez peu de cas, font néanmoins aujourd'hui la partie la plus solide et la moins contestée de sa gloire.

L'algèbre, créée en quelque manière par les Italiens, prodigieusement augmentée par notre illustre Viète, a reçu entre les mains de Descartes de nouveaux accroissements. Un des plus considérables est sa *Méthode des indéterminées*, artifice très ingénieux et très subtil, qu'on a su appliquer depuis

XVIIe siècle avait laissées sans réponse, le siècle de Voltaire les résolut selon la méthode cartésienne. Qu'est-ce, par exemple, que l'*Esprit des lois*, sinon la raison appliquée à la science politique, et l'esprit de l'*Encyclopédie* n'est-ce pas la raison expliquant, à sa manière, la religion ? Chamfort avait dit le mot juste quand il s'écriait : « Descartes nous a rendu l'instrument universel ; » car la raison universalisée, c'est-à-dire proclamée souveraine en toutes choses, c'est là tout le XVIIIe siècle, et ainsi se vérifia la prophétique parole de Bossuet, qui avait signalé avec effroi « le grand combat qui se préparait contre l'Église sous le nom de philosophie cartésienne ». (Lettre au P. Lami.)

à un grand nombre de recherches. Mais ce qui a surtout immortalisé le nom de ce grand homme, c'est l'application qu'il a su faire de l'algèbre à la géométrie, idée plus vaste et des plus heureuses que l'esprit humain ait jamais eues, et qui sera toujours la clef des plus profondes recherches, non seulement dans la géométrie, mais dans toutes les sciences physico-mathématiques.

Comme philosophe, il a peut-être été aussi grand, mais il n'a pas été si heureux. La géométrie, qui, par la nature de son objet, doit toujours gagner sans perdre, ne pouvait manquer, étant maniée par un aussi grand génie, de faire des progrès très sensibles et apparents pour tout le monde. La philosophie se trouvait dans un état bien différent : tout y était à commencer ; et que ne coûtent point les premiers pas en tout genre? Le mérite de les faire dispense de celui d'en faire de grands. Si Descartes, qui nous a ouvert la route, n'y a pas été aussi loin que ses sectateurs le croient, il s'en faut beaucoup que les sciences lui doivent aussi peu que le prétendent ses adversaires. Sa *Méthode* seule aurait suffi pour le rendre immortel; sa *Dioptrique* est la plus grande et la plus belle application qu'on eût faite encore de la géométrie à la physique; on voit enfin dans ses ouvrages, même les moins lus maintenant, briller partout le génie inventeur. Si on juge sans partialité ces *tourbillons* devenus aujourd'hui presque ridicules, on conviendra, j'ose le dire, qu'on ne pouvait alors imaginer rien de mieux. Les observations astronomiques qui ont servi à les détruire étaient encore imparfaites ou peu constatées : rien n'était plus naturel que de supposer un fluide qui transportât les planètes. Il n'y avait qu'une longue suite de phénomènes, de raisonnements et de calculs, et par conséquent une longue suite d'années qui pût faire renoncer à une théorie si séduisante. Elle avait d'ailleurs l'avantage singulier de rendre raison de la gravitation des corps par la force centrifuge du tourbillon même, et je ne crains point d'avancer que cette explication de la pesanteur est une des plus belles et des plus ingénieuses hypothèses que la philosophie ait jamais imaginées. Aussi a-t-il fallu, pour l'aban-

donner, que les physiciens aient été entraînés comme malgré eux par la théorie des forces centrales et par des expériences faites longtemps après. Reconnaissons donc que Descartes, forcé de créer une physique toute nouvelle, n'a pu la créer meilleure; qu'il a fallu, pour ainsi dire, passer par les tourbillons pour arriver au vrai système du monde, et que, s'il s'est trompé sur les lois du mouvement, il a du moins deviné le premier qu'il devait y en avoir.

Sa métaphysique, aussi ingénieuse et aussi nouvelle que sa physique, a eu le même sort à peu près; et c'est aussi à peu près par les mêmes raisons qu'on peut la justifier, car telle est aujourd'hui la fortune de ce grand homme, qu'après avoir eu des sectateurs sans nombre, il est presque réduit à des apologistes. Il se trompa sans doute en admettant les idées innées; mais, s'il eût retenu de la secte péripatéticienne la seule vérité qu'elle enseignait sur l'origine des idées par les sens, peut-être les erreurs qui déshonoraient cette vérité par leur alliage auraient été plus difficiles à déraciner. Descartes a osé du moins montrer aux bons esprits à secouer le joug de la scolastique, de l'opinion, de l'autorité, en un mot des préjugés et de la barbarie; et, par cette révolte dont nous recueillons aujourd'hui les fruits, il a rendu à la philosophie un service plus essentiel peut-être que tous ceux qu'elle doit à ses illustres successeurs. On peut le regarder comme un chef de conjurés qui a eu le courage de s'élever le premier contre une puissance despotique et arbitraire, et qui, en préparant une révolution éclatante, a jeté les fondements d'un gouvernement plus juste et plus heureux qu'il n'a pu voir établi. S'il a fini par croire tout expliquer, il a du moins commencé par douter de tout; et les armes dont nous nous servons pour le combattre ne lui en appartiennent pas moins parce que nous les tournons contre lui. D'ailleurs, quand les opinions absurdes sont invétérées, on est quelquefois forcé, pour désabuser le genre humain, de les remplacer par d'autres erreurs, lorsqu'on ne peut mieux faire. L'incertitude et la vanité de l'esprit sont telles, qu'il a toujours besoin d'une opinion à laquelle il se fixe. C'est un enfant à qui

il faut présenter un jouet pour lui enlever une arme dangereuse. Il quittera de lui-même ce jouet quand le temps de la raison sera venu. En donnant ainsi le change aux philosophes, ou à ceux qui croient l'être, on leur apprend du moins à se défier de leurs lumières, et cette disposition est le premier pas vers la vérité. Aussi Descartes a-t-il été persécuté de son vivant, comme s'il fût venu l'apporter aux hommes.

Newton, à qui la route avait été préparée par Huyghens, parut enfin[1] et donna à la philosophie une forme qu'elle semble devoir conserver. Ce grand génie vit qu'il était temps de bannir de la physique les conjectures et les hypothèses vagues, ou du moins de ne les donner que pour ce qu'elles valaient, et que cette science devait être uniquement soumise aux expériences et à la géométrie. C'est peut-être dans cette vue qu'il commença par inventer le calcul de l'infini et la méthode des suites, dont les usages, si étendus dans la géométrie même, le sont encore davantage pour déterminer les effets compliqués que l'on observe dans la nature, où tout semble s'exécuter par des espèces de progressions infinies. Les expériences de la pesanteur et les observations de Kepler firent découvrir au philosophe anglais la force qui retient les planètes dans leurs orbites. Il enseigna tout ensemble à distinguer les causes de leurs mouvements et à les calculer avec une exactitude qu'on n'aurait pu exiger que du travail de plusieurs siècles. Créateur d'une optique toute nouvelle, il fit connaître la lumière aux hommes en la décomposant. Ce que nous pourrions ajouter à l'éloge de ce grand philosophe serait fort au-dessous du témoignage universel qu'on rend aujourd'hui à ses découvertes presque innombrables et à son génie tout à la fois étendu, juste et profond. En enrichissant la philosophie par une grande quantité de biens réels, il a mérité sans doute toute sa reconnaissance ; mais il a peut-être

1. *Newton... parut enfin.* Le savant d'Alembert salue l'apparition de Newton comme le littérateur Boileau avait salué celle de Malherbe (Enfin Malherbe vint). On connaît les vers magnifiques de Voltaire sur l'attraction, dont il donna un excellent exposé dans les *Éléments de la philosophie de Newton* (1738), ce chef-d'œuvre de clarté scientifique. C'est surtout ce dernier ouvrage qui fonda la philosophie newtonienne dans notre XVIIIe siècle.

plus fait pour elle en lui apprenant à être sage, et à contenir dans de justes bornes cette espèce d'audace que les circonstances avaient forcé Descartes à lui donner. Sa *Théorie du monde* (car je ne veux pas dire son *Système*) est aujourd'hui si généralement reçue, qu'on commence à disputer à l'auteur l'honneur de l'invention, parce qu'on accuse d'abord les grands hommes de se tromper, et qu'on finit par les traiter de plagiaires. Je laisse à ceux qui trouvent tout dans les ouvrages des anciens le plaisir de découvrir dans ces ouvrages la gravitation des planètes, quand elle n'y serait pas. Mais en supposant même que les Grecs en aient eu l'idée, ce qui n'était chez eux qu'un système hasardé et romanesque est devenu une démonstration, dans les mains de Newton : cette démonstration, qui n'appartient qu'à lui, fait le mérite réel de sa découverte; et l'attraction sans un tel appui serait une hypothèse comme tant d'autres. Si quelque écrivain célèbre s'avisait de prédire aujourd'hui sans aucune preuve qu'on parviendra un jour à faire de l'or, nos descendants auraient-ils droit, sous ce prétexte, de vouloir ôter la gloire du grand œuvre à un chimiste qui en viendrait à bout? Et l'invention des lunettes en appartiendrait-elle moins à ses auteurs, quand même quelques anciens n'auraient pas cru impossible que nous étendissions un jour la sphère de notre vue?

D'autres savants croient faire à Newton un reproche beaucoup plus fondé, en l'accusant d'avoir ramené dans la physique les *qualités occultes* des scolastiques et des anciens philosophes. Mais les savants dont nous parlons sont-ils bien sûrs que ces deux mots, vides de sens chez les scolastiques et destinés à marquer un être dont ils croyaient avoir l'idée, fussent autre chose chez les anciens philosophes que l'expression modeste de leur ignorance? Newton, qui avait étudié la nature, ne se flattait pas d'en savoir plus qu'eux sur la cause première qui produit les phénomènes; mais il n'employa pas le même langage, pour ne pas révolter des contemporains qui n'auraient pas manqué d'y attacher une autre idée que lui. Il se contenta de prouver que les tourbillons de Descartes ne pouvaient rendre raison du mouvement des planètes:

que les phénomènes et les lois de la mécanique s'unissaient pour les renverser; qu'il y a une force par laquelle les planètes tendent les unes vers les autres, et dont le principe nous est entièrement inconnu. Il ne rejeta point l'impulsion; il se borna à demander qu'on s'en servît plus heureusement qu'on n'avait fait jusqu'alors pour expliquer les mouvements des planètes : ses désirs n'ont point encore été remplis, et ne le seront peut-être de longtemps. Après tout, quel mal aurait-il fait à la philosophie, en nous donnant lieu de penser que la matière peut avoir des propriétés que nous ne lui soupçonnions pas, et en nous désabusant de la confiance ridicule où nous sommes de les connaître toutes!

A l'égard de la métaphysique, il paraît que Newton ne l'avait pas entièrement négligée. Il était trop grand philosophe pour ne pas sentir qu'elle est la base de nos connaissances, et qu'il faut chercher dans elle seule des notions nettes et exactes de tout : il paraît même, par les ouvrages de ce profond géomètre, qu'il était parvenu à se faire de telles notions sur les principaux objets qui l'avaient occupé. Cependant, soit qu'il fût peu content lui-même des progrès qu'il avait faits dans la métaphysique, soit qu'il crût difficile de donner au genre humain des lumières bien satisfaisantes ou bien étendues sur une science trop souvent incertaine et contentieuse, soit enfin qu'il craignît qu'à l'ombre de son autorité on n'abusât de sa métaphysique comme on avait abusé de celle de Descartes pour soutenir des opinions dangereuses ou erronées, il s'abstint presque absolument d'en parler dans ceux de ses écrits qui sont les plus connus ; et on ne peut guère apprendre ce qu'il pensait sur les différents objets de cette science, que dans les ouvrages de ses disciples. Ainsi, comme il n'a causé sur ce point aucune révolution, nous nous abstiendrons de le considérer de ce côté-là.

Ce que Newton n'avait osé ou n'aurait peut-être pu faire, Locke l'entreprit et l'exécuta avec succès. On peut dire qu'il créa la métaphysique à peu près comme Newton avait créé la physique [1]. Il conçut que les abstractions et les questions

1. *Locke créa la métaphysique à peu près comme Newton avait créé la physi-*

ridicules qu'on avait jusqu'alors agitées, et qui avaient fait comme la substance de la philosophie, étaient la partie qu'il fallait surtout proscrire. Il chercha dans ses abstractions et dans les abus des signes les causes principales de nos erreurs, et les y trouva. Pour connaître notre âme, ses idées et ses affections, il n'étudia point les livres, parce qu'ils l'auraient mal instruit : il se contenta de descendre profondément en lui-même ; et après s'être, pour ainsi dire, contemplé longtemps, il ne fit dans son traité *de l'Entendement humain* que présenter aux hommes le miroir dans lequel il s'était vu. En un mot, il réduisit la métaphysique à ce qu'elle doit être en effet, la physique expérimentale de l'âme : espèce de physique très différente de celle des corps, non seulement par son objet, mais par la manière de l'envisager. Dans celle-ci on peut découvrir, et on découvre souvent des phénomènes inconnus ; dans l'autre, les faits aussi anciens que le monde existent également dans tous les hommes : tant pis pour qui croit en voir de nouveaux. La métaphysique raisonnable ne peut consister, comme la physique expérimentale, qu'à rassembler avec soin tous ces faits, à les réduire en un corps, à expliquer les uns par les autres, en distinguant ceux qui doivent tenir le premier rang et servir comme de base. En un mot, les principes de la métaphysique, aussi

que. On connaît le mot de Voltaire : « Tant de raisonneurs ayant fait le roman de l'âme, un sage (Locke) est venu qui en a fait l'histoire. » C'est ce que répétera Diderot dans l'*Encyclopédie* (art. Locke). Ce n'est pas seulement la philosophie de Locke qui exerça une grande influence sur nos philosophes ; ses idées pédagogiques inspirèrent aussi Rousseau, et Voltaire connaissait sa fameuse *Épître sur la tolérance* (1685). Il est vrai que la tolérance de Locke, singulièrement restreinte, ne souffrait pas les athées. Le grand mérite de Locke, aux yeux de nos philosophes, c'est d'avoir nié l'existence des idées innées ; dans Descartes l'existence de Dieu était liée à la théorie des idées innées, et Diderot, qui n'admettait pas ces dernières, a quelque part appelé Descartes « le défenseur de l'existence de Dieu ». (*Œuvres posth.*, *Rev. nouv.*, 1883.) Locke avait fourni une autre arme aux matérialistes : « L'homme est un corps, et il pense, disait-il ; qui sait si la matière est incapable de penser ? — Elle sent et pense, à coup sûr, » dira Diderot, qui n'admet qu'une matière douée de sensibilité. Locke d'ailleurs aurait reculé devant les conséquences extrêmes que certains philosophes français tiraient de ses prémisses, de même qu'il avait désavoué les *déistes* anglais qui avaient dépassé les conclusions de son fameux traité intitulé *the Reasonableness of Christianity* (1695). — L'*Essai sur l'entendement humain*, de Locke, cette Bible des Encyclopédistes, fut traduit pour la première fois en français par Coste en 1700.

simples que les axiomes, sont les mêmes pour les philosophes et pour le peuple. Mais le peu de progrès que cette science a faits depuis longtemps montre combien il est rare d'appliquer heureusement ces principes, soit par la difficulté que renferme un pareil travail, soit peut-être aussi par l'impatience naturelle qui empêche de s'y borner. Cependant le titre de métaphysicien, et même de grand métaphysicien, est encore assez commun dans notre siècle; car nous aimons à tout prodiguer : mais qu'il y a peu de personnes véritablement dignes de ce nom ! Combien y en a-t-il qui ne le méritent que par le malheureux talent d'obscurcir avec beaucoup de subtilité des idées claires, et de préférer, dans les notions qu'ils se forment, l'extraordinaire au vrai, qui est toujours simple ! Il ne faut pas s'étonner après cela si la plupart de ceux qu'on appelle *métaphysiciens* font si peu de cas les uns des autres. Je ne doute point que ce titre ne soit bientôt une injure pour nos bons esprits, comme le nom de *sophiste*, qui pourtant signifie *sage*, avili en Grèce par ceux qui le portaient, fut rejeté par les vrais philosophes.

Concluons de toute cette histoire que l'Angleterre nous doit la connaissance de cette philosophie que nous avons reçue d'elle[1]. Il y a peut-être plus loin des formes substantielles aux tourbillons, que des tourbillons à la gravitation universelle[2]; comme il y a peut-être un plus grand intervalle entre l'algèbre pure et l'idée de l'appliquer à la géométrie, qu'entre le petit triangle de Barrow et le calcul différentiel.

Tels sont les principaux génies que l'esprit humain doit regarder comme ses maîtres, et à qui la Grèce eût élevé des

1. *Concluons de toute cette histoire que l'Angleterre nous doit la naissance de cette philosophie que nous avons reçue d'elle.* Rien de plus vrai : Locke, dit M. Huxley, a toujours suivi la maxime cartésienne de n'accepter pour vrai que ce qui est clairement et évidemment tel.

2. *Il y a peut-être plus loin des formes substantielles aux tourbillons, que des tourbillons à la gravitation universelle.* Ce n'est pas assez dire, en faveur de Descartes. Il fallait dire : Entre la scolastique, qui prouve simplement, mais ne cherche pas la vérité, et la raison de Descartes qui, réduite à sa propre lumière, cherche la vérité et donne, dans ses tourbillons, une explication *purement scientifique* de l'univers, il y a un abîme, tandis qu'entre les tourbillons de Descartes et l'attraction de Newton, il n'y a que la différence des résultats obtenus par cette même raison.

statues, quand même elle eût été obligée, pour leur faire place, d'abattre celles de quelques conquérants[1].

Les bornes de ce discours préliminaire nous empêchent de parler de plusieurs philosophes illustres, qui, sans se proposer des vues aussi grandes que ceux dont nous venons de faire mention, n'ont pas laissé par leurs travaux de contribuer beaucoup à l'avancement des sciences, et ont pour ainsi dire levé un coin du voile qui nous cachait la vérité. De ce nombre sont Galilée, à qui la géographie doit tant pour ses découvertes astronomiques, et la mécanique pour sa théorie de l'accélération ; Harvey, que la découverte de la circulation du sang rendra immortel : Huyghens, que nous avons déjà nommé, et qui, par des ouvrages pleins de force et de génie, a si bien mérité de la géométrie et de la physique ; Pascal, auteur d'un traité sur la cycloïde, qu'on doit regarder comme un prodige de sagacité et de pénétration, et d'un traité de l'équilibre des liqueurs et de la pesanteur de l'air, qui nous a ouvert une science nouvelle : génie universel et sublime, dont les talents ne pourraient être trop regrettés par la philosophie, si la religion n'en avait pas profité[2] ; Malebranche, qui a si bien démêlé les erreurs des sens, et qui a connu celles de l'imagination, comme s'il n'avait pas été souvent trompé

1. *Tels sont les principaux génies que l'esprit humain doit regarder comme ses maîtres et à qui la Grèce eût élevé des statues*, etc. Le XVIIIe siècle, et en particulier d'Alembert, dans tout ce discours, ramène volontiers l'histoire à ce qu'elle devrait être selon un auteur contemporain (M. Bourdeau, ouvrage cité plus haut) : « la science du développement de la raison. » Les grands hommes sont donc ceux qui ont éclairé ou enrichi de leurs découvertes l'humanité, et non ceux qui l'ont troublée et décimée par leurs conquêtes. D'Alembert développa cette pensée dans ses *Réflexions sur l'histoire* : « Encore si, en m'apprenant en détail les extravagances et la méchanceté des hommes, elle m'instruisait avec le même soin de ce qu'ils ont fait de bon et d'utile ! Si j'y trouvais le progrès des connaissances humaines, les degrés par lesquels les sciences et les arts se sont perfectionnés ! Mais point du tout. Cette partie de l'histoire, la seule vraiment intéressante, la seule digne de la curiosité du sage, est précisément celle que les compilateurs ont le plus négligée ; infatigables narrateurs de ce qu'on ne leur demande pas, ils semblent s'être donné le mot pour taire ce qu'on voudrait savoir. Tandis que des vautours s'égorgeaient, des vers à soie filaient dans le silence ; nous jouissons de leur travail sans les connaître, et nous ne savons que l'histoire des vautours. »

2. *Pascal,... génie universel et sublime, dont les talents ne pourraient être trop regrettés par la philosophie, si la religion n'en avait pas profité*. Pascal est,

par la sienne ; Bayle, le père de la physique expérimentale[1] ; plusieurs autres enfin, parmi lesquels doivent être comptés avec distinction les Vesale, les Sydenham, les Boerhaave, et une infinité d'anatomistes et de physiciens célèbres.

Entre ces grands hommes il en est un dont la philosophie, aujourd'hui fort accueillie et fort combattue dans le nord de l'Europe, nous oblige à ne le point passer sous silence ; c'est l'illustre Leibnitz. Quand il n'aurait pour lui que la gloire, ou même que le soupçon d'avoir partagé avec Newton l'invention du calcul différentiel, il mériterait à ce titre une mention honorable. Mais c'est principalement par sa métaphysique que nous voulons l'envisager. Comme Descartes, il semble avoir reconnu l'insuffisance de toutes les solutions qui avaient été données jusqu'à lui des questions les plus élevées, sur l'union du corps et de l'âme, sur la Providence, sur la nature de la matière ; il paraît même avoir eu l'avantage d'exposer avec plus de force que personne les difficultés qu'on peut proposer sur ces questions ; mais, moins sage que Locke et Newton, il ne s'est pas contenté de former des doutes, il a cherché à les dissiper, et de ce côté-là il n'a peut-être pas été plus heureux que Descartes. Son principe de la *raison suffisante*[2], très beau et très vrai en lui-même, ne paraît

en réalité, l'ennemi qu'ils combattent avec le plus d'acharnement : n'est-il pas l'apologiste de la *grâce*, tandis qu'ils sont les disciples de la *nature* ? Pascal et les Encyclopédistes sont aux antipodes. Les Encyclopédistes remettent en honneur l'*homme naturel*, que Pascal avait tant ravalé dans Montaigne, ce maître à penser des philosophes. (Comp. le chapitre du *Port-Royal* de Sainte-Beuve consacré à Montaigne.)

1. *Bayle, le père de la physique expérimentale.* Singulière erreur : Bayle est resté étranger aux sciences physiques, et Voltaire lui en a fait un reproche. Mais Voltaire savait, mieux que d'Alembert, tout ce que devaient les auteurs de l'*Encyclopédie* à l'auteur du *Dictionnaire historique et critique* (1697). Il faudrait un long chapitre pour montrer en détail que Bayle est le plus grand précurseur des philosophes, et il en faudrait un second, non moins étendu, si l'on voulait relever les emprunts, le plus souvent déguisés, que lui ont faits Diderot et ses collaborateurs. Joseph de Maistre a eu raison d'appeler Bayle « le père de l'incrédulité moderne ». Diderot a parlé de lui en de meilleurs termes que d'Alembert à son article Pyrrhonisme. (Voir particulièrement sur Bayle l'article de M. Brunetière, *Revue des Deux Mondes*, 1er août 1892.)

2. *Son principe de la raison suffisante...* Leibnitz en a formulé un autre, le *principe de continuité* (*natura non facit saltus*), dont les philosophes ont tiré le plus grand parti et qui a frayé la voie au transformisme. Dès 1748 de Maillet

pas devoir être fort utile à des êtres aussi peu éclairés que nous le sommes sur les raisons premières de toutes choses ; ses *Monades* prouvent tout au plus qu'il a vu mieux que personne qu'on ne peut se former une idée nette de la matière, mais elles ne paraissent pas faites pour la donner ; son *Harmonie préétablie* semble n'ajouter qu'une difficulté de plus à l'opinion de Descartes sur l'union du corps et de l'âme ; enfin son système de l'*optimisme* est peut-être dangereux par le prétendu avantage qu'il a d'expliquer tout. Ce grand homme paraît avoir porté dans la métaphysique plus de sagacité que de lumière ; mais de quelque manière qu'on pense sur cet article, on ne peut lui refuser l'admiration que méritent la grandeur de ses vues en tout genre, l'étendue prodigieuse de ses connaissances, et surtout l'esprit philosophique par lequel il a su les éclairer.

Nous finirons par une observation qui ne paraîtra pas surprenante à des philosophes. Ce n'est guère de leur vivant que les grands hommes dont nous venons de parler ont changé la face des sciences. Nous avons déjà vu pourquoi Bacon n'a point été chef de secte ; deux raisons se joignent à celle que nous en avons apportée. Ce grand philosophe a écrit plusieurs de ses ouvrages dans une retraite à laquelle ses ennemis l'avaient forcé, et le mal qu'ils avaient fait à l'homme d'État n'a pu manquer de nuire à l'auteur. D'ailleurs, uniquement occupé d'être utile [1], il a peut-être embrassé trop de matières pour que ses contemporains dussent se laisser éclairer à la fois sur un si grand nombre d'objets. On ne permet

(*Telliamed*) insiste sur la ressemblance de figure qui se remarque entre certains poissons et quelques animaux terrestres ; il est surprenant, dit-il, que personne jusqu'ici n'ait travaillé à approfondir les raisons de cette conformité. (*Telliamed, ou les Entretiens d'un philosophe indien avec un philosophe français sur la diminution de la mer.*) Cette théorie et d'autres semblables, qui annoncent et préparent la doctrine de l'évolution, seront développées successivement par Diderot (*Interprétation de la nature*, 1754), Charles Bonnet (*Contemplation de la nature*, 1764), et Robinet (*De la nature*, 1766, et *Considérations philosophiques sur la gradation des formes de l'être*, 1768).

1. *D'ailleurs uniquement occupé d'être utile...* On sait aujourd'hui quels étaient « les ennemis » de Bacon : c'étaient les amis de la justice et les défenseurs de l'État. Voir sur le procès scandaleux de Bacon, G. Lyon, *Un Grand Prévaricateur* (*Nouvelle Revue*, 1er février 1893).

guère aux grands génies d'en savoir tant ; on veut bien apprendre quelque chose d'eux sur un sujet borné, mais on ne veut pas être obligé à réformer toutes ses idées sur les leurs. C'est en partie pour cette raison que les ouvrages de Descartes ont essuyé en France après sa mort plus de persécution que leur auteur n'en avait souffert en Hollande pendant sa vie ; ce n'a été qu'avec beaucoup de peine que les écoles ont enfin osé admettre une physique qu'elles s'imaginaient être contraire à celle de Moïse[1]. Newton, il est vrai, a trouvé dans ses contemporains moins de contradiction : soit que les découvertes géométriques par lesquelles il s'annonça, et dont on ne pouvait lui disputer ni la propriété ni la réalité, eussent accoutumé à l'admiration pour lui, et à lui rendre des hommages qui n'étaient ni trop subits ni trop forcés ; soit que, par sa supériorité, il imposât silence à l'envie, soit enfin, ce qui paraît plus difficile à croire, qu'il eût affaire à une nation moins injuste que les autres[2]. Il a eu l'avantage singulier de voir sa philosophie généralement reçue en Angleterre de son vivant, et d'avoir tous ses compatriotes pour partisans et pour admirateurs. Cependant il s'en fallait bien que le reste de l'Europe fît alors le même accueil à ses ouvrages. Non seulement ils étaient inconnus en France, mais la philosophie scolastique y dominait encore lorsque Newton avait déjà renversé la physique cartésienne ; et les tourbillons étaient détruits avant que nous songeassions à les adopter. Nous avons été aussi longtemps à les soutenir qu'à les re-

1. *Ce n'a été qu'avec beaucoup de peine que les écoles ont enfin osé admettre une physique qu'elles s'imaginaient être contraire à celle de Moïse.* Voir, sur la persécution du cartésianisme en France, Bouillier, *Histoire de la philosophie cartésienne*, I, chap. XXII et suiv. La physique de Descartes était bien réellement, par son principe et sa méthode, exclusivement scientifiques, contraire à celle de Moïse.

2. *Soit qu'il* (Newton) *eût affaire à une nation moins injuste que les autres.* La popularité de Newton s'explique tout naturellement par la faveur dont jouissaient les sciences en Angleterre au XVIIe siècle. Charles II avait un laboratoire à Witehall ; les dames élégantes de l'aristocratie venaient en équipage dans les laboratoires pour s'y faire expliquer les merveilles de l'attraction magnétique. Enfin l'établissement de la Société royale (*Royal Society*, 1660) ouvrait l'ère des grandes recherches scientifiques en Angleterre. C'est à cette Société illustre que Newton communiqua sa grande découverte en février 1685.

cevoir. Il ne faut qu'ouvrir nos livres pour voir avec surprise qu'il n'y a pas encore trente ans qu'on a commencé en France à renoncer au cartésianisme. Le premier qui ait osé parmi nous se déclarer ouvertement newtonien, est l'auteur du *Discours sur la figure des astres*[1], qui joint à des connaissances géométriques très étendues cet esprit philosophique avec lequel elles ne se trouvent pas toujours, et ce talent d'écrire auquel on ne croira plus qu'elles nuisent, quand on aura lu ses ouvrages. Maupertuis a cru qu'on pouvait être bon citoyen sans adopter aveuglément la physique de son pays, et pour attaquer cette physique il a eu besoin d'un courage dont on doit lui savoir gré. En effet, notre nation, singulièrement avide de nouveautés dans les matières de goût, est, en matière de science, très attachée aux opinions anciennes. Deux dispositions si contraires en apparence ont leurs principes dans plusieurs causes, et surtout dans cette ardeur de jouir, qui semble constituer notre caractère. Tout ce qui est du ressort du sentiment n'est pas fait pour être longtemps cherché, et cesse d'être agréable dès qu'il ne se présente pas tout d'un coup; mais aussi l'ardeur avec laquelle nous nous y livrons s'épuise bientôt, et l'âme, dégoûtée aussitôt que remplie, vole vers un nouvel objet qu'elle abandonnera de même. Au contraire, ce n'est qu'à force de méditation que l'esprit parvient à ce qu'il cherche; mais, par cette raison, il veut jouir aussi longtemps qu'il a cherché, surtout lorsqu'il ne s'agit que d'une philosophie hypothétique et conjecturale, beaucoup plus riante que des calculs et des combinaisons exactes. Les physiciens, attachés à leurs théories avec le même zèle, et par

1. *Le premier qui ait osé parmi nous se déclarer ouvertement newtonien est l'auteur du* Discours sur la figure des astres. Cet auteur est Maupertuis, et son discours est de 1732. « Je puis dire, y écrit-il, que je suis le premier qui osai en France proposer l'attraction, du moins comme un principe à examiner. » L'ouvrage de Voltaire (*Éléments de la philosophie de Newton*) est de 1738, 1re édit., incomplète, publiée en Hollande. C'est l'abbé Sigorgne qui le premier professa publiquement à Paris la doctrine de Newton, qu'il avait défendue dans ses *Institutions newtoniennes* (1747). « Professeur de philosophie en l'université de Paris, écrivait-il plus tard, j'en ai changé l'enseignement. »

Au début du siècle le cartésianisme régnait dans les écoles (dans les *cursus philosophici*), et la Sorbonne condamnera encore en 1751 les thèses de l'abbé de

les mêmes motifs, que les artisans à leurs pratiques, ont, sur ce point, beaucoup plus de ressemblance avec le peuple qu'ils ne s'imaginent. Respectons toujours Descartes; mais abandonnons sans peine des opinions qu'il eût combattues lui-même un siècle plus tard. Surtout ne confondons point sa cause avec celle de ses sectateurs. Le génie qu'il a montré en cherchant dans la nuit la plus sombre une route nouvelle, quoique trompeuse, n'était qu'à lui : ceux qui l'ont osé suivre les premiers dans les ténèbres ont au moins marqué du courage; mais il n'y a plus de gloire à s'égarer sur ses traces depuis que la lumière est venue. Parmi le peu de savants qui défendent encore sa doctrine, il eût désavoué lui-même ceux qui n'y tiennent que par un attachement servile à ce qu'ils ont appris dans leur enfance, ou par je ne sais quel préjugé national, la honte de la philosophie. Avec de tels motifs on peut être le dernier de ses partisans [1], mais on n'aurait pas eu le mérite d'être son premier disciple, ou plutôt on eût été son adversaire lorsqu'il n'y avait que de l'injustice à l'être. Pour avoir le droit d'admirer les erreurs d'un grand homme, il faut savoir les reconnaître, quand le temps les a mises au grand jour. Aussi les jeunes gens, qu'on regarde d'ordinaire comme d'assez mauvais juges, sont peut-être les meilleurs dans les matières philosophiques et dans beaucoup d'autres, lorsqu'ils ne sont pas dépourvus de lumière ; parce que, tout leur étant également nouveau, ils n'ont d'autre intérêt que celui de bien choisir.

Ce sont en effet les jeunes géomètres, tant de France que des pays étrangers, qui ont réglé le sort des deux philoso-

Prades (voir notre Introduction), comme étant contraires à la théorie cartésienne des idées innées. Mais dès 1730, au dire de Voltaire, « on commençait à revenir en France de cette philosophie chimérique »; le cartésianisme, n'étant plus alors persécuté, mais protégé, était d'autant plus suspect aux Encyclopédistes.

1. *Parmi le peu de savants qui défendent encore sa doctrine... On peut être le dernier de ses partisans.* C'est Mairan qui fut à peu près le dernier cartésien du XVIIIe siècle. Secrétaire de l'Académie des sciences après Fontenelle, il chercha, comme lui, à sauver la physique cartésienne. En 1754, Grimm pouvait écrire : « Aujourd'hui que le newtonianisme a triomphé en France comme dans le reste de l'Europe éclairée, il n'y a plus guère ici de partisans de Descartes que M. de Mairan et quelques vieux académiciens peu connus. »

phies. L'ancienne est tellement proscrite, que les plus zélés partisans n'osent plus même nommer ces tourbillons dont ils remplissaient autrefois leurs ouvrages. Si le newtonianisme venait à être détruit de nos jours par quelque cause que ce pût être, injuste ou légitime, les sectateurs nombreux qu'il a maintenant joueraient sans doute alors le même rôle qu'ils ont fait jouer à d'autres. Telle est la nature des esprits ; telles sont les suites de l'amour-propre qui gouverne les philosophes, du moins autant que les autres hommes, et de la contradiction que doivent éprouver toutes les découvertes, ou même ce qui en a l'apparence.

Il en a été de Locke à peu près comme de Bacon, de Descartes et de Newton. Oublié longtemps pour Rohault et pour Régis, et encore assez peu connu de la multitude, il commence enfin à avoir parmi nous des lecteurs et quelques partisans. C'est ainsi que les personnages illustres, souvent trop au-dessus de leur siècle, travaillent presque toujours en pure perte pour leur siècle même ; c'est aux âges suivants qu'il est réservé de recueillir le fruit de leurs lumières. Aussi les restaurateurs des sciences ne jouissent-ils presque jamais de toute la gloire qu'ils méritent ; des esprits fort inférieurs la leur arrachent : parce que les grands hommes se livrent à leur génie, et les hommes médiocres à celui de leur nation. Il est vrai que le témoignage que la supériorité ne peut s'empêcher de se rendre à elle-même suffit pour la dédommager des suffrages vulgaires : elle se nourrit de sa propre substance, et cette réputation, dont on est si avide, ne sert souvent qu'à consoler la médiocrité des avantages que le talent a sur elle. On peut dire en effet que la renommée, qui publie tout, raconte plus souvent ce qu'elle voit, et que les poètes, qui lui ont donné cent bouches, devaient bien aussi lui donner un bandeau.

La philosophie, qui forme le goût dominant de notre siècle, semble, par les progrès qu'elle fait parmi nous, vouloir réparer le temps qu'elle a perdu, et se venger de l'espèce de mépris que lui avaient marqué nos pères. Ce mépris est aujourd'hui retombé sur l'érudition, et n'en est pas plus juste

pour avoir changé d'objet. On s'imagine que nous avons tiré des ouvrages des anciens tout ce qu'il nous importait de savoir, et sur ce fondement on dispenserait volontiers de leur peine ceux qui vont encore les consulter. Il semble qu'on regarde l'antiquité comme un oracle qui a tout dit, et qu'il est inutile d'interroger ; et on ne fait guère plus de cas aujourd'hui de la restitution d'un passage que de la découverte d'un petit rameau de veine dans le corps humain. Mais comme il serait ridicule de croire qu'il n'y a plus rien à découvrir dans l'anatomie, parce que les anatomistes se livrent quelquefois à des recherches inutiles en apparence, et souvent utiles par leurs suites, il ne serait pas moins absurde de vouloir interdire l'érudition, sous prétexte des recherches peu importantes auxquelles nos savants peuvent s'abandonner. C'est être ignorant ou présomptueux de croire que tout soit vu dans quelque matière que ce puisse être, et que nous n'ayons plus aucun avantage à tirer de l'étude et de la lecture des anciens.

L'usage de tout écrire aujourd'hui en langue vulgaire a contribué sans doute à fortifier ce préjugé, et peut-être est plus pernicieux que le préjugé même. Notre langue s'étant répandue par toute l'Europe[1], nous avons cru qu'il était temps de la substituer à la langue latine, qui, depuis la renaissance des lettres, était celle de nos savants. J'avoue qu'un philosophe est beaucoup plus excusable d'écrire en français, qu'un Français de faire des vers latins ; je veux bien même convenir que cet usage a contribué à rendre la lumière plus générale, si néanmoins c'est étendre réellement l'esprit d'un peuple, que d'en étendre la superficie. Cependant il résulte de là un inconvénient que nous aurions dû prévoir. Les sa-

1. *Notre langue s'étant répandue par toute l'Europe.* On sait que l'Académie de Berlin proposa pour sujet de prix la réponse à cette question : « Qu'est-ce qui a rendu la langue française universelle ? » et que Rivarol remporta le prix (1784). Tous ces philosophes anglais dont vient de parler d'Alembert, Bacon, Locke, Newton, nos écrivains, en francisant leurs œuvres, les universalisaient. La littérature française (et Voltaire avant tout autre, le plus merveilleux vulgarisateur qui fût jamais) fut alors pour la littérature anglaise, suivant une image de Macaulay, ce qu'avait été pour Moïse Aaron, alors qu'il expliquait au peuple la pensée de Moïse : nous expliquions la pensée anglaise au monde civilisé.

vants des autres nations, à qui nous avons donné l'exemple, ont cru avec raison qu'ils écriraient encore mieux dans leur langue que dans la nôtre. L'Angleterre nous a donc imités ; l'Allemagne, où le latin semblait s'être réfugié, commence insensiblement à en perdre l'usage ; je ne doute pas qu'elle ne soit bientôt suivie par les Suédois, les Danois et les Russes. Ainsi, avant la fin du XVIIIe siècle, un philosophe qui voudra s'instruire à fond des découvertes de ses prédécesseurs, sera contraint de charger sa mémoire de sept à huit langues différentes, et, après avoir consumé à les apprendre le temps le plus précieux de sa vie, il mourra avant de commencer à s'instruire. L'usage de la langue latine, dont nous avons fait voir le ridicule dans les matières de goût, ne pourrait être que très utile dans les ouvrages de philosophie, dont la clarté et la précision doivent faire tout le mérite, et qui n'ont besoin que d'une langue universelle et de convention. Il serait donc à souhaiter qu'on rétablît cet usage ; mais il n'y a pas lieu de l'espérer[1]. L'abus dont nous osons nous plaindre est trop favorable à la vanité et à la paresse, pour qu'on se flatte de le déraciner. Les philosophes, comme les autres écrivains, veulent être lus, et surtout de leur nation. S'ils se servaient d'une langue moins familière, ils auraient moins de bouches pour les célébrer, et on ne pourrait se vanter de les entendre. Il est vrai qu'avec moins d'admirateurs ils auraient de meilleurs juges ; mais c'est un avantage qui touche peu, parce que la réputation tient plus au nombre qu'au mérite de ceux qui la distribuent.

En récompense, car il ne faut rien outrer, nos livres de science semblent avoir acquis jusqu'à l'espèce d'avantage qui semblait devoir être particulier aux ouvrages de belles-lettres. Un écrivain respectable, que notre siècle a eu le bonheur de posséder longtemps[2], et dont je louerais ici les diffé-

1. *Il serait donc à souhaiter qu'on rétablit cet usage.* Il est étrange de souhaiter qu'on se serve du latin pour propager des idées et des découvertes pour lesquelles la langue latine n'aurait pas même de mots ; d'ailleurs la science, ainsi mise en latin, ne serait accessible qu'à un petit nombre d'initiés, et l'*Encyclopédie* a pour but principal de la vulgariser.

2. *Un écrivain respectable, que notre siècle a eu le bonheur de posséder long-*

rentes productions si je ne me bornais pas à l'envisager comme philosophe, a appris aux savants à secouer le joug du pédantisme. Supérieur dans l'art de mettre en leur jour les idées les plus abstraites, il a su, par beaucoup de méthode, de précision et de clarté, les abaisser à la portée des esprits qu'on aurait cru les moins faits pour les saisir. Il a même osé prêter à la philosophie les ornements qui semblaient lui être les plus étrangers, et qu'elle paraissait devoir s'interdire le plus sévèrement ; et cette hardiesse a été justifiée par le succès le plus général et le plus flatteur. Mais, semblable à tous les écrivains originaux, il a laissé bien loin derrière lui ceux qui ont cru pouvoir l'imiter.

L'auteur de l'*Histoire naturelle* a suivi une route toute différente[1]. Rival de Platon et de Lucrèce, il a répandu dans son ouvrage, dont la réputation croît de jour en jour, cette noblesse et cette élévation de style qui sont si propres aux matières philosophiques, et qui dans les écrits du sage doivent être la peinture de son âme.

Cependant la philosophie, en songeant à plaire, paraît n'avoir pas oublié qu'elle est principalement faite pour ins-

temps. C'est Fontenelle, lequel a été doublement le précurseur des Encyclopédistes : par son *Entretien sur la pluralité des mondes* (1686) il a le premier popularisé les sciences et la philosophie, ce qui est l'idée fondamentale de l'*Encyclopédie*, et par son *Histoire des oracles* (1687), que Bayle appelait, et il s'y connaissait, « une machine bien redoutable », il enseignait qu' « on peut, sans impiété, donner des sens contraires à une même chose (aux miracles par exemple), quoiqu'elle regarde la religion. » Grimm a très bien dit (février 1757) : « Fontenelle le premier a rendu la philosophie populaire en France; » et il ajoute avec raison que Voltaire est venu à temps pour arrêter les progrès du faux bel esprit, car on sait que Fontenelle déguisait souvent en madrigal les idées nouvelles; il faisait entrer, a dit Sainte-Beuve, les vérités de Copernic dans une enveloppe à la Scudéry ; il aura sur ce point, au XVIIIe siècle, des imitateurs, dont le plus connu est Desmoutiers, l'auteur des *Lettres à Émilie sur la mythologie* (1786-96).

1. *L'auteur de l'*Histoire naturelle *a suivi une route toute différente*. Si d'Alembert loue ici Buffon, c'est qu'il espère l'avoir pour collaborateur. Mais Buffon ayant prétendu être célèbre sans être Encyclopédiste, sans vouloir, comme dit Grimm, être d'aucun parti, il ne sera plus pour d'Alembert qu'un « phrasier ». On sait que Buffon avait inscrit en tête de son grand ouvrage : *Naturam amplectitur omnem*, que d'Alembert trouvait plaisant de traduire ainsi : « Qui trop embrasse mal étreint. » Au reste, si les Encyclopédistes n'aimaient pas Buffon, celui-ci le leur rendait bien : en 1775, en pleine séance académique, il osa reprocher à d'Alembert et à ses amis leur intolérance en termes fort clairs : « Eh! Messieurs, nous demandons la tolérance, accordons-la donc, exerçons-la pour en donner l'exemple. »

truire ; c'est par cette raison que le goût des systèmes, plus propre à flatter l'imagination qu'à éclairer la raison, est aujourd'hui presque absolument banni des bons ouvrages. Un de nos meilleurs philosophes, l'abbé de Condillac[1], semble lui avoir porté les derniers coups. L'esprit d'hypothèse et de conjecture pouvait être autrefois fort utile, et avait même été nécessaire pour la renaissance de la philosophie, parce qu'alors il s'agissait encore moins de bien penser que d'apprendre à penser par soi-même. Mais les temps sont changés, et un écrivain qui ferait parmi nous l'éloge des systèmes viendrait trop tard. Les avantages que cet esprit peut procurer maintenant sont en trop petit nombre pour balancer les inconvénients qui en résultent ; et si on prétend prouver l'utilité des systèmes par un très petit nombre de découvertes qu'ils ont occasionnées autrefois, on pourrait de même conseiller à nos géomètres de s'appliquer à la quadrature du cercle, parce que les efforts de plusieurs mathématiciens pour la trouver, nous ont produit quelques théorèmes. L'esprit de système est dans la physique ce que la métaphysique est dans la géométrie. S'il est quelquefois nécessaire pour nous mettre dans le chemin de la vérité, il est presque toujours incapable de nous y conduire par lui-même. Éclairé par l'observation de la nature, il peut entrevoir les causes des phénomènes ; mais c'est au calcul à assurer, pour ainsi dire, l'existence de ces causes, en déterminant exactement les effets qu'elles peuvent produire, et en comparant ces effets avec ceux que l'expérience nous découvre. Toute hypothèse dénuée d'un tel secours acquiert rarement ce degré de certitude qu'on doit toujours chercher dans les sciences naturelles, et qui néanmoins se trouve si peu dans ces conjectures frivoles qu'on honore du nom de *système*. S'il ne pouvait y en avoir que de cette espèce, le principal mérite du physicien

1. *Un de nos meilleurs philosophes, l'abbé de Condillac.* On peut distinguer trois étapes dans la philosophie sensualiste du XVIIIe siècle : 1° pour Locke, nos idées sont des sensations ; 2° pour Condillac (*Traité des sensations*, 1754), nos facultés elles-mêmes ne sont que des sensations transformées ; 3° pour La Mettrie, l'âme (n'est que le résumé de nos sensations, et La Mettrie aboutit au matérialisme. Voir l'édition classique de CONDILLAC, *Traité des sensations*, par G. Lyon.)

serait, à proprement parler, d'avoir l'esprit de système et de n'en faire jamais. A l'égard de l'usage dans les autres sciences, mille expériences prouvent combien il est dangereux.

La physique est donc uniquement bornée aux observations et aux calculs; la médecine, à l'histoire du corps humain, de ses maladies et de leurs remèdes; l'histoire naturelle, à la description détaillée des végétaux, des animaux et des minéraux; la chimie, à la composition et à la décomposition expérimentale des corps; en un mot, toutes les sciences renfermées dans les faits, autant qu'il est possible, et dans les conséquences qu'on en peut déduire, n'accordent rien à l'opinion que quand elles y sont forcées. Je ne parle point de la géométrie, de l'astronomie et de la mécanique, destinées par leur nature à aller toujours en se perfectionnant de plus en plus.

On abuse des meilleures choses. Cet esprit philosophique, si à la mode aujourd'hui, qui veut tout voir et ne rien supposer, s'est répandu jusque dans les belles-lettres[1]; on prétend même qu'il est nuisible à leurs progrès, et il est difficile de se le dissimuler. Notre siècle, porté à la combinaison et à l'analyse, semble vouloir introduire les discussions froides et didactiques dans les choses de sentiment. Ce n'est pas que les passions et le goût n'aient une logique qui leur appartient, mais cette logique a des principes tout différents de ceux de la logique ordinaire : ce sont ces principes qu'il faut démêler en nous; et c'est, il faut l'avouer, de quoi une philosophie commune est peu capable. Livrée tout entière à l'examen des perceptions tranquilles de l'âme, il lui est bien plus facile d'en démêler les nuances que celles de nos passions, ou en général des sentiments vifs qui nous affectent. Et comment

1. *Cet esprit philosophique... s'est répandu jusque dans les belles-lettres.* Voltaire disait à la fin de *Ce qui plaît aux dames :*

On a banni les démons et les fées;
Sous la raison les grâces étouffées
Livrent nos cœurs à l'insipidité :
Le raisonner tristement s'accrédite :
On court, hélas! après la vérité :
Ah! croyez-moi, l'erreur a son mérite.

cette espèce de sentiments ne serait-elle pas difficile à analyser avec justesse? Si, d'un côté, il faut se livrer à eux pour les connaître, de l'autre, le temps où l'âme en est affectée est celui où elle peut les étudier le moins. Il faut pourtant convenir que cet esprit de discussion a contribué à affranchir notre littérature de l'admiration aveugle des anciens; il nous a appris à n'estimer en eux que les beautés que nous serions contraints d'admirer dans des modernes. Mais c'est peut-être aussi à la même source que nous devons je ne sais quelle métaphysique du cœur, qui s'est emparée de nos théâtres; s'il ne fallait pas l'en bannir entièrement, encore moins fallait-il l'y laisser régner. Cette anatomie de l'âme s'est glissée jusque dans nos conversations; on y disserte, on n'y parle plus; et nos sociétés ont perdu leurs principaux agréments, la chaleur et la gaieté[1].

Ne soyons donc pas étonnés que nos ouvrages d'esprit soient en général inférieurs à ceux du siècle précédent[2]. On peut même en trouver la raison dans les efforts que nous faisons pour surpasser nos prédécesseurs. Le goût et l'art d'écrire font en peu de temps des progrès rapides, dès qu'une fois la véritable route est ouverte : à peine un grand génie a-t-il entrevu le beau, qu'il l'aperçoit dans toute son étendue, et l'imitation de la belle nature semble bornée à de certaines limites qu'une génération ou deux tout au plus ont bientôt atteintes; il ne reste à la génération suivante que d'imiter; mais elle ne se contente pas de ce partage; les richesses qu'elle a acquises autorisent le désir de les accroître; elle veut ajouter à ce qu'elle a reçu, et manque le but en cher-

1. *Nos sociétés ont perdu leurs principaux agréments, la chaleur et la gaieté.* Les étrangers qui venaient en France au milieu du XVIIIe siècle trouvaient, comme Sterne et A. Young, que « le Français ne sait plus rire ». Tandis qu'au XVIIe siècle La Bruyère constatait qu'on « a honte de pleurer au théâtre, tandis qu'on y rit très librement », Dubos remarquait dès 1709 (*Réflexions critiques sur la poésie et la peinture*) que les hommes trouvent plus de plaisir à pleurer qu'à rire au théâtre »; et plus tard Jean-Jacques invectivera (*Lettre sur les spectacles*) « ces belles pleureuses des loges, si fières de leurs larmes ».

2. *Ne soyons donc pas étonnés que nos ouvrages d'esprit soient en général inférieurs à ceux du siècle précédent.* Voltaire, tout en trouvant que, sous Louis XIV, il y avait, en France, plus de génies, plus de véritables poètes, ajoutait avec raison qu'en revanche l'ensemble de la nation était plus éclairée.

chant à le passer. On a donc tout à la fois plus de principes pour bien juger, un plus grand fonds de lumières, plus de bons juges, et moins de bons ouvrages; on ne dit point d'un livre qu'il est bon, mais que c'est le livre d'un homme d'esprit. C'est ainsi que le siècle de Démétrius de Phalère a succédé immédiatement à celui de Démosthène, le siècle de Lucain et de Sénèque à celui de Cicéron et de Virgile, et le nôtre à celui de Louis XIV.

Je ne parle ici que du siècle en général, car je suis bien éloigné de faire la satire de quelques hommes d'un mérite rare avec qui nous vivons. La constitution physique du monde littéraire entraîne, comme celle du monde matériel, des révolutions forcées dont il serait aussi injuste de se plaindre que du changement des saisons. D'ailleurs, comme nous devons au siècle de Pline les ouvrages admirables de Quintilien et de Tacite, que la génération précédente n'aurait peut-être pas été en état de produire, le nôtre laissera à la postérité des monuments dont il a droit de se glorifier. Un poète célèbre par ses talents et par ses malheurs a effacé Malherbe dans ses odes et Marot dans ses épigrammes et dans ses épîtres[1]. Nous avons vu naître le seul poème épique que la France puisse opposer à ceux des Grecs, des Romains, des Italiens, des Anglais et des Espagnols. Deux hommes illustres, entre lesquels notre nation semble partagée, et que la postérité saura mettre chacun à sa place, se disputent la gloire du cothurne, et l'on voit encore avec un extrême plaisir leurs tragédies après celles de Corneille et de Racine. L'un de ces deux hommes, le même à qui nous devons la *Henriade*, sûr d'obtenir parmi le très petit nombre de grands poètes une place distinguée, et qui n'est qu'à lui, possède en même temps au plus haut degré un talent que n'a eu presque aucun poète, même dans un degré médiocre : celui d'écrire en prose. Personne n'a mieux connu l'art si rare de

1. *Un poète célèbre par ses talents et par ses malheurs...* Jean-Baptiste Rousseau. — *Le seule poème épique...* La *Henriade*, que tout le XVIIIe siècle admira vivement. — *Deux hommes illustres...* Crébillon et Voltaire, dont on connaît la rivalité.

rendre sans effort chaque idée par le terme qui lui est propre, d'embellir tout sans se méprendre sur le coloris propre à chaque chose[1]; enfin (ce qui caractérise plus qu'on ne pense les grands écrivains), de n'être jamais ni au-dessus ni au-dessous de son sujet. Son *Essai sur le siècle de Louis XIV* est un morceau d'autant plus précieux que l'auteur n'avait en ce genre aucun modèle, ni parmi les anciens, ni parmi nous; son *Histoire de Charles XII*, par la rapidité et la noblesse du style, est digne du héros qu'il avait à peindre; ses pièces fugitives, supérieures à toutes celles que nous estimons le plus, suffiraient, par leur nombre et par leur mérite, pour immortaliser plusieurs écrivains. Que ne puis-je, en parcourant ici ses nombreux et admirables ouvrages, payer à ce génie rare le tribut d'éloges qu'il mérite, qu'il a reçu tant de fois de ses compatriotes, des étrangers et de ses ennemis, et auquel la postérité mettra le comble quand il ne pourra plus en jouir!

Ce ne sont pas là nos seules richesses. Un écrivain judicieux, aussi bon citoyen que grand philosophe[2], nous a donné sur les principes des lois un ouvrage décrié par quelques Français, applaudi par la nation et admiré de toute l'Europe, ouvrage qui sera un monument immortel du génie et de la vertu de son auteur, et des progrès de la raison dans un siècle

1. *Personne n'a mieux connu l'art si rare...* D'Alembert parle ici en excellents termes de la prose de Voltaire, dont on peut dire qu'elle possède au plus haut degré cette qualité qui, au dire de Rivarol, faisait la supériorité du français sur les autres langues modernes : la probité.

2. *Un écrivain judicieux, aussi bon citoyen que grand philosophe...* Montesquieu n'a fourni à l'*Encyclopédie* qu'un article, encore inachevé, Goût : mais l'esprit de Montesquieu est partout dans l'*Encyclopédie :* c'est de Montesquieu que s'inspirent tous les écrivains politiques du Dictionnaire, et il n'en pouvait être autrement. Grimm avait très bien dit de l'*Esprit des lois* qu' « il avait produit une révolution dans les esprits ». Or c'étaient les esprits qui assurément avaient le mieux lu Montesquieu qui travaillaient au Dictionnaire. Il avait refusé les articles Démocratie et Despotisme que lui offrait d'Alembert : « J'ai tiré sur ces articles de mon cerveau tout ce qui y était. L'esprit que j'ai est un moule, on n'en tire jamais que les mêmes portraits. » Quelques différences qu'il nous fût aisé de signaler entre l'*Esprit des lois* et l'esprit encyclopédique, il n'en est pas moins certain que Montesquieu, en définitive, a combattu le premier, et quoique avec des armes qu'il n'a malheureusement léguées à personne, pour la cause qui sera celle des Encyclopédistes : la cause de la raison et de l'humanité. (Voir sur Montesquieu, l'excellent résumé de M. Sorel, dans la collection des *Grands Écrivains français*, Hachette, 1887.)

dont le milieu sera une époque mémorable dans l'histoire de la philosophie [1]. D'excellents auteurs ont écrit l'histoire ancienne et moderne ; des esprits justes et éclairés l'ont approfondie. La comédie a acquis un nouveau genre qu'on aurait tort de rejeter [2], puisqu'il en résulte un plaisir de plus, et que d'ailleurs ce genre même n'a pas été aussi inconnu des anciens qu'on voudrait nous le persuader. Enfin, nous avons plusieurs romans qui nous empêchent de regretter ceux du dernier siècle.

Les beaux-arts ne sont pas moins en honneur dans notre nation [3]. Si j'en crois les amateurs éclairés, notre école de peinture est la première de l'Europe, et plusieurs ouvrages de nos sculpteurs n'auraient pas été désavoués par les anciens. La musique est peut-être, de tous ces arts, celui qui a fait, depuis quinze ans, le plus de progrès parmi nous. Grâce aux travaux d'un génie mâle, hardi et fécond, les étrangers, qui ne pouvaient souffrir nos symphonies, commencent à les goûter, et les Français paraissent enfin persuadés que Lully avait laissé dans ce genre beaucoup à faire. Rameau, en poussant la pratique de son art à un si haut degré de perfection, est devenu tout ensemble le modèle et l'objet de la jalousie

1. *Dans un siècle dont le milieu sera une époque mémorable dans l'histoire de la philosophie.* C'est, en effet, au bon milieu du XVIIIe siècle que paraissent l'*Esprit des lois* (1748), les trois premiers volumes de l'*Histoire naturelle* (1749) et l'*Encyclopédie* (1751). Voltaire écrira en 1767 : « Je ne sais quel démon a soufflé depuis *quinze ans* sur les trois quarts de l'Europe. » Enfin Duclos caractérisait en ces termes (*Considérations sur les mœurs*) l'année même (1750) où Diderot et d'Alembert se mettaient à l'œuvre : « Il me semble qu'il y a une certaine fermentation de raison universelle dont on pourrait diriger et hâter les progrès par une éducation bien entendue. »

2. *La comédie a acquis un nouveau genre*, la comédie larmoyante de La Chaussée. Diderot ne songera à fonder la tragédie bourgeoise que plus tard ; son *Fils naturel* est de 1757.

3. *Les beaux-arts ne sont pas moins en honneur dans notre nation.* D'Alembert est très sobre sur les arts plastiques. En revanche il consacre tout un paragraphe élogieux à Rameau, qui depuis... s'attira la colère des philosophes en relevant certaines bévues musicales commises par Rousseau dans les premiers volumes de l'*Encyclopédie*. D'Alembert voulut venger son collaborateur et harcela Rameau dans les articles techniques de l'*Encyclopédie* ; il prétendait lui enseigner l'harmonie ; Rameau lui donna des leçons d'algèbre, et « c'est ainsi que les relations de Rameau et des Encyclopédistes commencèrent par des compliments et finirent par des bourrades. » (*Revue des Deux Mondes*, juillet 1886, *Rameau et les Encyclopédistes*, par René de Récy.)

d'un grand nombre d'artistes, qui le décrient en s'efforçant de l'imiter; mais, ce qui le distingue plus particulièrement, c'est d'avoir réfléchi avec beaucoup de succès sur la théorie de ce même art, d'avoir su trouver dans la base fondamentale le principe de l'harmonie et de la mélodie ; d'avoir réduit, par ce moyen, à des lois plus certaines et plus simples, une science livrée avant lui à des règles arbitraires ou dictées par une expérience aveugle. Je saisis avec empressement l'occasion de célébrer cet artiste philosophe dans un discours destiné principalement à l'éloge des grands hommes. Son mérite, dont il a forcé notre siècle à convenir, ne sera bien connu que quand le temps aura fait taire l'envie ; et son nom, cher à la partie de notre nation la plus éclairée, ne peut blesser ici personne ; mais, dût-il déplaire à quelques prétendus Mécènes, un philosophe serait bien à plaindre si, même en matière de sciences et de goût, il ne se permettait pas de dire la vérité.

Voilà les biens que nous possédons[1]. Quelle idée ne se formera-t-on pas de nos trésors littéraires, si l'on joint aux ouvrages de tant de grands hommes les travaux de toutes les compagnies savantes destinées à maintenir le goût des sciences et des lettres, et à qui nous devons tant d'excellents livres! De pareilles sociétés ne peuvent manquer de produire dans un État de grands avantages, pourvu qu'en les multipliant à l'excès on n'en facilite point l'entrée à un trop grand nombre de gens médiocres; qu'on en bannisse toute inégalité propre à éloigner ou à rebuter des hommes faits pour éclairer les autres; qu'on n'y connaisse d'autre supériorité que celle du génie; que la considération y soit le prix du travail; enfin, que les récompenses y viennent chercher les talents, et ne leur soient point enlevées par l'intrigue; car, il ne faut pas s'y tromper, on nuit plus au progrès de l'esprit en plaçant mal les récompenses qu'en les supprimant. Avouons

1. *Voilà les biens que nous possédons.* Et tous ces biens, nous ne les devons qu'à nous-mêmes, à l'esprit humain qui, pour multiplier à l'infini ses richesses, n'a qu'à suivre la voie (la méthode scientifique) que lui ont frayée tous les philosophes qu'on vient de célébrer : c'est là, en effet, le sens et la haute portée de l'*Encyclopédie :* c'est un monument élevé à la gloire de l'esprit humain.

même, à l'honneur des lettres, que les savants n'ont pas toujours besoin d'être récompensés pour se multiplier : témoin l'Angleterre, à qui les sciences doivent tant, sans que le gouvernement fasse rien pour elles. Il est vrai que la nation les considère, qu'elle les respecte même; et cette espèce de récompense, supérieure à toutes les autres, est sans doute le moyen le plus sûr de faire fleurir les sciences et les arts, parce que c'est le gouvernement qui donne les places, et le public qui distribue l'estime. L'amour des lettres, qui est un mérite chez nos voisins, n'est encore, à la vérité, qu'une mode parmi nous, et ne sera peut-être jamais autre chose; mais, quelque dangereuse que soit cette mode, qui pour un Mécène éclairé produit cent amateurs ignorants et orgueilleux, peut-être lui sommes-nous redevables de n'être pas encore tombés dans la barbarie, où une foule de circonstances tendent à nous précipiter.

On peut regarder comme une des principales cet amour du faux bel esprit qui protège l'ignorance, qui s'en fait honneur et qui la répandra universellement tôt ou tard. Elle sera le fruit et le terme du mauvais goût ; j'ajoute qu'elle en sera le remède ; car tout a des révolutions réglées, et l'obscurité se terminera par un nouveau siècle de lumière. Nous serons plus frappés du grand jour après avoir été quelque temps dans les ténèbres. Elles seront comme une espèce d'anarchie très funeste par elle-même, mais quelquefois utile par ses suites. Gardons-nous pourtant de souhaiter une révolution si redoutable. La barbarie dure des siècles : il semble que ce soit notre élément; la raison et le bon goût ne font que passer.

Ce serait peut-être ici le lieu de repousser les traits qu'un écrivain éloquent et philosophe a lancés depuis peu contre les sciences et les arts, en les accusant de corrompre les mœurs[1]. Il nous siérait mal d'être de son sentiment à la tête

1. *Ce serait peut-être ici le lieu de repousser les traits qu'un écrivain éloquent a lancés contre les sciences.* Le paradoxe du *Premier Discours* de Rousseau (1751) a, pour ainsi dire, une double origine : Rousseau, encore inconnu, était dévoré d'ambition et, comme il le dit, du désir « de primer n'importe en quoi » ; l'Académie de Dijon ayant mis au concours la question que l'on sait, il répondit par

d'un ouvrage tel que celui-ci. L'homme de mérite dont nous parlons semble avoir donné son suffrage à notre travail par le zèle et le succès avec lequel il y a concouru. Nous ne lui reprocherons point d'avoir confondu la culture de l'esprit avec l'abus qu'on en peut faire. Il nous répondra sans doute que cet abus en est inséparable ; mais nous le prierons d'examiner si la plupart des maux qu'il attribue aux sciences et aux arts ne sont point dus à des causes toutes différentes, dont l'énumération serait ici aussi longue que délicate. Les lettres contribuent certainement à rendre la société plus aimable. Il serait difficile de prouver que les hommes en sont meilleurs et la vertu plus commune; mais c'est un privilège qu'on peut disputer à la morale même, et, pour dire encore plus, faudra-t-il proscrire les lois parce que leur nom sert d'abri à quelques crimes dont les auteurs seraient punis dans une république de sauvages? Enfin, quand nous ferions ici, au désavantage des connaissances humaines, un aveu dont nous sommes bien éloignés, nous le sommes encore plus de croire qu'on gagnât à les détruire. Les vices nous resteraient, et nous aurions l'ignorance de plus.

Finissons cette histoire des sciences en remarquant que les différentes formes de gouvernement, qui influent tant sur les esprits et sur la culture des lettres, déterminent aussi les espèces de connaissances qui doivent principalement y fleurir, et dont chacune a son mérite particulier. Il doit y avoir, en général, dans une république plus d'orateurs, d'historiens et de philosophes, et dans une monarchie plus de poètes, de théologiens et de géomètres. Cette règle n'est pourtant pas si

la négative, afin de se distinguer de tous ses concurrents, d'éviter « le pont aux ânes » et d'attirer sur lui l'attention publique. Mais en faisant le procès aux sciences et aux arts, il cédait, en outre, à cette illusion générale au XVIIIe siècle, qui plaçait l'innocence et le bonheur à l'origine même de l'humanité. Une des plus naïves peintures de cet « état de nature » qui ignorait aussi bien le vice que les arts et les sciences, se trouve précisément, dans l'*Encyclopédie*, à l'article AGE D'OR, où on lit ces mots : « L'agneau égaré dormait tranquillement alors au milieu des loups ; le crépuscule ne rougissait point, comme aujourd'hui, de répandre ses rayons sacrés sur les hommes. » On sait la réponse que fit Voltaire au paradoxe de Rousseau (lettre du 30 août 1755, écrite après son second *Discours* ; mais il avait comme protesté par avance contre ces barbares dans le *Mondain* (1736).

absolue qu'elle ne puisse être altérée et modifiée par une infinité de causes.

Après les réflexions et les vues générales que nous avons cru devoir placer à la tête de cette *Encyclopédie*, il est temps enfin d'instruire plus particulièrement le public sur l'ouvrage que nous lui présentons. Le prospectus qui a déjà été publié dans cette vue, et dont M. Diderot, mon collègue, est l'auteur, ayant été reçu de toute l'Europe avec les plus grands éloges, je vais en son nom le remettre ici de nouveau sous les yeux du public, avec les changements et additions qui nous ont paru convenables à l'un et à l'autre[1].

1. Ici finit réellement le *Discours préliminaire*. Le *Prospectus*, de Diderot, suivait le *Discours* et était suivi de quelques remarques, peu intéressantes pour nous, de d'Alembert.

APPENDICE

LA CRITIQUE DES ABUS

DANS L'ENCYCLOPÉDIE[1]

On voyait, au XVIIIe siècle, devant la magnifique colonnade du Louvre, une foule de petits fripiers qui étalaient en plein vent leurs sordides guenilles, et la splendeur de l'édifice ne faisait que mieux ressortir la profonde misère des ces petites gens : splendeur et misère, ce contraste était l'image de la France sous Louis XV : « La France, d'après Sismondi, présentait alors le contraste le plus étrange. La vraie nation, celle qui habitait les provinces, était réduite à un état de souffrances, de pénurie, d'oppression, qu'elle n'avait jamais connu.

La France, au contraire, que connaissaient les étrangers, celle qui se montrait à Paris, à Versailles et dans quelques grandes villes, était plus brillante, plus opulente, plus enjouée qu'aux beaux temps du règne de Louis XIV. Dans les campagnes, la taille et la gabelle écrasaient l'agriculture. A Paris, au contraire, d'immenses richesses circulaient parmi les fermiers généraux et tous les financiers. Les courtisans, comblés des faveurs de la cour, y répandaient l'argent d'une main prodigue sur tous ceux qui servaient leurs plaisirs. »

Ainsi on avait, d'une part, un gouvernement qui était (c'est le mot de d'Argenson) une « anarchie dépensière », une cour qui était « le tombeau de la nation » ; et, d'autre part, un peuple malheureux, écrasé d'impôts injustes et exigés avec

1. Nous avons distingué, dans notre Introduction, la *science* de la *polémique* dans l'*Encyclopédie*. Le *Discours* de d'Alembert a pu donner une idée de la première ; on aura, dans les lignes qui suivent, un aperçu de ce que fut la seconde. Sur tous ces sujets, on trouvera de plus amples renseignements dans l'ouvrage que nous publierons prochainement sur *Diderot et les Encyclopédistes*.

la dernière rigueur : c'est contre ce bon vieux temps que va protester l'*Encyclopédie* : mais dans quels termes pourra-t-elle le faire?

Si le moment était bien choisi, au milieu du XVIIIe siècle, pour exposer l'état des sciences, il l'était beaucoup moins pour critiquer les abus, et ainsi l'œuvre *polémique* des Encyclopédistes était infiniment plus malaisée que leur œuvre *scientifique*. Sans exagérer, comme on l'a trop fait, les dangers qu'on courait alors à traiter des matières interdites à l'écrivain, il est certain que le pouvoir, assez tolérant et débonnaire même par moments et comme par accès, n'en avait pas moins le droit absolu de sévir, comme il l'entendait, contre un auteur qu'il jugeait dangereux, et l'on sait aussi qu'il usait capricieusement et parfois très cruellement de ce droit qu'il proclamait bien haut et sous les formes les plus draconiennes. (Voir notre Introduction.) En somme, l'*Encyclopédie* paraissait à une époque où l'on n'était autorisé à parler librement de rien, et, par sa définition même, elle devait parler de tout. Grave difficulté et dont il faut lui tenir grand compte !

Il est donc naturel qu'elle ait parfois proposé ses réformes avec une timidité, disons plutôt avec une prudence que lui prescrivaient les interdictions et suspensions dont elle avait été l'objet. « Il est permis de représenter *avec respect* les abus. » (Art. QUESTION.) Assez souvent elle ne demande pas qu'on abolisse une coutume ni qu'on supprime un privilège, mais simplement qu'on n'use pas de son privilège avec trop de rigueur et qu'on pratique la coutume de la façon la plus raisonnable, la plus utile au bien public. Par exemple, à propos des *corvées*, on dira seulement, et avec trop de raison, qu'elles sont « dures pour les particuliers, » et qu'il faut, tout au moins, « les bien conduire pour tirer des jours précieux qu'on demande aux travailleurs le plus d'utilité que l'on peut », et on écrira une dissertation toute pratique sur « la meilleure répartition des travaux ». On ne vise pas, de même, à supprimer la *milice*, mais on voudrait « corriger les inconvénients qu'on rencontre dans l'exécution des lois sur le recrutement militaire », car ce recrutement, par suite d'une infinité d'exemptions, retombait presque tout entier sur les habitants des campagnes. Il y a lieu de s'étonner peut-être qu'à propos d'un de ces privilèges qui exaspéraient le plus les paysans dans l'ancien régime, le *droit de chasse*, on se contente de dé-

clarer « que la chasse est libre à tous les hommes suivant le droit naturel » ; et, au lieu de tirer de ce principe, très élevé, mais très vague, de bonnes raisons pour combattre ce droit odieux qu'avait le seigneur de faire passer tout son bruyant et ruineux équipage sur les terres ensemencées du paysan, on se borne à énumérer les prescriptions du temps sur la matière[1]. On attendait mieux d'écrivains qui se sont faits les avocats du paysan et du laboureur. En revanche, la cause des artisans est plaidée vaillamment dans un réquisitoire à la fois convaincant et passionné contre les *maîtrises*, « dont le plus terrible inconvénient est qu'elles sont la cause ordinaire du grand nombre de fainéants qu'on voit partout ; censées établies pour constater la capacité requise dans ceux qui exercent le négoce et les arts, et encore plus pour entretenir parmi eux l'émulation, elles ne sont que des raffinements de monopoles, nuisibles à l'intérêt national ; rien ne contribue davantage à fomenter l'ignorance, la mauvaise foi et la paresse ». Il y avait plus de danger et, partant, plus de mérite à demander nettement une plus juste répartition des *impôts*. « Répartissez les impôts suivant les principes de la justice distributive. La France serait trop puissante et les Français seraient trop heureux si nos moyens étaient mis en usage. Mais l'aurore d'un si beau jour est-elle prête à paraître ? » On sait qu'être taillable, c'était être roturier, et qu'indépendamment des membres de la noblesse et du clergé, une multitude de privilégiés *anoblis* étaient exempts de la taille. Mme de Staël a dit avec raison que, « tandis que la nation se serait soumise volontiers à la prééminence des familles historiques, les anoblis révoltaient généralement ». Voyez ce que dit l'*Encyclopédie* : « Il ne faudrait pas avilir les privilèges en les accordant à bien des gens inutiles à tous égards et qui n'ont pour titres qu'un morceau de parchemin acquis presque toujours à très bas prix. Un bourgeois aisé et qui, à lui seul, pourrait payer la moitié de la taille de toute une paroisse, qui est d'ailleurs sans naissance, sans éducation et sans talents, achète une charge dans un bureau d'élection ou de grenier à sel, et vient jouir, aux yeux du public,

1. Un Encyclopédiste, d'Holbach, sera plus hardi (il est vrai qu'il écrit bien plus tard et qu'il ne signe pas ses livres) : « Le droit de chasse est la ruine du cultivateur. L'agriculture est indignement sacrifiée à l'amusement des riches. » (*Ethocratie*, 1776.)

de toutes les exemptions dont jouissent la noblesse et la grande magistrature. »

Il est certains sujets qui, dans tout le cours de l'ouvrage, ont excité le zèle et inspiré l'éloquence des Encyclopédistes. C'est d'abord l'*agriculture :* partout on s'inquiète de ses progrès, on propose des systèmes étrangers, on estime que « l'entière liberté d'exportation des denrées est la condition nécessaire de la prospérité de la culture »; enfin les articles si remarquables FERMIERS et GRAINS, de Quesnay, fondent chez nous l'économie politique, dont l'*Encyclopédie* a réellement été le berceau[1].

Et c'est ensuite la *législation criminelle :* on jugeait encore d'après cette funeste ordonnance de 1670 qui, sous prétexte de réformer, n'avait fait qu'aggraver la procédure que les Valois avaient, en 1539, établie ou plutôt empruntée aux tribunaux de l'Inquisition. Arbitraire et cruauté, voilà, on le sait, les deux choses qui caractérisaient la pénalité alors en vigueur, et voilà aussi les deux choses que vont combattre et que réussiront à faire disparaître les philosophes. Et d'abord, plus de caprice dans l'application des peines, mais des peines proportionnées aux crimes[2] et, pour cela, tirées de la nature particulière du crime; et, en second lieu, des châtiments moins atroces et qui déshonorent moins l'humanité. (Voir, en particulier, les articles CRIME, QUESTION.)

On s'est souvent moqué, et non sans raison, de la sensibilité larmoyante du XVIIIe siècle. Mais quand les philosophes s'émeuvent et cherchent à émouvoir leurs contemporains en faveur des malheureux que l'on condamne si légèrement aux plus épouvantables supplices, quand Voltaire, par exemple, dit cette belle parole, qui caractérise si bien son siècle et que le siècle précédent n'eût pas comprise : « Le sang des hommes doit être ménagé[3], » alors nous pardonnons aux philosophes tant de pages ridiculement sensibles, et nous ne pensons plus qu'aux pages généreuses que leur inspira cette

1. Ces articles furent les premiers écrits de Quesnay. Ils renferment déjà toutes les idées dominantes du système physiocratique. On a très bien dit de ce système qu'il n'était, en définitive, que « l'ensemble des réclamations suscitées par les besoins du pays ». ESPINAS, *Histoire des doctrines économiques,* Colin, p. 227.) A ce titre, le système de Quesnay avait sa place naturelle dans l'*Encyclopédie,* ce journal des réclamations du tiers état.

2. « Qu'un déserteur ne soit pas puni de mort. » » (Art. TRANSFUGE.)

3. Voltaire, édit. Garnier, t. XLII, p. 442.

même sensibilité, désormais réhabilitée à nos yeux et ennoblie, car les réformes qu'elle leur suggéra, c'est la postérité et c'est l'Europe entière qui devaient en bénéficier. « Les philosophes français, dit un jurisconsulte allemand, sont les premiers sur le continent qui élevèrent la voix pour conquérir à l'accusé toutes les garanties légales qui maintenant sont usitées chez tous les peuples civilisés [1]. »

Mercier, dans son *Tableau de Paris*, regrettait qu'il n'y eût pas à Paris, comme à Athènes, une tribune aux harangues : « On y tonnerait contre les abus qui ne cessent dans un pays que quand on les a dénoncés à l'animadversion publique, et on y proposerait, dans ce siècle de lumières, ce qui pourrait être salutaire au public. » Fronder les abus et proposer d'utiles réformes, tel est bien l'objet de l'*Encyclopédie* : aussi fut-elle, avec toutes les restrictions que comporte ce mot en 1750, comme la tribune politique du XVIIIe siècle.

1. Ed. Hertz : *Voltaire und die französische Strafrechtspflege im achtzehnten Jahrhundert ;* Stuttgart, 1887.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION :

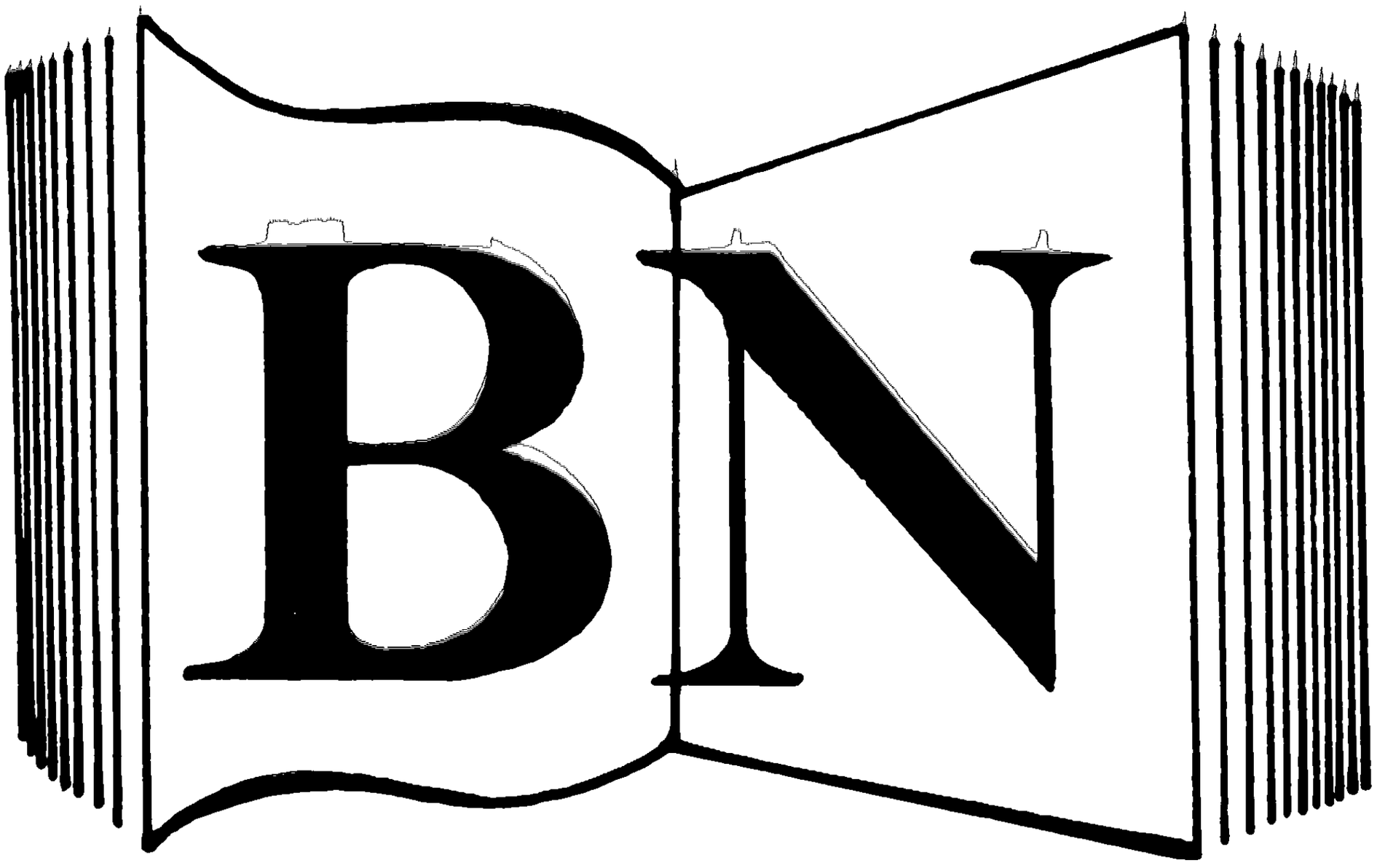
I. L'Encyclopédie..... 5

II. D'Alembert Encyclopédiste..... 15

DISCOURS PRÉLIMINAIRE DE L'ENCYCLOPÉDIE..... 21

APPENDICE. — La critique des abus dans l'*Encyclopédie*..... 131

SOCIÉTÉ ANONYME D'IMPRIMERIE DE VILLEFRANCHE-DE-ROUERGUE
Jules BARDOUX, Directeur.


BN